This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

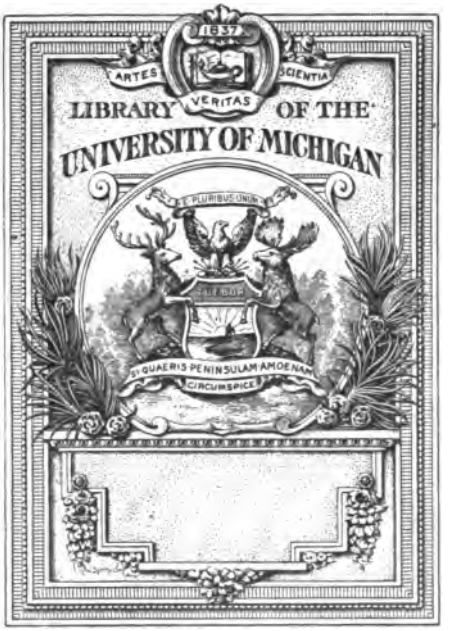
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 931,818



1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

THE GIFT OF
Prof. A. Zinn

NOUVELLE ÉDITION

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

PAR MM.

TH. DE BANVILLE, CHAUVIN, CH. CROS
E. DURANDEAU, P. FERRIER, J. GUILLEMOT, A. JOUHAUD
J. DE MARTHOLD, G. NADAUD
J. NORMAND, GEORGE-RICHARD, A. SILVESTRE
L. SUPERSAC.

DEUXIEME SÉRIE

PARIS

TRESSE, ÉDITEUR

GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS, PALAIS-ROYAL

1882

Tous droits réservés

NOUVELLE ÉDITION

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

PAR MM.

TH. DE BANVILLE, CHAUVIN, CH. CROS
E. DURANDEAU, P. FERRIER, J. GUILLEMOT, A. JOUHAUD
J. DE MARTHOLD, G. NADAUD
J. NORMAND, GEORGE-RICHARD, A. SILVESTRE
L. SUPERSAC.

DEUXIEME SÉRIE

PARIS

TRESSE, ÉDITEUR

GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS, PALAIS-ROYAL

1882

Tous droits réservés

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

DEUXIÈME SÉRIE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

NOUVELLE ÉDITION

SAYNÈTES

ET

MONOLOGUES

PAR MM.

TH. DE BANVILLE, CHAUVIN, CH. CROS,
. DURANDEAU, P. FERRIER, J. GUILLEMOT, A. JOUHAUD,
J. DE MARTHOLD, G. NADAUD,
J. NORMAND, GEORGE-RICHARD, A. SILVESTRE,
L. SUPERSAC.

DEUXIÈME SÉRIE

PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1882

Tous droits réservés

ANCIEN PIERROT

MONOLOGUE

PAR

M. THÉODORE DE BANVILLE

105639

ANCIEN PIERROT

A mon ami Coquelin cadet.

Hommes hideux, et vous dont Amour fait sa gloire,
Femmes! je vous dirai ma déplorable histoire.
J'étais Pierrot. — Comment! Pierrot? — Mais oui, Pierrot.
J'étais Pierrot. Voler au rôtisseur son rôt,
Dérober des poissons aux dames de la Halle
Tout en les fascinant d'un œil tragique et pâle,
Boire, manger, dormir, tels étaient mes destins,
Et je goûtais l'ivresse énorme des festins!
Plus blanc que l'avalanche et que l'aile des cygnes,
J'étais spirituel et je parlais par signes.
Avec mon maître, vieux et sinistre coquin,
Nous poursuivions dans les campagnes Arlequin
Et sa délicieuse amante Colombine.
Mais dès que je levais contre eux ma carabine,
Sur un fleuve brillant comme le diamant
Ils s'enfuyaient dans des nefs d'or. C'était charmant.
Nous nous rencontrions parfois. Moins doux qu'Arbate,
J'assommais Arlequin avec sa propre batte.
Colombine, fuyant la cage et le réseau,
M'effleurait, en son vol tremblant, comme un oiseau;
Je prodiguais, parmi les cris et les tumultes,
A Cassandre ébloui, des coups de pied occultes;

Je riais, et la fée Azurine parfois,
A l'heure où le soleil teint de pourpre les bois,
Faisait jaillir pour moi, parmi les fleurs écloses,
Des pâtés de lapin dans les buissons de roses!
Oh! la fée Azurine! Un jour, — ô mon pinceau,
Reste chaste! — sur l'herbe, auprès d'un clair ruisseau,
Je la surpris dormant, sa poitrine de neige
A découvert. J'étais Pierrot. Que vous dirai-je?
Sur ces lys — un malheur est si vite arrivé! —
Je mis ma lèvre, hélas! Puis je récidivai
Trois fois. J'étais Pierrot. Mais la Fée adorable
S'éveilla toute rouge, et me dit: Misérable,
Deviens homme! Aussitôt — prodige horrible à voir! —
Je sentis sur mon dos pousser un habit noir.
Comme si j'eusse été Français, Tartare ou Kurde,
Il me vint des cheveux, cette parure absurde;
Sur mon front je sentis passer le badigeon
Qui rougit l'écrevisse, et comme le pigeon
Qui chante lorsqu'il frit dans une casserole,
J'eus cette infirmité stupide, la parole.
Oui, je parle à présent. Je fume des londrès.
Tout comme Bossuet et comme Gil-Pérès,
J'ai des transitions plus grosses que des câbles,
Et je dis ma pensée au moyen des vocables.
Tels s'enfuirent ma joie et mon bonheur perdu.
Mais, dis-je à la cruelle Azurine, éperdu,
Souffrirai-je longtemps cette angoisse mortelle?
Redeviendrai-je pas Pierrot? — Si, me dit-elle.
Je ne veux pas la mort du pécheur. Quand les vers
Se vendront; quand disant: Les raisins sont trop verts!
Le baron de Rotschild, abandonnant le mythe
De l'or, embrassera la carrière d'ermite;
Lorsque les fabuleux académiciens
Ne mettront plus d'abat-jour verts; quand les anciens
Romantiques, trouvant *Hernani* par trop raide,
Pâmeront de bonheur sur les vers de *Tancrède;*

Quand on ne verra plus, chez les Turcs, le visir
Étrangler des sultans; quand suivant sans plaisir
Les nymphes aux cheveux maïs, faisant fi d'elles,
Tous les maris seront à leurs femmes fidèles;
Quand la flûte prendra la place des tambours;
Lorsque enfin les bourgeois, ces habitants des bourgs
Qui, dans l'Espagne en feu comme dans le Hanovre,
Furent extasiés par *Le Convoi du Pauvre*,
Aimeront Delacroix et les ciels de Corot,
Toi, tu redeviendras Pierrot. — Grands dieux! Pierrot!
Je serai de nouveau Pierrot, fée Azurine!
Criai-je, et cette fois, au lieu de sa poitrine
Je baisai sa chaussure, et mis ma lèvre sur
Le pan resplendissant de sa robe d'azur!
A présent, me voilà rassuré. Plus de chutes.
Les soldats voudront bien marcher au son des flûtes:
Pourquoi pas? Tout va bien. Je sens pâlir ma chair.
Les vers, à ce qu'on dit, vont se vendre très-cher —
Dans trois jours. Le baron de Rotschild, je l'accorde,
N'a pas encore pris la bure et ceint la corde;
Mais nous avons tous nos projets. Il a les siens.
Nos seigneurs, messieurs les académiciens,
Pareils à de vieux Dieux dans leur caverne noire,
Ornent encor d'abat-jour verts leurs fronts d'ivoire;
Mais on doit en nommer de jeunes, ce mois-ci.
Les romantiques, peuple en sa faute endurci,
Jusqu'ici ne sont pas accourus à notre aide;
Mais ils diront bientôt: La flamme est dans *Tancrède*,
Et quant à *Hernani*, ce n'est qu'un feu grégeois. —
Delacroix et Corot prennent chez les bourgeois.
Positivement. L'art dans leurs locaux motive
Les éclairs du Progrès, cette locomotive.
Les cocottes, Souris, Chiffonnette et Laïs
Renoncent aux cheveux beurre frais et maïs;
Depuis lors, moins friands de leurs épithalames,
Beaucoup de maris sont fidèles à leurs femmes.

Donc en dépit du mal que m'a fait l'archerot
Amour, je vais bientôt redevenir Pierrot!
O mes aïeux! ce noir habit va disparaître
De mon dos frémissant; de nouveau je vais être
Muet comme une carpe, et je ferai des sauts —
De carpe également, pour étonner les sots.
Oui, ta prédiction s'accomplit, Azurine!
Mon teint moins agité prend des tons de farine;
Je suis comme tous les ténors, je perds ma voix;
Et je ris déjà comme un bossu, quand je vois
Pâlir mon nez, pareil à celui de la lune.
Les femmes accourront. — Qu'il est beau! dira l'une,
Et j'aurai des effets de neige sur mon front.
Et lorsque les petits enfants apercevront
Mon visage embelli d'une blancheur suprême,
Ils diront: J'en veux. C'est de la tarte à la crême!

FIN DE ANCIEN PIERROT.

LA

VEILLE DU MARIAGE

MONOLOGUE

PAR

M. JULES DE MARTHOLD

PERSONNAGE

ELLE..... Mlle REICHEMBERG.

LA VEILLE DU MARIAGE

A Mademoiselle Reichemberg, de la Comédie-Française.

Chambre de jeune fille. — Au fond, petit lit (bois peint en blanc avec filets bleus) et grands rideaux blancs et bleus. — Un crucifix au fond. — A gauche, deuxième plan, porte : premier plan, cheminée avec pendule. — A droite, deuxième plan, petit bureau avec une papeterie dessus : premier plan, fenêtre dont les grands rideaux, blancs et bleus, sont fermés. — Au pied du lit, prie-dieu; à la tête, petite table. — A droite, en scène, non loin de la fenêtre, pouf près d'une table où se trouve une corbeille de mariage. — A gauche, sur deux chaises se faisant vis-à-vis, une toilette de mariée étendue avec couronne de fleurs d'oranger posée dessus.

SCÈNE UNIQUE

ELLE.

Entre vivement, une lampe à la main, par la porte de gauche et, la tenant ouverte, parle à la cantonade.

Oui, maman, je vais me coucher tout de suite; tout de suite, tout de suite, sois tranquille... et je vais dormir... dormir!.. Bonsoir, petite mère chérie, à demain. (Elle envoie un baiser, ferme la porte et demeure un instant immobile.) Me coucher... dormir... A demain... (Tout en allant poser la lampe près de son lit.)

Me coucher, soit, mais... dormir..., je n'en réponds pas... (Un soupir.) Demain!.. C'est demain que j'épouse monsieur de... (Se reprenant et familièrement.) Henri, mon fiancé. — Mariée, moi. Qui est-ce qui aurait pu s'attendre à cela? Comme ça va tout changer dans la maison. — Je vais avoir un mari, est-ce drôle! un monsieur qui va m'appeler Sa femme... et qui me dira : Tu. — Il n'y avait que papa et maman qui me disaient Tu... Ah! et puis mon oncle... Et demain... — Et lui, il faudra que je le tutoye? Oh! je n'oserai jamais... la première fois. — Je lui dis monsieur, dans ce moment-ci... et il me dit mademoiselle... — Ma cousine Henriette, elle, n'a tutoyé son mari que le onzième jour... Et pourtant, elle n'est pas timide; elle a toujours eu les prix de gymnastique, au couvent... — On m'appellera madame... comme maman. Oh! ça me flattera... énormément, je l'avoue. Je sens que je deviens toute rouge, rien qu'à l'idée... (Se saluant pour ainsi dire.) Madame... — Madame, quand on me parlera, mes amies de pension, les messieurs, tout le monde; madame, quand on parlera de moi; madame, quand on m'écrira... Oh! la première lettre que je reçois avec madame sur l'enveloppe, je la conserve, je la mets dans ma papeterie, mon reliquaire. (Arrangeant la lampe.) Qu'a donc cette lampe, elle n'éclaire pas. (Ayant pris sa papeterie et en tirant une grande lettre double.) J'ai pris une de nos lettres de faire-part, sans rien dire, et... la voilà. (Lisant entre les dents.) « Monsieur et madame X** ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle... » (S'arrêtant.) Mademoiselle! Enfin, heureusement, je n'en ai plus pour longtemps à m'entendre toujours appeler comme ça... Mademoiselle, mademoiselle, c'est très-gentil, dans les commencements, quand on cesse de vous appeler « Ma petite fille » ou « Mon enfant » ou « Fillette, » même... Fillette! Il venait un vieux monsieur, autrefois, à la maison, qui avait la rage de m'appeler Fillette; je le détestais! Pauvre homme, il est mort... Je l'aimais bien. — Comme c'est malheureux pour lui d'être mort; il aurait été là, demain, il m'aurait appelée madame; je suis sûre que ça lui aurait fait plaisir.

(Petit soupir.) Ah! ça nous aurait fait plaisir à tous les deux. (Tirant un papier de sa papeterie.) Mon billet de confession, pour demain... (Tirant un autre papier en riant.) Ah! et le fameux problème que je n'ai jamais pu arriver à débrouiller... J'ai été la vingt-huitième... sur vingt-huit, je me rappelle. Et je m'étais donné un mal, pourtant! S'est-on assez moqué de moi! (Lisant.) « Si un seul homme met deux jours à abattre un » arbre, combien faudra-t-il d'arbres pour occuper six cent » vingt hommes pendant trente-trois jours? » — On m'a expliqué que c'était très-simple, après, mais les chiffres et moi... Ah! je l'ai annoncé à mon m... (S'arrêtant court, puis) à mon mari, je peux bien le dire, il le sera demain et je suis toute seule; je le lui ai dit : — C'est vous qui compterez parce que moi, en fait de calculs, je ne sais que me tromper. (Sa papeterie posée, considérant sa robe de mariage.) Je ne me suis jamais mise en blanc que le jour de ma première communion, demain ce sera la seconde fois. Ah! je me suis mise en blanc pour aller au bal, au concert, au théâtre, mais ça ne compte pas, j'avais des rubans bleus plein ma robe. — Ça me va très-bien, le blanc, quoique madame d'Arqueney-Joyeuse prétende que le blanc n'aille qu'aux brunes... parce qu'elle est brune. — Mon bouquet. (Se tenant au-dessus du front la couronne de fleurs d'oranger.) Eh! bien, je suis blonde... Est-ce que ce bouquet-là ne me va pas à ravir? (Le regardant. Avec un grand sentiment de curiosité.) Pourquoi... met-on de la fleur d'oranger aux jeunes mariées? Je ne sais pas. Enfin, c'est l'usage... quand on se marie pour la première fois... car madame de Trelles n'en avait pas, elle, quand elle a épousé le capitaine de Branjac... en secondes noces. (Avec un geste d'ignorance des deux mains, entre les dents.) Je ne sais pas... il doit y avoir une raison, mais... (A sa lampe.) Allons, bon, elle charbonne, maintenant. Lampion, va! (Après un temps, pensive.) Je vais dire oui, demain. — Oui? — Il y a trente-six manières de dire oui... On dit oui maman, oui papa, oui monsieur... — Oui, avec non, c'est un des mots qu'on prononce le plus... Et encore, non, on le dit beaucoup moins, on n'ose pas.., tandis que

oui!.. — Eh! bien, c'est drôle, ce oui-là — le oui de demain — je ne sais pas pourquoi, mais il m'embarrasse. — Comment ferais-je pour le dire? Comment faut-il... le dire? Pas trop haut... Oh! non, dans une église... Et pas trop bas non plus, je voudrais qu'on l'entende... un peu, pas tout le monde mais les plus rapprochés... — Voyons donc : on est debout. (Elle se lève.) Là... Maintenant, devant soi, l'autel... et le prêtre... — Oh! je serai intimidée, je le sens... — Tiens, une idée! je fermerai les yeux. Comme cela, j'aurai moins peur. (Imitant le ton de demi-voix éteinte du prêtre et entre les dents.) » Monsieur*** consentez-vous à prendre pour épouse mademoiselle*** ici présente? » — Oh! lui! Lui répondra franchement : Oui! Je l'entends d'ici, avec sa belle voix, grave et douce. (Même jeu.) « Mademoiselle***, consentez-vous à prendre pour époux monsieur*** ici présent? » (Fermant les yeux.) Ah! les yeux! (Elle fait entendre la moitié d'un oui étranglé.) Oui... (Dépitée.) Ah! ce n'est pas ça du tout, je n'y suis pas, j'ai perdu le diapason! — Autrement : En récitant les paroles du prêtre, tout bas, en moi-même, je n'aurai qu'à répondre. — Pour lui : (Elle dit des lèvres les paroles du prêtre et d'une voix sonore.) Oui! — Pour moi : (Même jeu, mais d'une voix fluette.) Oui. (Avec humeur.) Pas cela! ce n'est pas une voix! (Vivement, voix sourde.) Oui! — Non plus, j'ai l'air d'avouer un crime. (Tout bas, voix sifflante.) Oui. — Heu! Encore plus mauvais! (Humble.) Oui. — On dirait que j'ai peur d'être battue. (Allongeant le mot sur l'i.) Oui. (Répétant son intonation comme pour se moquer d'elle-même) Oui. — Ah çà! je désapprends! (Un temps.) Ah! c'est très-difficile. Ça n'a l'air de rien, trois lettres, de simples voyelles, O-U-I; ça paraît simple comme bonjour... et c'est très-compliqué. — Si j'avais pensé à cela plus tôt, encore, il y a quinze jours, il y a huit jours, je me serais exercée, j'aurais travaillé..., mais maintenant!... Allez donc entreprendre des études!... (Frappant du pied.) Oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui! — Oh! je vais le dire mal, je vais le dire bêtement..., je suis furieuse! Et c'est qu'il faut le dire, le prononcer, tout haut, tout entier. (Soupir d'oppression.) Oh! je voudrais déjà que ce soit fait! Jusque-là, je

ne vais penser qu'à cela et c'est capable de me gâter tout mon bonheur. — Hum! Après tout, toutes mes amies qui se sont mariées s'en sont tirées, je m'en tirerai bien aussi. — Et puis, il y a l'inspiration du moment, le courage de la peur, comme on dit. D'ailleurs, quand je le manquerais, du moment que je le pense... (Avec élan, la main sur le cœur.) Ah! et je le pense bien. (Très-large.) Oui! (Se saisissant sur le vif et répétant.) Oui!... Voilà, très-bien, parfait... (Hochant la tête.) Oui, mais, demain, je ne serai plus ici, toute seule... Enfin! — Si j'osais, je demanderais bien à maman comment elle a fait, ce jour-là... Mais non, elle se moquerait de moi... Et puis, je n'oserais pas... et puis, elle a peut-être oublié... ou elle n'y a peut-être pas fait attention; elle ne s'en est peut-être pas aperçue, seulement... C'est vrai, il y a des choses, très-importantes, qu'on dit... presque machinalement. (Un coup sonne à la pendule.) Hein? Qu'est-ce que c'est que ça? — Trois heures et demie! Ce n'est pas possible?... Si... — Au fait, nous avons parlé, maman et moi, et je suis rentrée dans ma chambre très-tard, à une heure passée... — Alors, il y a deux heures et plus que je suis là, à bavarder..., sans m'en apercevoir, (Se répétant.) presque machinalement. — Il faut que je me couche, et bien vite. Je ne m'étonne plus, maintenant, que la lampe... (La remontant à nouveau.) Pauvre lampe, je vais te quitter... Ma chambre me fait un drôle d'effet, ce soir, les meubles, tout!... Je les regarde et j'ai comme envie de pleurer... en les regardant; il me semble que je vais partir en voyage... bien loin... Ça sent l'adieu, ici. — On dirait que tout ça n'est déjà plus que des souvenirs... (Après un temps assez long où elle est restée très-absorbée.) Mais..., c'est très-joli, *Le voyage autour de ma chambre*, très-joli. Je m'en aperçois maintenant... Quand je l'ai lu, je n'avais pas fait attention, mais... — Oui, c'est très-important, les petites choses, plus important que les grandes... parce que, ça arrive tous les jours et que..., en définitive, tous les jours, c'est la vie. — Oh! voyons, je ne me couche pas, c'est insensé; si maman me voyait! (Elle ôte sa ceinture, puis se faisant un

verre d'eau sucrée.) J'ai comme une fièvre, je suis tout inquiète, toute drôle... Eh! c'est cette nuit blanche!... — Non, c'est autre chose!... Je voudrais que maman soit encore là, avec moi, à parler; ça me rassurerait. — Elle dort. — Peut-être? — Je l'ai vue pleurer, ce matin... Je vais la quitter... Je la verrai tous les jours, à chaque instant, mais enfin, ce ne sera plus la même chose. Pour être ici, il faudra que j'y vienne! — C'est encore bien plus sérieux que ça n'en a l'air, se marier... C'est comme *Le voyage autour de ma chambre*... C'est très-sérieux, oui; très, très-sérieux .. (Elle est remontée et tombée agenouillée sur le prie-dieu, la tête dans les deux mains. Après un très-long silence, signe de croix muet, puis :) « Je vous salue, Marie, pleine » de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre » toutes les femmes et Jésus... (Un temps.) Jésus... » — Mais, mes pauvres vont me perdre? Oh! non, non! D'abord, ils auront maman, et puis... je leur donnerai ma nouvelle adresse; ils ne sauraient pas ce que je suis devenue, ils seraient inquiets, ils n'y comprendraient rien; ils seraient encore plus malheureux. Je les ai habitués à moi, ils comptent sur moi, je n'ai pas le droit de leur manquer. Ils me prendraient pour une ingrate. Les pauvres, c'est sacré, l'abbé Duplantelle a raison. (Un temps, reprenant sa prière.) « Vous êtes » bénie entre toutes les femmes et Jésus... » (Un temps, se levant et restant debout sur place, les mains croisées, tombantes, pensive.) Oh! mon Dieu! que je voudrais avoir un an de plus!... Un an? (Elle descend, tête baissée, lentement.) — Nous devions d'abord partir dès demain pour l'Italie, nous ne partirons que dans un mois; j'en suis enchantée, nous aurons le temps de faire nos visites de noce avant de nous en aller. (Allant à la corbeille et en tirant un cachemire.) Nous ne sommes encore qu'à la fin avril, je mettrai mon cachemire. — Un cachemire! quel bonheur!... — Ah! dame, quand on a cela sur les épaules, on n'est plus une demoiselle; tout le monde vous appelle madame..., même les passants. — Quand ils ont à vous parler; les maladroits, par exemple, pour s'excuser de vous avoir marché sur votre robe. (Eloignant le cachemire d'elle en le tenant à bout de bras.) Comme

ceci : (Légèrement.) — « Pardon, mademoiselle. » (Se jetant le cachemire sur les épaules et se redressant, grave.) Comme cela : (Avec empressement.) « Oh ! mille pardons, madame ! » — Le cachemire est vraiment ce qui distingue les femmes mariées des demoiselles. (Avec volupté.) On est bien, là-dedans ! (Se promenant en se regardant.) Mon mari disait l'autre jour que le cachemire était très-difficile à porter, que c'était comme l'habit noir pour les hommes. — Il porte très-bien l'habit noir. (Se mirant.) Moi aussi, il me semble. — Je nous vois, tous les deux, en visite. . (Tout en mimant la scène, saluant.) — Monsieur, madame. — Madame, monsieur... — Et vous allez voyager, madame ? — Mais oui, madame, deux mois en Italie : Rome, Naples et Florence; le Vatican, le Vésuve, Michel-Ange; nous reviendrons par le Mont-Cenis, on dit que c'est fort intéressant, il faut avoir vu cela. — Vous ne craignez pas les voyages, madame ? — Oh ! madame, je les adore. Au retour, huit jours à Paris, pour voir ma mère et de là, au Tréport ou dans les terres de mon mari, en Touraine. — (Reprenant le ton naturel.) Et l'on cause ainsi une petite demi-heure, après quoi, de nouveau : — Monsieur, madame, — Madame, monsieur, — et l'on se retire pour remonter en voiture et aller recommencer ailleurs. — J'étais chez la princesse Rodowna, dernièrement, quand il est venu deux jeunes mariés. J'ai écouté; c'est à peu près cela qu'on s'est dit, je suppose que c'est généralement toujours la même chose... — Oh ! que c'est donc gentil d'avoir un cachemire ! (Après un instant.) Il y a le colonel de Montigron qui est garçon d'honneur de mon mari... Comment va-t-il s'habiller, demain ? Moi, je voudrais qu'il soit en uniforme : il est très-brave, alors il est très-décoré, ça fait très-bien. — Il y aura beaucoup de monde, beaucoup; j'aurai le grand orgue, ce sera magnifique. — J'avais une peur de la pluie... Heureusement, il fait très-beau, depuis quelques jours... (Un temps.) A quoi pense-t-il, lui, dans ce moment-ci ?... Car..., il est comme moi, je suis sûre, il ne dort pas... Oh ! je donnerais bien des choses pour passer un instant dans ses idées. (Un temps, elle va à la table, pen-

sive.) L'année dernière, — oui, à peu près à pareille époque, un peu plus tôt, on faisait encore du feu, c'était à la fin de l'hiver, — on a dit devant moi que monsieur et madame de Montclos venaient de se séparer. — J'ai demandé pourquoi, — je demande toujours pourquoi — on m'a répondu que c'était parce qu'ils ne s'aimaient plus. On peut donc cesser de s'aimer, une fois mari et femme? Ne plus s'aimer, comment cela peut-il se faire?... Est-ce qu'on cesse jamais d'aimer sa mère? — Et l'on m'a répondu cela si simplement, je me rappelle, si légèrement... Comme on m'aurait dit: Parce qu'ils avaient une course à faire... et qu'ils ne prenaient pas le même chemin. — Oui, moi, je ne sais pas, mais il paraît que c'est une possibilité, un fait... qui se produit... On s'aimait la veille, on ne s'aime plus le lendemain. Se séparer? Ça doit arriver très-rarement, c'est si étrange, si... — Moi, ça me fait l'effet d'un cas de folie... C'est comme un homme qui monterait en ballon et qui, une fois arrivé très-haut, crèverait son ballon lui-même... Ce n'était pas la peine de monter, alors... — Maman ne m'a pas parlé de cela? C'est qu'elle a vu qu'il n'y avait pas de danger, parce qu'autrement... — C'est égal, je suis inquiète, maintenant; ça me tourmente, cette vilaine idée-là... Si jamais il devait cesser de m'... (Elle s'arrête court. — Un temps.) Comment le savoir d'avance?... (Prenant dans la corbeille un collier de turquoises.) Au fait, une idée? Ce collier-ci, tout de turquoises... On m'a dit que c'était une pierre étonnante, la turquoise, qui changeait de couleur selon le sort des personnes qui la portent: bien bleue quand on est heureux et verdissant, pâlissant, se fendant quand on devient malheureux... Quand on ne vous aime plus! — Voyons donc? (Regardant le collier, joyeuse.) Oh! Elles sont du plus beau bleu, bleu de ciel! (S'arrêtant.) Oui, mais, je suis sotte, elles sortent de chez le marchand, elles n'ont pas encore servi... Il faut les avoir portées, il faut le temps. — J'aurais pourtant bien voulu savoir si... (Très-bas.) s'il m'aimerait toujours, toujours... (Se frappant le front comme quelqu'un qui vient d'avoir une idée.) Ah! si c'est pair, ce sera oui... et si c'est

impair... Comptons... — Deux, quatre... — Oh! je n'ose pas. C'est peut-être très-mal, ce que je fais là..., croire à de pareilles sornettes! — Enfin, c'est égal, ça me rassurera... si c'est pair... et, ma foi, si c'est impair, je n'y attacherai pas plus d'importance que cela... (Comptant.) — Deux, quatre, six, huit... Oh! mon cœur bat!... S'il allait y en avoir onze... ou quinze... ou dix-neuf ou... (Comptant.) Dix, douze, quatorze, seize, (Avec joie.) dix-huit! — Dix-huit! c'est pair! Il m'aimera toujours! Dix-huit! Oh! que je suis heureuse. (Baisant follement le collier.) Dix-huit! dix-huit! dix-huit! — Oh! prenons garde d'en casser une, il n'y en aurait plus que dix-sept. — Dix-huit!... J'avais très-peur, en comptant. — (Bravement.) Maintenant!... (Avec trouble et lassitude.) Oh! maintenant, je ne sais pas ce que j'ai, je... Toutes ces craintes, toutes ces espérances, toutes ces émotions... Je ne peux plus respirer..., j'étouffe..., je voudrais prendre l'air... Tiens, je n'ai qu'à ouvrir la fenêtre, c'est bien simple. (Elle tire les rideaux, il fait grand jour. — Avec un cri de surprise.) Ah! mon Dieu! — Comment?... Il fait grand jour... (Elle ouvre la croisée.) Et tous les oiseaux qui sont levés... — Ah çà! quelle heure est-il donc? (Elle vient à la cheminée et, stupéfaite.) Six heures! — Oh!... — Mais alors, ce n'est pas demain, c'est... c'est aujourd'hui! — Aujourd'hui, tout à l'heure, j'en ris et j'en pleure en même temps!... — Et maman qui va venir me réveiller?... Pauvre mère, ce sera la dernière fois !... (Le visage dans son mouchoir, elle étouffe un petit sanglot mêlé du regret du passé et de la joie de l'inconnu puis, relevant la tête et se voyant dans la glace.) Eh bien! je suis jolie, pour un jour de noce, avec ma figure pâle et mes yeux tout rouges. — Ah! bien, je répondrai... que j'ai mal dormi, voilà tout. C'est bien naturel, la veille! — (Reprenant le collier et le baisant de nouveau.) Dix-huit! Oh! quel bonheur!

FIN DE LA VEILLE DU MARIAGE.

TIZIANELLO

PAR

M. ARMAND SILVESTRE

« Le fils du Titien, pour la rendre immortelle,
« Fit ce portrait, témoin d'un mutuel amour;
« Puis il cessa de peindre à dater de ce jour,
« Ne voulant, de ses mains, illustrer autre qu'elle! »

ALFRED DE MUSSET.

PERSONNAGES

TIZIANELLO.

BÉATRIX DONATO.

TIZIANELLO

A mon ami Charles Desfossez.

Un atelier tendu de tentures sombres. — Le fond est occupé par un balcon avec colonnettes donnant sur la mer. — Traces d'une fête qui finit, bougies encore flambantes, tables couvertes de fleurs, de coupes et de jeux. — A droite, et pendue à la tapisserie, une petite armoire gothique surmontée d'armes. — Lustres et cristaux multicolores dans le goût vénitien. — On monte au balcon par deux marches. — Porte à gauche dissimulée dans la tapisserie. — Au moment où le rideau se lève, c'est le point du jour. — On entend un chœur joyeux qui s'éloigne sur la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

TIZIANELLO.

Avec des gestes d'adieu dirigés vers la mer.

A ce soir, compagnons! Il n'est si gai festin
Qui ne doive finir quand il est grand matin.

Il regarde le ciel.

De l'azur qui pâlit s'enfuit chaque étincelle,
Comme ont fait les sequins de ma folle escarcelle.
J'ai perdu... je ne sais... et puis, que fait cela!
Je suis riche, Venise est joyeuse, et voilà

Pourquoi j'aime les nuits, le vieux chypre et les roses.
— Si le sommeil avait pitié des jours moroses,
La vie aurait, pardieu! bien grand tort de finir.
O sommeil, guérisseur clément du souvenir,
Pudique compagnon!... sitôt que l'aube nue,
Comme Vénus des flots, s'élance de la nue,
Tu t'enfuis!... Que crains-tu?... Moi, j'ai peur de rêver.
Tout seul avec son âme on est sûr d'y trouver
Quelque chimère douce, à peine ensevelie,
Qui parle d'autrefois et se plaint qu'on oublie!
— Autrefois!... c'était hier!... c'est peut-être demain!
Non, c'est jamais!... Pourtant, comme le gai chemin
Que font aux fiancés les fleurs éparpillées,
Le flot semble jonché de roses effeuillées
Par le matin vermeil!... Mais je ne verrai plus
Surgir à l'horizon mobile des reflux,
Là-bas où le Lido dans sa brume se noie,
— Et, comme un vol d'oiseau sur l'onde se déploie, —
La gondole attendue, au sillage vainqueur,
Avec son bruit léger qui tintait dans mon cœur,
Celle qui m'apportait l'espérance et la vie!
— A peine du regard si je l'avais suivie
Qu'elle était là!... Le soir, c'était plus tristement
Que j'entendais mourir, dans un bruissement,
L'adieu rhythmique et lent des rames attardées...
— Si Béatrix savait les étranges idées
Que me fait son départ!... peut-être elle en rirait!
— Moi j'en ris bien!... — Parbleu, j'estime que l'attrait
Le plus vif de l'amour c'est l'imprévu!... Je gage
Qu'elle en rirait!... Pleurer serait encor moins sage.
Mais je donnerais bien tout l'or que mes amis
Me gagneront ce soir, pour qu'il me fût permis
De lire dans ton cœur, pâle fille de Sienne,
Et de savoir pourquoi, toi, la patricienne,
La fière, la rêveuse aux mensonges divins,
Pendant trois mois entiers et chaque jour tu vins

Causer avec un fou qui te donnait son âme,
— Mais rien de plus, — et puis, ayant bravé le blâme
Que font autour de nous les secrets mal gardés,
Tu t'enfuis, comme après un mauvais coup de dés.
— Ah! j'ai joué gros jeu contre toi, — mais, en somme,
J'ai payé de mon cœur, comme un vrai gentilhomme,
Sans garder une obole! et je crois aujourd'hui
Que ma bourse elle-même est moins vide que lui!

Avec une tristesse croissante.

Deux jours passés déjà que lui vint la folie
De me creuser au cœur cette mélancolie.

Il chante.

Comme on est vite oublié!
— Celle qui m'avait plié
Le front sous sa fantaisie,
Un beau jour a délié
La chaîne que j'avais choisie!
— Comme on est vite oublié!

Mais les roses, l'amitié
Et le vieux chypre ont pitié
Des cœurs que l'amour délie,
Et, bien vite, ont châtié
L'inutile mélancolie.
Comme on a vite oublié!

Une voix au dehors d'abord lointaine, puis se rapprochant.

Comme on a vite oublié
La main qui vous a lié
D'un nœud plus fort que la vie!
Oh! la fragile amitié
Qui d'un tel mensonge est suivie!
Comme on a vite oublié.

Tiziaello reconnaît la voix, court vers la porte de gauche, où Béatrix, soulevant la tapisserie, apparaît.

SCÈNE II

TIZIANELLO, BÉATRIX.

TIZIANELLO, comprimant son premier élan et d'un ton railleur.

Quel caprice du vent, quel remords de la brise
De ce retour subit m'a valu la surprise,
Dont votre cœur pourtant est complice à demi,
Madame?

BÉATRIX, elle a descendu les marches du balcon, mais demeure debout appuyée à un meuble.

J'espérais vous trouver endormi
Et voulais seulement passer, dans votre rêve,
Comme le spectre doux qu'apporte l'heure brève
Des souvenirs venus d'un ciel déjà lointain!
— Je vous trouve debout. — Puis, après un festin,
Vous comprendriez mal une parole austère,
Un arrêt solennel... J'aime donc mieux me taire.
Adieu! — Bon appétit et bon jeu!

TIZIANELLO.

C'est charmant
De me railler ainsi!... Mais, tenez! justement
Je n'ai plus soif et j'ai perdu mes dés; si bon vous semble,
Comme de vrais amis nous causerons ensemble!
Un vieil amour, c'est presque une jeune amitié!
C'est de la confiance!

BÉATRIX.

Ou bien de la pitié!

TIZIANELLO.

Le mot est dur, madame.

BÉATRIX.

Il est juste.

TIZIANELLO, plus sérieusement.

Peut-être...
Mais quand je souffrirais, il n'est femme ni prêtre
Qui me pût arracher mon douloureux secret.
Avec mon corps sanglant la mer l'engloutirait,
L'Adriatique bleue est discrète et profonde...
Avec une gaîté forcée.
Oh! mais ne craignez rien!... Je ris! Pour rien au monde
Je ne ferais cela!... J'ai d'excellents amis
Qui m'offrent ma revanche et je leur ai promis
De remplir, dès ce soir, ma bourse de leurs piastres,
De sequins reluisants comme de petits astres!
— Quand je serai bien riche, eh bien! je vous ferai
Construire une chapelle en un lieu vénéré,
Où vous serai pourtraite au fond d'un oratoire,
En sainte vierge, avec une robe de moire
Et vos nobles cheveux sur le cou relevés.
— Les pèlerins viendront y dire des *Aves*,
Et, de tous, je serai le plus dévot, madame.

BÉATRIX.

Et c'est vous qui peindrez ce tableau?

TIZIANELLO.

Sur mon âme,
Je voudrais que mon père, en me léguant son nom,
M'eût légué le savoir de le peindre!... Mais non!

BÉATRIX, avec le geste de s'éloigner.

Alors, je ne suis pas digne de vos louanges
Et vous pouvez garder vos *Aves* pour les anges!

TIZIANELLO, se rapprochant pour l'arrêter.

Et c'est pour me donner ce conseil méprisant
Que vous êtes venue!... Ah! je sais à présent

Que croire à votre amour était chose insensée.

BÉATRIX.

Je vous ai déjà dit quelle était ma pensée
En venant...

TIZIANELLO.

Quoi! mentir avec des mots si doux!

BÉATRIX, après une pause.

Celui que je croyais aimer ce n'est pas vous!

Sur un geste de surprise de Tizianello.

Ne m'accusez jamais que de m'être trompée.
— J'en souffre plus que vous, et si, l'âme occupée
Du rêve dont je pleure encore l'abandon,
Je vous trompai, je viens vous demander pardon!

TIZIANELLO, sombre.

Ai-je un rival?

BÉATRIX.

Oui, mais il est mort,

Tout bas.

Ou peut-être,

Ne vivra-t-il jamais!

TIZIANELLO.

Voilà, pour le connaître
Un signalement clair. Pourtant, je jure aux dieux
Que si jamais il vit, il ne vivra pas vieux!

Avec fureur.

— Quoi que nous ayons fait pour détourner l'outrage,
Votre nom près du mien fut parfois dit, je gage,
Et, sinon mon amour, mon orgueil est jaloux!

BÉATRIX, très-froidement.

Je ne crains rien pour lui, mais je crains tout pour vous.
— Vous avez trop quitté le beau pays du rêve
Pour rencontrer jamais l'amant en qui s'achève

Le doux songe entrevu près de vous!... Celui-là,
Près des buveurs joyeux jamais ne s'attabla,
Mais de l'Art immortel il poursuit la folie,
Le front ceint d'auréole et de mélancolie!
— Fier d'un nom glorieux qu'il fait plus grand encor,
— Comme un creuset divin dont on fait jaillir l'or, —
Il tente le secret des gloires paternelles.
Amoureux seulement des choses éternelles,
Des artistes rivaux il attend les défis,
Et le grand Titien l'eût appelé son fils!

TIZIANELLO.

Morbleu! si j'ai compris la fable elle est amère!
— Si je n'ai pas souci de la chose éphémère
Qu'on appelle talent, c'est que je porte en moi
Quelque chose de fier qui m'impose la loi
De ne pas amoindrir un héritage auguste.
— Sur vos lèvres combien cette plainte est injuste!
Qui donc, brûlant mon être entier d'un feu nouveau,
A, d'un coup, pris mon cœur et séché mon cerveau,
Et, brisant les liens des espérances vaines,
A jeté des langueurs divines dans mes veines,
M'apprenant qu'il est doux d'ainsi se consumer
Et qu'il n'est de vrai bien au monde que d'aimer!

BÉATRIX.

Ah! si j'ai fait cela, ne plaignez que moi-même!
Il est vrai qu'on ne vit, hélas! qu'autant qu'on aime,
Mais le ciel m'avait donc interdit ce bonheur
Qu'il en ravit pour moi la noblesse et l'honneur!
Cet amour est maudit qui flétrit ce qu'il touche!
Sentir son rêve fondre, au souffle de sa bouche,
Comme fait la blancheur des neiges au printemps,
Sans rien laisser, sans voir sur les rameaux flottants
De son espoir brisé refleurir une rose,
Oh! le destin affreux et le penser morose!

Être à son propre cœur mensonge et trahison !...
J'ai fait cela pourtant, et vous avez raison,
S'il est vrai qu'à jamais, de l'Art divin bannie,
Votre jeunesse en fleur ait perdu son génie !
Je voulais vous aimer, pourtant, Dieu le sait bien !
— Vous aussi. Mais cherchant de quel puissant lien
Se doivent enchaîner deux âmes fières d'elles,
Je pensais que la gloire eût fait nos cœurs fidèles.
Admirer ce qu'on aime oh ! le rêve divin,
Et comme on doit mourir de l'avoir fait en vain !
Trouver auguste l'être à qui s'est fiancée
Votre âme et laisser croître une aile à sa pensée !
Mettre dans sa grandeur le meilleur de sa foi !
— On croit aux cieux alors qu'on sent au fond de soi
Qu'il faut hausser son cœur pour aimer plus à l'aise.
Comme l'enfant divin de la Vierge à la chaise,
On ignore le seuil des Paradis fermés.
Oh ! le réveil cruel !... Tenez, si vous m'aimez,
Mieux vaut partir plutôt que pour jamais nous lie
Un amour dont plus rien n'ennoblit la folie
Et dont le souvenir, du moins, doit rester doux.
— Ne m'accusez pas seule, ami, rappelez-vous
Que de fois, de l'oubli pour vous craignant l'outrage,
Ma tendresse a voulu vous rendre le courage !
Comme l'horizon d'or qui s'ouvre à l'orient,
J'étalais, sous vos yeux, le mensonge riant
Des superbes destins que vous gardait la vie !
La palme du grand Art à Florence ravie,
Et Venise à jamais glorieuse par vous,
Et moi fière et tremblante à votre bras jaloux !

TIZIANELLO.

C'est du sang de mon cœur et non pas de fumée
Que se payait l'amour dont vous fûtes aimée,
L'amour cruel par qui mon cœur fut vendangé
Comme une vigne mûre, et j'avais partagé

Tout mon être en deux parts, l'une à l'autre asservie,
— A vous toutes les deux! — Cet amour et ma vie!
Un tel rêve suffit bien à qui le comprend
Et, quel que fût le vôtre, il n'était pas plus grand,
Mais il était moins doux...

BÉATRIX.

Soit! mais je suis bien sûre
Qu'on n'aurait pas, du moins, pu guérir sa blessure
Avec des vins, des jeux et de folles chansons!
— Les étranges échos pour les graves leçons
Qu'un maître ici versait de la bouche inspirée,
Quand, dépouillant pour lui sa majesté sacrée,
Charles-Quint, à genoux, relevait son pinceau.
— Pour reliquaire, il a, sans doute, ce monceau
De coupes et de fleurs, où votre esprit s'allége
Du vain remords qui doit lui faire un sacrilége!

TIZIANELLO, vivement et montrant avec un geste religieux la petite armoire sculptée.

Il est là, nul ici ne l'a touché jamais!
— Pas même moi!... D'ailleurs c'est le seul désormais
Qu'on y puisse trouver... Car, vraiment, je le jure,
Au renom paternel craignant de faire injure,
Ne sentant pas mon front brûlé du même feu,
J'ai dit à l'art de peindre un éternel adieu.

BÉATRIX, avec fermeté et s'avançant vers la porte.

Cet adieu, c'est le mien!

TIZIANELLO, s'élançant pour lui barrer le passage. Béatrix recule et la tête dans les mains l'écoute comme absorbée en elle-même.

Béatrix, ô cruelle!
Ecoute-moi! jamais je ne te vis si belle!
Béatrix, mon amour, je t'aime, ne pars pas,
Ou je vais, comme un chien, me coucher sur tes pas!
Mon Dieu! que t'ai-je fait! j'ai raillé tout à l'heure.

Mais à présent, tu vois, n'est-ce pas, que je pleure!
Oh! les rapides jours côte à côte effeuillés!
Les beaux livres d'amour d'un double pleur mouillés,
La lente causerie oubliée et reprise!
Les beaux soirs, sur la mer que caressait la brise,
Murmurant nos deux noms dans un même baiser!
Reviens à cet amour que rien ne peut briser!
Vois! Le printemps fleurit la mer comme la plaine:
Les roses et les flots tremblent sous son haleine;
On dirait que cette aube est un regard de Dieu
Et que le ciel, pour nous descend dans le flot bleu.
Le bonheur nous revient par des routes bénies!

BÉATRIX, amèrement.

L'aurore! le printemps! toutes ces harmonies
De l'espoir éternel qui passe près de nous,
La douceur de ces chants si cruellement doux,
C'est l'adieu du passé dont l'âme est déchirée.
A quoi bon luire encore, ô lumière sacrée,
Pour qui porte la nuit suprême dans ses yeux!
— C'est l'amour de nos cœurs qui fait l'éclat des cieux!

TIZIANELLO.

C'est l'amour de nos cœurs qui doit nous faire vivre!

BÉATRIX.

Mensongère chanson de l'air qui nous enivre,
Tu nous promets la vie et ne peux la donner.

TIZIANELLO.

Tu pleures!... Qu'attends-tu donc pour me pardonner?

BÉATRIX, elle va s'élancer vers lui, mais s'arrête.

Oui! j'ai tort!... Un pardon!... Pourquoi?... Je serais folle
De tenter la pitié d'un songe qui s'envole.
— C'est mal de me parler ainsi des jours passés...
Mes regrets ne sont pas de ceux, trop tôt lassés,
Qu'un reproche ravive et leur blessure est telle

Qu'il en faut respecter la souffrance immortelle.
Mon seul pardon sera de vous laisser l'oubli,
Ouvrant toute mon âme au cher enseveli
Qui fut notre bonheur et qu'avec moi j'emporte!
— Laissez-nous fuir tous deux et fermez bien la porte,
Car vos amis pourraient nous railler en chemin.
— Mais ne le souffrez pas — en vous tendant la main,
Je fus loyale et vraie et je bravai la honte
Pour vous donner la gloire; il faut m'en tenir compte.

TIZIANELLO.

As-tu donc secoué de ton front adoré
La blanche floraison du souvenir sacré,
Pour que rien ne te touche et que rien ne t'émeuve!
Oh! non! tu ne veux pas partir. C'est une épreuve,
N'est-ce pas? Car, vois-tu, j'ai bien assez souffert:
Depuis deux jours, mon cœur était comme un enfer
Où mourait lentement l'espérance vaincue.
On pleure cette vie, après qu'on l'a vécue,
Où le soleil vous vient d'un être bien-aimé...
— Mon front de ton haleine est encore embaumé,
Ton sang, plus que le mien, coule encor dans mes veines!
A briser de tels nœuds les souffrances sont vaines!
Je damnerais, pour toi, mon âme sans remord,
Et ne veux à mon mal d'autre fin que la mort!

BÉATRIX.

Quelqu'autre amour viendra guérir ce mal étrange.

TIZIANELLO.

Un autre amour, dis-tu! Mon Dieu, de quelle fange
Me crois-tu donc pétri pour penser, un moment,
Qu'après avoir porté dans l'âme fièrement
La trace dont ton pied superbe t'a blessée,
Cette empreinte jamais en puisse être effacée!
Oh! le réveil cruel quand, un instant joyeux,
J'ai cru voir s'attendrir un pleur dans tes beaux yeux!

— Une larme à ta joue est plus vite séchée
Qu'un peu de pluie au bord d'une rose penchée.

BÉATRIX.

Ne me reprochez pas ce que j'aurais voulu
Vous cacher. Dans mon cœur si vous avez bien lu,
Vous savez que, plus haut que la souffrance même,
Je porte l'amour fier et douloureux dont j'aime.

TIZIANELLO.

Ah! tu ne m'aimes pas, de me parler ainsi!

BÉATRIX.

Si je ne t'aimais pas, serais-je donc ici?

TIZIANELLO.

Reste donc!

BÉATRIX.

Me crois-tu cette faiblesse insigne
De demeurer auprès de qui me semble indigne,
Parce qu'il faut briser mon cœur avec le sien?
Tu ne me connais pas! Mon sang patricien
Se révolte au danger d'une intrigue vulgaire.
— Toute à l'illusion qui m'enchantait naguère,
Je pouvais, sans déchoir, avouer hautement,
— Déshonneur glorieux — le nom de mon amant
Et goûter, au soleil clair de sa renommée,
L'immortelle douceur d'aimer et d'être aimée,
Ce bonheur que tu dis avec des mots cruels!
— Voilà pourquoi, brisant les nœuds habituels,
Je veux, du moins, sauver mon rêve du naufrage,
Et comment, t'aimant plus, je te fuis davantage!

TIZIANELLO.

Quoi! tu pleures ainsi de me fuir et tu fuis!
Es-tu donc folle?... ou bien, serait-ce moi qui suis
Fou de te voir ainsi briser plus que ma vie!

— Si de vulgaires soins, tu te croyais servie,
Détrompe-toi! J'ai su mettre dans mon amour
Plus que n'ont pu rêver d'immortel en un jour,
Le divin Léonard, Giorgione et mon père.
C'est une chose affreuse et qui me désespère
De sentir méprisé ce que je sais divin
Et, te disant cela, de te parler en vain.
Que ne puis-je briser l'orgueil de ta pensée!...
— Ecoute-moi pourtant, pauvre enfant insensée!
Que rêvais-tu? l'amour du beau chez un amant
Qui, de ce mal sacré t'enivrant doucement,
A ta lèvre penchât sa divine blessure!...
Ah! si tu voulais voir saigner sous la morsure
De l'idéal amer un cœur désespéré,
Que te faut-il, mon Dieu!... Regarde!... déchiré
D'un impuissant remords à me sentir indigne
De t'immortaliser dans ta blancheur de cygne,
Etre sacré que j'aime et n'ose contempler,
Ah! mon rêve, du moins, a su me révéler
Ce qu'eût fait de ta gloire un peintre de génie!
L'aile des visions a bercé l'harmonie
De ta beauté superbe et douce sous mes yeux,
— Vénus sur le flot vert — madone dans les cieux —
De tes cheveux divins toujours enveloppée!
— Comme les nobles chants d'une lente épopée,
D'innombrables tableaux te posaient devant moi!
— Qui donc a plus souffert du misérable effroi
De demeurer vaincu sous l'effort de sa tâche!
Je suis un malheureux que tu traites en lâche!
Va, je me croyais fort, porteur d'un nom géant,
Avant que ta beauté m'eût appris mon néant
Et que, m'agenouillant aux pieds d'un tel modèle,
L'Art divin m'eût trahi, que je croyais fidèle!

BÉATRIX.

C'est toi qui l'as trahi pour des plaisirs sans nom,
Cet Art sacré!

Avec résolution.

Veux-tu le tenter encor?

TIZIANELLO.

Non!
C'est inutile!

BÉATRIX, gravissant les marches qui conduisent à la porte.

Adieu pour jamais!

TIZIANELLO, avec désespoir.

Oh! l'infâme!
Puisque nulle pitié ne peut toucher ton âme,
Pars donc!

Béatrix est devant la porte, posée contre la tapisserie sur les marches. — Elle semble non pas hésiter, mais jeter un dernier coup d'œil sur les lieux qu'elle quitte. — Pose très-plastique. — Mains jointes. — Vue de trois quarts et tournée vers Tizianello.

TIZIANELLO, il s'arrête en extase devant elle et d'une voix suppliante.

Non pas! arrête! un seul moment!
De cette main qui tremble, oh! je veux, seulement,
Puisque je ne dois plus revoir ton doux visage,
Sur la toile en tracer la fugitive image!

Il saisit une toile, cherche un pinceau, n'en trouve pas, court à l'armoire de gauche, en brise la serrure et en retire le pinceau du Titien.

Du souffle paternel qu'un moment agité,
Ce pinceau, sous mes doigts, affronte ta beauté,
Dans cette pose austère et charmante enfermée,
O Vénus!... ô madone!... ô pâle bien-aimée!

Il a mis un genou en terre et se met à l'œuvre.

Ne me refuse pas un moment de merci!

BÉATRIX, lui tendant les bras.

Je resterai toujours si je te vois ainsi!

Il se précipite vers elle et lui prend les mains avec amour.

Rideau.

FIN DE TIZIANELLO

UNE

MAUVAISE ÉTOILE

SAYNÈTE

PAR

M. JULES GUILLEMOT

PERSONNAGES

PASTOREL.

MARIUS CABASSOL.

La scène se passe dans un hôtel, au Havre.

UNE MAUVAISE ÉTOILE

SCÈNE PREMIÈRE

PASTOREL, seul, assis à une table et s'apprêtant à écrire.

Écrivons vite là-bas! Seront-ils surpris d'apprendre mon retour! Moi, qui, depuis tant d'années, ne leur ai pas donné signe de vie!... Mais quel courant d'air il y a ici! Fermons cette fenêtre. (Il va à la fenêtre, jette un regard au dehors, ferme la fenêtre, et dit.) Ce monsieur d'en face est encore à sa croisée : voilà un homme qui doit s'ennuyer! (Il revient s'asseoir, et va commencer sa lettre.) « Le Havre, le... » Quel jour sommes-nous donc? (Il se lève, va consulter un almanach suspendu au mur, et se rassied.) « Le Havre, le 17 juillet 1877. »

A ce moment, on heurte vigoureusement à la porte. Il va ouvrir.

SCÈNE II

PASTOREL, MARIUS CABASSOL.

CABASSOL, entrant impétueusement.

Pardon, monsieur! c'est bien vous qui, tout à l'heure, avez fermé brusquement cette fenêtre?

PASTOREL, très-calme.

C'est moi qui, tout à l'heure, ai fermé cette fenêtre : si c'est brusquement ou non, je ne m'en souviens pas.

CABASSOL.

Permettez, monsieur, permettez! Toute la question est là : vous l'avez fermée brusquement... J'étais à la mienne, tantôt, (Il montre sa fenêtre.) là, en face! Vous habitez, dans cet hôtel, au second; moi, au troisième. Vous avez vue sur la rue et sur la cour; moi, je n'ai vue que sur la cour. La vie offre de ces injustices. Enfin, je m'ennuyais; et je m'étais mis à la fenêtre pour me distraire... (Se reprenant avec un sourire amer.) si regarder dans une cour d'hôtel peut s'appeler une distraction. Mes yeux sont tombés sur cette chambre, vous étiez en train d'écrire : voici encore votre papier à lettre. (Il montre la lettre commencée, et frappe sur la table.) Je me mis à vous regarder bien innocemment : je ne pense pas qu'il y ait indiscrétion à regarder quelqu'un écrire, à dix mètres de distance. C'est alors que vous vous êtes levé, et que vous avez fermé brusquement cette fenêtre. Mon Dieu, je ne suis pas susceptible, et je puis dire que j'ai un bon caractère; mais le procédé m'a paru blessant, et je viens vous demander si vous avez agi dans l'intention de m'offenser.

PASTOREL, très-étonné.

Moi, monsieur? J'ai agi dans l'intention d'éviter un courant d'air, et parce que le vent faisait mine d'emporter mon papier. (A part.) Il est drôle, ce monsieur, mais il m'ennuie.

CABASSOL.

Vous m'assurez que vous n'avez pas eu d'autre motif?

PASTOREL.

Je vous l'assure.

CABASSOL.

Sur l'honneur?

PASTOREL, souriant malgré lui.

Sur l'honneur !

CABASSOL, à lui-même.

Alors, c'est à moi de m'excuser... c'est un peu fort ! (Haut.) Monsieur, je vous salue, et je ne vous en veux pas.

Fausse sortie.

PASTOREL, le reconduisant.

Monsieur !...

CABASSOL, revenant tout à coup sur ses pas.

Non, c'est que, voyez-vous, on n'a pas idée de ça : j'évite les querelles tant que je peux, étant très-accommodant par caractère et par principe... eh ! bien, monsieur, elles me recherchent avec acharnement. Il faut croire que je suis né sous une mauvaise étoile. Si je vous racontais mon histoire !...

PASTOREL, inquiet.

Oh ! je ne voudrais pas abuser !... et moi-même, vous voyez...

Il montre sa lettre commencée.

CABASSOL.

Ça ne fait rien : j'ai le temps.

Il s'assied.

PASTOREL, à part.

Eh ! bien, il s'installe ! c'est trop fort !

CABASSOL.

Je suis du midi, monsieur.

PASTOREL.

Ça se voit, monsieur.

CABASSOL, froissé.

Comment l'entendez-vous, monsieur ?

PASTOREL.

D'aucune façon qui puisse vous blesser ; car j'en suis moi-même.

CABASSOL.

Ah ! ça ne se voit pas.

PASTOREL.

Oh ! moi... Il y a trente ans que je voyage.

CABASSOL.

Moi, monsieur, je suis du midi ; et je ne l'ai presque jamais quitté.

PASTOREL.

Et cependant vous voici au Havre.

CABASSOL.

Alors, on ne peut plus se promener ! Non, mais dites tout de suite qu'on ne peut plus se promener !

PASTOREL.

Ce n'était pas mon intention...

CABASSOL.

J'accepte vos excuses. Je disais donc que je suis né dans le midi. Je ne remonterai pas jusqu'avant ma naissance.

PASTOREL, à part.

Je l'espère bien.

CABASSOL.

Je vous parlerai même brièvement de mon enfance... Ma première dent...

PASTOREL, effrayé.

Si nous passions à la seconde !...

CABASSOL, vexé.

Pardon, monsieur, si je vous ennuie, dites-le tout de suite.

PASTOREL.

Moi, monsieur? Au contraire, vous m'amusez.

CABASSOL.

Comment l'entendez-vous?

PASTOREL.

Je veux dire que vous ne m'ennuyez nullement.

CABASSOL.

C'est qu'il ne faudrait pas avoir l'air... Où en étais-je? Ah! les dents!... Etes-vous père de famille?

PASTOREL.

Hélas! non.

CABASSOL.

Vous ne connaissez guère votre bonheur, je le vois ; mais si vous n'êtes pas père de famille, je passe les dents. (Mouvement de joie de Pastorel, Cabassol s'en aperçoit.) Quand je dis que je les passe...

PASTOREL, à part.

Il en garde une contre moi. Décidément il est original, mais désagréable.

CABASSOL.

J'arrive à ma rhétorique : vous allez voir quel guignon! Je concours pour un prix d'honneur. Je l'obtiens.

PASTOREL.

Alors, je ne vois pas...

CABASSOL.

Vous allez voir, vous allez voir! On me donne en prix les *Œuvres de Molière*, superbement reliées...

PASTOREL.

Eh bien?...

CABASSOL.

Attendez! Et avec ça le *Petit Carême* de Masillon. Eh bien, monsieur, j'avais le *Petit Carême* dans ma bibliothèque! Est-ce du guignon, hein?... Et ce n'est rien encore! A dix-huit ans... (Il s'arrête brusquement, et dit en montrant la lettre de Pastorel inachevée, restée ouverte sur la table.) Mais serrez-moi donc ça!

PASTOREL.

Pourquoi?

CABASSOL.

Ça me gêne pour raconter; et puis ça n'est pas aimable; ça a l'air de me crier : Dites donc, vous, aurez-vous bientôt fini?... (Pastorel serre sa lettre dans un buvard, Cabassol continue.) A dix-huit ans, je passe mon baccalauréat...

PASTOREL.

On vous refuse!...

CABASSOL.

Par exemple! Je suis reçu d'emblée.

PASTOREL.

Mais alors!...

CABASSOL.

Attendez donc! Je suis reçu d'emblée; mais je n'ai que quatre boules blanches, et mon ami Balthazar en a cinq! Et toujours comme ça!... Tenez! A vingt-huit ans, je me marie... Si c'était à refaire!... Enfin, je me marie : une femme charmante!...

PASTOREL.

Bon!

CABASSOL.

Je veux dire : une femme que tout le monde trouvait charmante. Moi, c'est ma femme, vous comprenez!... D'ail-

leurs, une fort belle dot : deux cent mille francs... c'était inespéré, j'en conviens.

PASTOREL.

A la fin, monsieur!...

CABASSOL.

Mais attendez donc!... Six mois après, Balthazar épouse deux cent cinquante mille francs. Ça aurait pu être pour moi, n'est-ce pas? Eh bien! non, ce fut pour Balthazar! Toujours ma chance, mon infernal guignon!

En voulant accentuer ses paroles, il prend, sur la table, un couteau à papier, et le casse.

PASTOREL.

Mais, monsieur, vous cassez ce couteau à papier.

CABASSOL.

Ça ne m'étonne pas : j'ai la main malheureuse... j'ai tout malheureux.

PASTOREL.

Encore s'il était à moi!... Mais il est à l'hôtel.

CABASSOL.

Alors, ça ne fait rien : on le mettra sur votre note... Ah! j'oubliais la preuve la plus étonnante de mon guignon. Ma femme avait des obligations de la ville : au dernier tirage, il en sort une, avec prime : dix mille francs!

PASTOREL.

C'était superbe.

CABASSOL, amèrement.

Vous trouvez ça superbe, vous! Eh bien! écoutez! j'avais le n° 340, 600. A qui croyez-vous qu'échut le lot de cent mille francs? Au n° 340, 601! Oui, monsieur! oui, monsieur! c'est à ne pas le croire!... Mais je devrais y être habitué, puisque c'est toujours la même chose depuis mon enfance.

PASTOREL.

Depuis votre première dent!

CABASSOL, reprenant.

Depuis ma première dent... Quant je prends un parapluie, il fait beau; quand je sors avec ma canne, il pleut. Vous avouerez que ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

PASTOREL, d'un air de doute.

Oh!

CABASSOL, poursuit sans remarquer l'interruption.

Si je cours après un omnibus, il est complet : j'ai remarqué que cela m'arrivait surtout les jours de pluie. Une fatalité, quoi!... M'invite-t-on à venir voir une éclipse à l'Observatoire, oh! je peux être tranquille, elle est immanquablement finie quand j'arrive.

PASTOREL.

Et on ne la recommence pas pour vous!

CABASSOL, étourdiment et appuyant avec rage.

Et on ne la recommence pas!... (S'arrêtant en s'apercevant de sa méprise.) Ah çà! mais vous vous moquez de moi, vous?... S'il en est ainsi, monsieur, je m'arrête; mais nous nous reverrons. (Il fait mine de sortir, et salue d'un air hautain.) Monsieur!...

PASTOREL, saluant.

Monsieur!...

CABASSOL, à part.

Il a l'air content de me voir partir : alors, je reste. (Redescendant.) Je réfléchis : je ne peux pas me battre avec vous. Avec ma chance!... Vous pourriez être le dernier des maladroits, vous m'étendriez net sur le carreau. Et je ne tiens pas à voir encore s'ouvrir ma succession. C'est assez de ne voir jamais s'ouvrir celle des autres.

PASTOREL, à part.

Mais quel vilain animal!

CABASSOL.

C'est encore une de mes chances, ça! Balthazar avait deux tantes, un cousin, une cousine. Il a enterré tout ça... A quarante-cinq ans! C'est du bonheur. Moi, je n'ai ni oncle, ni tante, ni cousin, ni... (S'arrêtant.) Ah! si! Au fait! j'ai un oncle d'Amérique.

PASTOREL.

Tiens, tiens!

CABASSOL.

On a beaucoup plaisanté les oncles d'Amérique. Il y a pourtant des gens qui en ont. Il y a même des ces oncles-là qui reviennent. Mais le mien n'est jamais revenu, et il ne reviendra jamais. Non, monsieur il ne reviendra pas.

En disant cela, il gesticule avec un presse-papier en cristal.

PASTOREL.

Monsieur, monsieur, vous allez briser ce presse-papier.

CABASSOL, criant.

Mais puisqu'on le mettra sur la note!...

PASTOREL, lui retire doucement le presse-papier des mains.

Ah! vous avez un oncle en Amérique. Permettez! Quel est donc votre pays?

CABASSOL.

J'habite Andance.

PASTOREL.

Où placez-vous Andance?

CABASSOL.

En face d'Andancette.

PASTOREL.

Très-bien ; mais Andancette?

CABASSOL.

Cette question ! Vis-à-vis d'Andance... On a raison de dire que les Français ne savent pas la géographie.

PASTOREL, à lui-même.

Me voilà bien renseigné !

CABASSOL.

Mais ça, c'est le pays de ma femme. Moi, je suis des Martigues, près de Marseille.

PASTOREL, à part.

Des Martigues ! c'est lui, bien sûr ! (Haut.) Et votre oncle se nommait ?

CABASSOL.

Pastorel, le vieux gredin ! Je dis : vieux... il était parti jeune ; mais comme il y a longtemps de cela, il a dû vieillir. Mais il avait, pour sûr, des vices, cet homme-là ! Il aura tout mangé dans les plaisirs, à moins qu'il n'ait été mangé lui-même par les sauvages, ce qui serait bien fait !... Au fait, ces questions presque indiscrètes... Est-ce que vous l'auriez connu?

PASTOREL.

Votre gredin d'oncle? Un peu, je le crois... Et s'il savait ce que vous dites de lui !...

CABASSOL, inquiet.

Vous, vous m'avez l'air d'un excellent homme : vous ne voudriez pas répéter des paroles en l'air... Ah ! vous l'avez connu? Alors, il n'est pas mangé?

PASTOREL.

Non ; et sa fortune non plus.

CABASSOL.

Ah! ah!

PASTOREL.

Cela vous intéresse?

CABASSOL.

Dame!

PASTOREL.

Oui, vous me semblez fort intéressé... par cette histoire... Quand je l'ai vu, il songeait à s'embarquer pour la France.

CABASSOL.

Bah!

PASTOREL.

Avec une fortune de deux cent mille dollars.

CABASSOL.

Deux cent mille dollars! ce brave oncle!

PASTOREL.

Bon! Il aurait pu en gagner quatre cent mille, s'il avait voulu.

CABASSOL.

Et il n'a pas voulu! Mais pourquoi ça? mais pourquoi ça?

PASTOREL.

Il était las de la solitude; et il a mieux aimé revoir son pays avant d'être tout à fait affaibli par l'âge.

CABASSOL.

Eh bien! voilà ma chance, la voilà, deux cent mille dollars que je perds du coup! Je ne m'en consolerai jamais.

PASTOREL.

Non, vous ne les perdez pas.

CABASSOL, joyeux.

Comment?

PASTOREL.

Vous ne les perdez pas, monsieur Marius Cabassol.

CABASSOL.

Mon nom!

PASTOREL.

Il m'a si souvent parlé de vous! Pour les perdre, il faudrait d'abord être l'héritier de M. Pastorel.

CABASSOL.

Cette bêtise! Je suis son seul parent.

PASTOREL.

Mais il est libre de son bien; et il se pourrait...

CABASSOL, furieux.

Il se pourrait!... Ah! si je le pensais!...

PASTOREL, froidement.

Pensez-le, monsieur Marius Cabassol, pensez-le!... Et puis, voulez-vous que je vous le dise : en ce monde, quand nous sommes malheureux, c'est neuf fois sur dix par notre faute; et ce que nous appelons notre mauvaise étoile n'est le plus souvent que notre mauvais caractère.

CABASSOL.

C'est pour moi que vous dites ça?

PASTOREL.

Un peu, mon neveu.

CABASSOL.

Comment! Vous êtes?...

PASTOREL.

Votre oncle : oui, mon neveu.

CABASSOL, reste d'abord abasourdi ; puis il dit.

Eh bien ! pour cette fois, au moins, vous conviendrez que je n'ai pas de chance.

Il enfonce brusquement son chapeau sur sa tête, et s'en va.

SCÈNE III

PASTOREL, seul.

Ça, mon neveu ! Et moi qui viens de quinze cents lieues pour faire sa connaissance !

FIN DE UNE MAUVAISE ÉTOILE

UN

DOUBLE AVEU

SCÈNE

PAR

M. GUSTAVE NADAUD

PERSONNAGES

MARIE (19 ans.) ..... Mme SAMARY-ESQUIER.

JEANNE (18 ans)..... Mlle JEANNE SAMARY.

UN DOUBLE AVEU

MARIE, JEANNE.

JEANNE.

Si tu m'en priais bien, je te ferais, Marie,
Un aveu; mais il faut, il faut que...

MARIE.

Je t'en prie.

Elles s'asseoient.

JEANNE.

Eh bien, j'aime... quelqu'un.

MARIE.

Depuis?

JEANNE.

Depuis un mois.

MARIE.

Et tu m'en fais l'aveu pour la première fois?

JEANNE.

C'est vrai.

MARIE.

Va, ne crains pas que je te catéchise;
Et, puisque la franchise appelle la franchise,
J'aime aussi... quelqu'un.

JEANNE.

Ah! Depuis?

MARIE.

Depuis trois mois.

JEANNE.

Et tu m'en fais l'aveu?...

MARIE, l'arrêtant.

Pour la première fois.
C'est que, vois-tu, mon cœur n'est pas un cœur vulgaire,
Il est si grand, si pur!...

JEANNE.

Le mien ne l'est donc guère?
Tu crois être la seule à l'avoir pur et grand?
Tout le monde est ainsi.

MARIE.

Mais moi, c'est différent.

JEANNE.

Très-bien! et comme c'est toi qui fais le partage,
La différence doit être à ton avantage!

MARIE.

C'est possible; en tout cas, j'ai la prétention
Qu'a chacune de nous, d'être une exception.

JEANNE.

A ce compte, ta flamme est exceptionnelle?

MARIE.

Et la tienne?

JEANNE.

La mienne est simple et naturelle.

MARIE.

Est-elle partagée au moins?

JEANNE, sèchement.

C'est mon secret.

MARIE, finement.

Tu me fais un aveu, mais un aveu discret.

Changeant de ton.

Je n'ai le droit de rien exiger, mais en somme,
Tu peux bien me parler de ton joli jeune homme.

JEANNE.

Pardon : d'abord il n'est ni jeune ni joli.

MARIE.

Ah! c'est comme le mien.

JEANNE.

Il est donc accompli.

MARIE.

Pas beau?

JEANNE.

Tu ne crois pas, certes, que je désire
Un *gandin*, un *gommeux*, une tête de cire?

MARIE.

Il est vieux?

JEANNE.

Il n'est pas antédiluvien ·
Il a trente-deux ans.

MARIE, vivement.

Juste l'âge du mien.

Après un repos.

Blond?

JEANNE.

Non. Blond?

MARIE.

Non. Brun?

JEANNE.

Non. Brun?

MARIE.

Non. Roux?

JEANNE.

Pas encore.

MARIE.

Ni blond, ni brun, ni roux... il est donc incolore?

JEANNE.

C'est châtain si l'on veut.

MARIE.

Châtain clair?

JEANNE.

Oh! très-clair.

MARIE, avec intention.

Les feuilles quelquefois tombent avant l'hiver.
Bref, il est chauve?

JEANNE.

Un peu. L'on dit que le génie
Évite le front bas et la tempe garnie.

MARIE, inquiète.

Il est grand?

JEANNE.

Non.

MARIE.

Petit?

JEANNE.

Non.

MARIE.

Il est donc moyen?

JEANNE.

Oui, ni grand, ni petit.

MARIE.

Toujours comme le mien!
Jeanne!

JEANNE.

Marie!

Elles se lèvent.

MARIE, à part.

Alors, je frémis.

JEANNE, même jeu.

Plus de doute,
C'est lui!

MARIE.

Ce ne peut être un autre.

Allant rapidement vers Jeanne.

Écoute!

JEANNE.

Écoute.

Très-rapidement.

Est-il négociant? rentier? agriculteur?

MARIE, même jeu.

Avocat? médecin? magistrat? armateur?

JEANNE.

Ingénieur? soldat? marchand? propriétaire?

MARIE.

Avoué? professeur? journaliste? notaire?

JEANNE.

Nous marcherions une heure ainsi sans faire un pas.
Arrêtons-nous : il est artiste, n'est-ce pas?

MARIE.

Nous chercherions en vain à nous tromper nous-mêmes.
Son nom, tu le connais.

JEANNE, avec sensibilité.

Et je sais que tu l'aimes.
De quel droit l'aimes-tu?

MARIE.

Quoi? tu parles de droits!
Tu ne peux alléguer qu'un mois, et j'en ai trois.

JEANNE.

C'est la première fois qu'une femme se flatte
D'être l'aînée en âge et la première en date.

MARIE.

En revanche, je vois que les jeunes souvent
Ont plus d'instruction qu'on n'en puise au couvent.

JEANNE.

Peut-être.

MARIE.

Aux qualités que ton esprit lui donne,
Je cherche ce qui peut te plaire en sa personne.

JEANNE.

Ta seule expérience est mon unique loi.

MARIE.

Je n'ai fait que parler après toi, d'après toi.
Il n'est pas beau.

JEANNE.

Mais non.

MARIE.

Pas jeune.

JEANNE.

Il faut t'en croire.

MARIE.

Trente-deux ans, pas vrai?

JEANNE.

Si j'ai bonne mémoire.

MARIE.

N'ai-je pas entendu qu'il manque de cheveux?

JEANNE.

Si je l'ai bien compris, c'est un de tes aveux.

MARIE.

Cet ornement est bon pour les cerveaux infirmes.

JEANNE.

C'est mon opinion, car c'est toi qui l'affirmes.

MARIE.

Pas grand et pas petit? Médiocre.

JEANNE.

Moyen.

MARIE.

Bref un homme qui passe et dont on ne dit rien.

JEANNE.

Soit, n'en parlons plus.

MARIE.

Mais alors, mademoiselle,

Comment expliquerai-je un tel excès de zèle?

JEANNE.

Mon *zèle* trouvera son explication,
Madame, dans l'excès de votre passion.

MARIE.

Pour vous livrer ainsi, vous avez l'assurance
Qu'on ne pense qu'à vous?

JEANNE.

J'en ai quelque espérance.
Madame, je suppose, est dans le même cas?

MARIE.

Je ne saurais aimer qui ne m'aimerait pas.
Mais quand ainsi deux cœurs...

JEANNE.

Deux ou trois!

MARIE.

Correspondent,
Quelle preuve en a-t-on?

JEANNE.

Oh! les preuves abondent.

MARIE, ironiquement.

C'est un signe, un regard, un serrement de main?

JEANNE.

Peut-être.

MARIE.

Une façon de se dire « à demain? »
Voilà tout?

JEANNE.

C'est assez.

MARIE.

Et puis?...

JEANNE.

Je suis muette.

MARIE, après un repos.

Il vous a fait des vers?

JEANNE.

Non, il n'est pas poëte.

MARIE.

Je le sais.

Avec intention.

Il a fait votre portrait?

JEANNE.

Comment?

Il n'est pas peintre.

MARIE, vivement.

Il n'est pas peintre?

JEANNE.

Non vraiment,

Puisqu'il est architecte!

MARIE.

Alors c'est... c'est un autre!

Toi le tien, moi le mien!

JEANNE.

Bref chacune le nôtre!

MARIE, embrassant Jeanne.

Jeanne!

JEANNE, embrassant Marie.

Marie! Hélas! dans quel pénible émoi
Tu m'as mise!

MARIE.

Et toi donc! Enfant!

JEANNE.

Pardonne-moi.

Après un silence.

Dis donc, Marie, es-tu bien sûre, mais bien sûre,
Qu'il est peintre?

MARIE.

Et le tien, architecte?

JEANNE.

Je jure
Que... que je n'ai jamais aimé monsieur...

MARIE.

Plus bas!
Ni moi monsieur...

JEANNE, lui mettant la main sur la bouche.

Tais-toi!

MARIE.

Que je ne nomme pas.

JEANNE.

Peintre!

MARIE.

Architecte!

JEANNE.

Dieu! que c'est beau, la peinture!
Le premier des beaux arts!

MARIE.

Après l'architecture.

JEANNE, lui tendant la main.

Oh! que c'est bien à toi d'aimer le tien!

MARIE, même jeu.

Et que c'est mieux à toi de n'aimer pas le mien

FIN DE UN DOUBLE AVEU

LE

VOYAGE A TROIS-ÉTOILES

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGE

UN VOYAGEUR..... M. COQUELIN-CADET.

La scène se passe à ..... de nos jours.

LE VOYAGE A TROIS-ÉTOILES

LE VOYAGEUR.

Il entre vivement.

Pardonnez-moi, Messieurs, si je suis en retard. C'est que j'arrive de voyage à l'instant même. Un charmant petit voyage que je viens de faire ! Figurez-vous un village, non, un bourg, un gros bourg même, à une heure, deux heures, trois heures au plus de Paris, (je ne sais plus au juste la distance, parce que j'ai oublié de regarder l'heure en partant et même en arrivant ; et puis j'ai dormi tout le long de la route.) D'abord j'étais parti pour des affaires... enfin, ça ne vous intéresserait pas. J'ai pris ma petite valise, parce que moi, les gros bagages je les oublie toujours dans le train ou ailleurs ; tandis que ma petite valise je la tiens à la main (Geste.) et elle ne me quitte jamais, je monte dans le train, j'en descends, et comme vous voyez je l'ai toujours. (Regardant avec stupeur alternativement sa main vide et le public.) C'est la première fois que ça m'arrive. Bah ! Elle doit être restée à la gare, je vais aller la réclamer tout à l'heure. C'est facile à retrouver une valise en cuir, non, vous savez, une espèce de toile. Il y a beaucoup de clous, oui, beaucoup de clous autour ; je la retrouverai ; c'est tout justement à la gare d'où je suis parti, on doit me connaître. C'est à la gare du Nord, non ! de l'Est,

non! Ouest... Enfin je ne sais pas moi, je ne suis pas d'un port de mer; je ne connais pas les points cardinaux... Dans les ports de mer, ils se mouillent un doigt, ils le lèvent en l'air et ils vous disent, il est sud-sud-ouest; enfin! c'est leur affaire! La gare que je veux dire est au bout d'une grande rue où il passe beaucoup de voitures. C'est effrayant ce qu'il passe de voitures dans cette rue-là !... Enfin, je vais me rappeler le nom tout à l'heure. Il faudra bien pour retrouver ma valise. (Regardant sa main vide.) Je vous assure que c'est la première fois que ça m'arrive!

J'ai donc pris la gare de... enfin, passons, et nous sommes partis. C'est très-gentil de ce côté-là. Tout le long du chemin, ça doit être très-gentil aussi, mais je me suis endormi après la première station. La première station c'est... Ah! je me souviens de ce nom-là... c'est quelque chose-ceinture. Ça va nous aider à retrouver la gare.

Oh! si vous aimez voyager, il faut aller par là. Moi! j'adore voyager ; surtout comme ça. J'ai dormi!!! j'ai bien entendu crier des noms en *ville*, en *val*, en *gny*. Je n'ai pas la mémoire des noms, cependant vous comprenez bien que j'avais retenu celui de l'endroit où j'allais. C'est?... comment donc? je l'ai sur le bout de la langue. (C'est si joli ce petit pays!) Enfin, je vais vous le dire dans un instant. Aussi je me suis réveillé et je suis descendu du train. Ah! vous devriez y aller, c'est très-pittoresque.

Mon Dieu, la station, vous savez, c'est un peu comme toutes les autres stations. C'est gentil tout de même. Il y a comme un hangar en bois peint, tout ouvert du côté de la voie ; il y a une banquette autour, en dedans, et puis des affiches de toutes les couleurs; vous voyez bien ça? Des affiches rouges, des bleues des vertes, des jaunes. — ça fait un très-joli effet.

Il y a un petit omnibus qui mène au bourg qui est à un bout de temps de là.

Ah! c'est amusant les voyages! Surtout cet endroit-là.

Figurez-vous que dans l'omnibus je regardais le paysage... C'est très-pittoresque par-là. A droite, il y a des champs, des champs... de luzerne... de blé... ou d'orge, moi je ne connais pas les plantes, c'est l'affaire des cultivateurs. Il y en a qui voient de l'herbe et qui vous disent : ça c'est de l'orge, ça c'est de l'avoine, ça c'est du trèfle. Moi, je n'y connais rien. Pourtant là, à droite, je vous assure qu'il y a beaucoup de luzerne ; c'est d'un très-joli effet; c'est très-pittoresque... Et puis il y a une route que suit l'omnibus, une route comme une autre... pas tout à fait comme une autre, non ! Il y a une maison, une petite maison blanche avec des volets verts. Vous n'avez pas idée comme c'est joli des volets verts sur une petite maison blanche.

A gauche... attendez! ah ! oui ! je vois ça d'ici... à gauche il y a encore des champs, des champs de luzerne aussi. Ces champs à droite, ces champs à gauche, toute cette luzerne, c'est très-joli, c'est très-pittoresque, je vous assure.

L'omnibus vous descend devant l'hôtel, le principal hôtel sur la place ; c'est l'hôtel du *Soleil d'Or* ? non, du *Lion d'Or*? non... enfin c'est quelque chose en or.

Je sais bien qu'il y a un autre hôtel à côté, quelque chose en or aussi ; mais il faut aller à celui dont je vous parle, c'est le meilleur ; vous le reconnaîtrez bien, allez-y de ma part. Les gens qui le tiennent sont très-gentils; je n'ai eu besoin de m'occuper de rien ils m'ont donné tout de suite une chambre au premier... ou au second, je ne sais pas. Si vous y allez, demandez cette chambre-là. C'est le n°... 7, non... 3, ou non, je ne sais plus; mais ils vous la donneront : ils sont si gentils. C'est une chambre très-propre.

La bonne a pris ma valise; (c'est ennuyeux que je l'aie oubliée il va falloir que j'aille la rechercher dans un instant.) Elle n'est pas mal... la bonne. Comme elle disait bien : « Bonjour, monsieur. Monsieur a fait un bon voyage? » Et quels yeux!! vous savez, a-t-elle les yeux bleus noirs, verts, je n'en sais rien. Est-ce que je fais attention à la cou-

leur des yeux? Il y a des gens qui vous disent cette dame est grande, petite, elle est blonde, elle est brune. Qu'est-ce que ça fait? pourvu qu'elle soit gentille! Moi je ne me souviens pas de tous ces détails.

Il faut prendre cette chambre quand vous irez là-bas. C'est propre! Il y a un lit d'abord avec des rideaux blancs; il y a aussi des rideaux blancs à la fenêtre ; il y a une table, puis il y a deux... non ! trois chaises. Ah ! il y a encore un fauteuil; le fauteuil par exemple est un peu dur, mais en voyage il ne faut pas être si difficile que ça.

La bonne a ouvert la fenêtre... (elle n'est pas mal du tout, la bonne.) elle a ouvert la fenêtre pour donner un peu d'air. Il y a une vue très-jolie ; ça donne sur la place ; on est juste en face du café du Commerce, non ! de l'Union, non! je crois, du Progrès. C'est le café le plus convenable de l'endroit. Je suis descendu avant le dîner au café ; il y avait beaucoup de monde. Il faudra que vous alliez à ce café-là. Vous le reconnaîtrez, il y a un billard. C'est là qu'on voit les habitudes du pays, les costumes, et cœtera. Ainsi là il y avait des gens en blouse bleue, il y en avait d'autres qui avaient des paletots. Ils s'habillent drôlement dans ce pays-là. En somme le costume est gentil. Ce sont des gens très-bien... je les ai entendus causer de leurs affaires. Ils causent bien ; ils parlaient, mon Dieu vous savez, du prix des grains, des foins, des achats et des ventes de bestiaux, des bœufs, des veaux, de tant pour cent. Il y avait un grand en blouse avec un fouet ; je crois que c'était un maquignon parce que je lui ai entendu dire : « Quand j'achète un cheval, je veux que ce soit un cheval, car si c'est pas un cheval!... moi je veux un cheval! »

Je vous assure, c'est un très-joli petit pays. Vous devriez y aller.

Après j'ai été dîner à l'hôtel, à la table d'hôte. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est, une table d'hôte? C'est très-curieux, surtout celle-là. Allez donc voir ça, allez-

y de ma part. C'est une table dans une salle à manger longue, une table qui a la forme d'un carré long... non! je crois que celle dont je vous parle est ronde, ou plutôt ovale; enfin, ça ne fait rien; moi je mange aussi bien sur une table carrée que sur une table ronde.

* Il y avait des gens très-bien, des gens qui venaient de... vous savez bien, la principale commune des environs?... *

Je ne sais plus ce qu'on a mangé! Il y avait du potage et puis des viandes; enfin! on mange très-bien. On a discuté, mais discuté gentiment.

* Vous savez, sur... sur quoi donc? Enfin je ne sais plus le sujet de la discussion. Je me rappelle que le monsieur qui était en face de moi a cru que je n'étais pas de son avis; alors il n'a plus rien dit et il a mangé le nez enfoncé dans son assiette.*

La discussion est devenue un peu vive à la fin; je serais bien resté, mais l'omnibus de la gare est venu me reprendre, j'ai dû repartir toutde suite pour affaires... Vous savez des affaires... Enfin! ça ne vous intéresserait pas. J'avais mangé un peu vite. J'avais envie de dormir! Et je m'en suis donné tout à mon aise, je vous assure, à peine assis dans le vagon. En revenant, figurez-vous que je me suis rendormi dans la voiture qui m'a ramené ici.

Il tire sa montre.

Mais voici la demie. Ah! je ne sais pas de quelle heure. Ma montre marche juste, mais elle n'a qu'une aiguille, la grande, pour les minutes. C'est égal, il n'est que temps d'aller rechercher ma valise. Mais comment vais-je faire pour retrouver la gare?... Ah! je demanderai à un cocher... et avec un bon pourboire... (Il se fouille.) Mais, mon portemonnaie?... il doit être dans ma valise! Enfin, si vous entendez parler de cette valise en cuir... en toile, avec des clous, beaucoup de clous, écrivez-moi n°... rue... Ah!

sapristi! enfin ça ne fait rien, écrivez-moi; je suis très-connu dans le quartier. (Il s'en va et revient dire.) Mettez bien le prénom, à cause du voisin d'au-dessus qui s'appelle comme moi.

NOTA. Les lignes précédées d'un astérique n'ont pas été dites.

FIN DU VOYAGE A TROIS-ÉTOILES

LE

ROMAN D'UNE PUPILLE

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS

PAR

M. PAUL FERRIER

PERSONNAGES

DIDIER (35 ans).
BRIGITTE (19 ans).

LE ROMAN D'UNE PUPILLE

Un cabinet de travail. — Fenêtre au fond. — Portes latérales. — Une table chargée de livres, avec une mappemonde, des cornues, une boîte à compas ; — un télescope devant la fenêtre, bibliothèque, guéridon ; — meuble acajou, style empire.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, seul, à la cantonade.

Déjeuner !... déjeuner ! si tôt !... — Oh ! par pitié !
Le rapport que j'écris n'est encor qu'à moitié,
Je voudrais le mener au bout tout d'une haleine,
Et votre déjeuner interromprait ma veine !
— Il est tard, dites-vous ?... — Pour cette seule fois !
Demain je... — Vous riez, et ce rire narquois,
Malin comme le diable et frais comme la rose,
M'oppose que je dis toujours la même chose !
— Eh ! bien, non ! je promets, je fais serment, la main
Haute, de m'amender, et d'être exact demain :
Vous n'aurez plus sujet de gronder, ou je meure !
Consentez-vous enfin, Brigitte ?... — A la bonne heure !
Et puis — pour vous venger — dites, ma chère enfant,
Que c'est un ennuyeux compagnon qu'un savant !

Il redescend.

... C'est vrai pourtant qu'elle est d'une rare constance
De plier sa jeunesse à ma triste existence,
Et d'accepter sans plainte, à l'âge dont elle est,
La vie ingrate et morne où mon chagrin se plaît!

Il écrit.

« Et dès le gaz produit, voici comme on opère. »

S'interrompant.

Or, çà, père Didier, faites-vous bien en père?
Vous avez assumé des devoirs sérieux —
Etes-vous convaincu de les remplir au mieux?
La fillette a seize ans, c'est une demoiselle
Aujourd'hui! — Vous l'avez instruite avec un zèle
... Absurde! Elle connaît les Grecs et les Romains,
Et saurait — comme vous — passer des examens!
... Mais le joli tuteur qui contraint sa pupille
A se charger l'esprit d'un bagage inutile,
Et qui, triste pédant et méchant bouquineur,
Lui donne le savoir aux dépens du bonheur!
Car elle ne peut être heureuse de la sorte!
Car elle est jolie! elle est rose et blanche! accorte!
Aimante! gaie! elle a seize ans! elle aimerait
La toilette — le bal — le plaisir! Elle aurait
Des succès! et ceci flatte une jeune fille
Qu'on murmure, à la voir passer : « Qu'elle est gentille! »
— Et vous la séquestrez à l'ombre d'un vieux mur
Poudreux! Vous lui volez le soleil — et l'azur!
Stupide jardinier, maussade en sa caboche,
Qui n'avez qu'une fleur, et la laissez sous cloche!
... Elle se mariera! Je veux que son mari
Illumine ce ciel trop longtemps assombri!
Je le veux jeune — bon — joyeux — étourdi même! —
Je veux qu'il la distraie avant tout — et qu'il l'aime
Et plus, et mieux que moi je n'aurais su l'aimer!
Elle se mariera!... — Tâchons de résumer
Ma pensée! Aussi bien le temps passe, et je rêve!...

Après un temps.

Du diable maintenant si mon rapport s'achève!
En cherchant à Brigitte un digne prétendu,
C'est de mes arguments le fil que j'ai perdu!

SCÈNE II

DIDIER, BRIGITTE.

BRIGITTE, une lettre à la main.

Puis-je vous déranger?

DIDIER.

Toujours!

BRIGITTE.

C'est une lettre...
« Qu'entre vos mains, seigneur, on m'a dit de remettre! »
— Je ne vous eusse pas jusqu'ici relancé,
Si la suscription ne portait : très-pressé!

DIDIER.

« Très-pressé. » — Voyons donc quelle pressante affaire...
Il rit.
Ah! bah!... ah! bah!... — Ceci vous concerne, ma chère!

BRIGITTE.

Moi? qui donc vous écrit?

DIDIER.

Fabien.

BRIGITTE.

Monsieur Fabien?

DIDIER.

Mon élève — Fabien de Cheillit, tu sais bien :

Ce gai compère à qui j'avais la bonhomie
De croire qu'on pourrait enseigner la chimie!
L'ardeur de la science est son moindre défaut,
... Et c'est tout justement le mari qu'il te faut!

BRIGITTE.

Le mari?

DIDIER.

Le mari! — ma foi, sans préambules,
Sache qu'il m'est venu dans l'instant des scrupules,
Et qu'à certains remords dont mon cœur s'effrayait
Le billet que voici répond comme à souhait!

BRIGITTE.

Je ne vois pas en quoi tout cela me concerne?

DIDIER.

C'est juste! j'oubliais d'éclairer ma lanterne!
Ecoute donc un peu ce que Fabien m'écrit :
« Mon cher maître!! »

S'interrompant.

J'allais me torturant l'esprit,
Mal à propos — songeant — comme un lièvre en son gîte,
Qu'il serait temps bientôt de te pourvoir, Brigitte,
Et... — bref, je te cherchais un mari!

BRIGITTE.

Grand merci!
Voilà de quoi songer et vous mettre en souci!
Me chercher un mari! Que c'était bien la peine
De laisser, à loisir, s'écouler votre veine,
Et la bonne raison, mon tuteur, à donner
Pour faire — après midi — garder le déjeuner!

DIDIER.

Brigitte!

BRIGITTE.

Je croyais — excès de confiance! —
Que vous vous oubliiez, monsieur, dans la science,
Et je pensais — ainsi que vous disiez d'abord —
Que vous aviez l'esprit tout à votre rapport!

DIDIER.

En effet... je voulais...

BRIGITTE.

La trahison est noire,
Et je trouve abusif, sévère, et vexatoire,
Quand on a de son temps un plus utile emploi,
De me vouloir chercher des maris malgré moi!

DIDIER.

Allons bon! allons bien! ô cœurs des jeunes filles!
On veut te marier, fillette!... et tu sourcilles!
Et sur tes grands coursiers tu montes au galop!
Fi! l'indigne tuteur! le vilain Bartholo
Qui pense marier son Lindor à Rosine!
— Tu rêves le chapeau de sainte Catherine?

BRIGITTE.

Je n'ai pas dit cela!

DIDIER.

C'est alors que Fabien
Te déplaît?

BRIGITTE.

Me déplaire est trop dire...

DIDIER.

Son bien,
Son âge, son humeur méritent qu'on l'entende:

BRIGITTE.

Vous voulez lui donner ma main?

DIDIER.

Il la demande !
Lis !

BRIGITTE.

S'il faut obéir, en toute occasion,
Comptez aveuglément sur ma soumission.

DIDIER.

Eh ! veut-on t'imposer un choix qui te déplaise?
— Ne lis pas !... Sapristi !... je suis tuteur, — je pèse
Les candidats comme un tuteur, — brutalement,
— En chiffres... connus ! — Mais toi, tu veux ton roman,
N'est-ce pas ?... Tu t'es fait un idéal peut-être !
Comment le rêves-tu ? — je déchire la lettre.

BRIGITTE.

Vous étiez bien pressé de m'éloigner !

DIDIER.

Oh ! non !
Pressé de t'éloigner ?... non pas ! — ce m'est si bon
De te voir près de moi, jolie — aimante — et douce !
— Il faut que le devoir soit sacré, qui me pousse
A rompre l'écheveau de ces jours fortunés —
... Car je serai bien seul si vous m'abandonnez !

BRIGITTE.

Qui parle d'abandon ?

DIDIER.

Ni toi, ni moi sans doute,
— Mais la raison. — Le ciel fait à chacun sa route,
— Jusqu'ici nous avons suivi même chemin...
— Il n'en faudra pas moins se séparer demain.

BRIGITTE.

Pourquoi cela ?

DIDIER.

Pourquoi?... — Ma tâche est terminée;
Quand ton père, en mourant, à mon cœur t'a donnée,
Je lui fis le serment que je te tiendrais lieu
De famille!

BRIGITTE, avec une émotion croissante.

Serment bien tenu, certes! — Dieu,
Qui m'a — dès le berceau — pris mon père et ma mère,
Me fit, par vos bienfaits, la douleur moins amère!
N'ayant jamais connu ceux dont je tiens le jour,
Et ne voyant que vous où porter mon amour,
Je vous aime, pour vous si tendre en ma disgrâce,
Et pour ces morts chéris dont vous prîtes la place!

DIDIER.

Brigitte!... mon enfant! — tu pleures! — Sapristi!
Voyons donc! — nous prendrons un mari bien gentil,
Qui fera le serment de nous laisser ensemble!
— Et nous vivrons ici — tous les trois! — que t'en semble?
— Et pour être assurés qu'il y consentira,
Nous en ferons la clause expresse du contrat!

BRIGITTE.

Çà, de me marier qu'est-ce donc qui vous presse?

DIDIER.

Ne te l'ai-je pas dit? — le devoir — ma tendresse —
Le soin de ton bonheur!

BRIGITTE.

Mon bonheur est ici.

DIDIER.

Chère enfant! que c'est bon de me parler ainsi!
— Mais je suis vieux...

BRIGITTE, riant.

Très-vieux! trente ans!

DIDIER.

Oh! davantage!
Trente-cinq!

BRIGITTE.

Je vous prie, est-on vieux à cet âge?
— Peut-être que mes yeux vous sont trop indulgents,
Mais vous me semblez jeune entre les jeunes gens,
Et vous vous souvenez que je n'ai pu me faire
— Quelque soin que j'en prisse — à vous dire: mon père!

DIDIER.

Flatteuse!

BRIGITTE.

Non, Didier! non, c'est très-sérieux!
Prenez des cheveux blancs, et je vous croirai vieux!

DIDIER.

Je puis facilement réparer la méprise,
Et je vais acheter une perruque grise!

BRIGITTE.

Bon! la perruque grise est déjà du progrès!

DIDIER.

Et nous reparlerons de mariage, après?

BRIGITTE.

Ah! sur le même ton souffrez qu'on vous réponde,
Monsieur qui vous plaisez à marier le monde,
Puisque le mariage a pour vous tant d'appas,
Expliquez-nous pourquoi vous mariez-vous pas?

DIDIER.

Moi, c'est différent!

BRIGITTE.

Ah!... — L'évangile dit : « Aime

» Ton prochain, et fais pour lui comme pour toi-même! »

DIDIER.

S'il te faut le secret de ma confession,
'ai dû me marier... Elle est morte!

BRIGITTE.

Oh! pardon!

DIDIER.

Je vouai ce jour-là ma jeunesse à l'étude,
Et quand tu vins, enfant, peupler ma solitude,
Veuf par le souvenir, — père par l'amitié,
J'ai pu croire ma tâche accomplie à moitié!

BRIGITTE.

Non, vraiment! c'est, monsieur, trop tôt perdre courage,
Et l'on n'a pas fini sa carrière à votre âge!
L'ombre que vous aimez ne jalouserait pas
Qu'un peu de bonheur vous sourie ici-bas!

DIDIER.

Crois-tu?... — Mais quelle femme, assez infortunée,
Daignerait à la mienne unir sa destinée?

BRIGITTE.

J'en sais pertinemment qui ne dirait pas non!

DIDIER.

Tu m'as connu pourtant maussade, compagnon,
Misanthrope sévère entre les misanthropes,
Le nez dans les bouquins — et l'œil aux télescopes,
— Entre une équation toujours et mes compas,
Et de plus, jamais prêt à l'heure des repas!

BRIGITTE.

Je vous ai connu bon, si vous êtes sauvage,
Instruit sans pédantisme — et tendre sans tapage,
Et celle-là serait heureuse, que je crois,
Sur qui s'arrêterait l'honneur de votre choix!

DIDIER.

Ce ne sont point vertus dont les filles soient folles !

BRIGITTE.

Toutes les filles, donc, les jugez-vous frivoles?
Il en est — croyez-moi — de très-sages !

DIDIER.

Oh ! oui !

— Les vieilles !

BRIGITTE.

Vous voilà bien sévère aujourd'hui !

DIDIER.

Mais toi-même, réponds, friponne qui me flattes !
Ai-je l'art seulement de nouer mes cravates?
Suis-je à la mode avec mon habit suranné,
Mes souliers de cuir jaune, et mon col chiffonné?
Sais-je valser du moins, ou chanter la romance?
Ai-je quelque talent? me vois-tu quelque chance,
Et toi-même, malgré ta précoce raison,
Voudrais-tu d'un mari tel que moi?

BRIGITTE.

Pourquoi non?

DIDIER.

Cher ange ! il n'est donc pas d'aveugles que les pères
— C'est ma faute !... Liée à mes travaux sévères,
Tu ne peux soupçonner même — cœur ingénu ! —
Qu'il soit un autre amour que tu n'as pas connu,
— Qui ne fleurirait pas dans ma sombre demeure,
— Et qu'un jour... — Mais je vois que j'ai devancé l'heure
Je t'ai crue une femme, et tu n'es qu'un enfant !

BRIGITTE.

Un enfant s'il vous plaît? ma raison s'en défend !

Je suis femme, monsieur, et femme point frivole
M'étant — docile élève — instruite à votre école!
J'ai mon roman — roman grave, et très-peu banal,
Et mon cœur s'est déjà formé son idéal!

DIDIER.

Voyez-vous la futée! Elle aimait en cachette!
J'aurais dû m'en douter tout d'abord! — Pauvre tête
Qui battais la campagne et ne devinais rien!
Ce noble empressement à refuser Fabien,
Ce gros dépit rien qu'au seul mot de mariage,
N'était-ce, pardieu! pas le plus sûr témoignage
Que ce cher petit cœur avait déjà battu?...
Quel est-il, ton héros? Comment le nommes-tu?
Est-il très-beau? très-bon? jeune? brillant? — Sans doute!
Sait-il qu'il est aimé? d'où l'aimes-tu? J'écoute!

BRIGITTE.

Je ne sais s'il est beau, connaissant qu'il est bon.
Il est — selon mes goûts — moins brillant que profond.
Son âge me convient, malgré quelque distance —
Et je lui crois, du reste, une modeste aisance.
Je l'ai connu chez vous! Je l'aime dès toujours —
Il l'ignore — il faudrait qu'il vînt à mon secours,
Et qu'enfin — me voyant justement interdite —
Il surprît ces aveux où ma pudeur hésite!
Je vous en dis beaucoup! à vous de deviner
... Ce pendant que je vais chercher le déjeuner!

Elle sort.

SCÈNE III

DIDIER, seul.

Brigitte!... je.. moi... — Oh! c'est un rêve!... je rêve
Assurément! — Brigitte! — un mot encore... achève!...

Son nom?... Je... — Pardieu! j'ai dormi sur mon rapport!
On songe étrangement quelquefois quand on dort,
Et de pareils travaux sont assez somnifères!...
Pour des réalités j'aurai pris ces chimères!
— Je ne dors pourtant pas!... je veille, sacrebleu!
Je l'ai vue — entendue — et, ce n'est pas un jeu,
Sa douce voix m'a dit des choses... impossibles!
— Mais réelles!... aussi claires -- qu'inadmissibles!
Et ce portrait qu'elle a tracé — c'est mon portrait!
Et sinon moi — Didier! qui s'y reconnaîtrait?...
C'est moi!... je suis aimé d'elle! tout me l'assure!
— Je croyais que mon cœur fût mort de sa blessure,
Et je le sens qui bat!... D'où vient qu'il bat si fort?
Serait-ce qu'il renaît, et puis-je aimer encor?
Brigitte!... Oh! mon sang bout — et ma tête s'égare!
Brigitte! Ah! ton amour a ranimé Lazare!
— Mais non! rendormez-vous, mon orgueil triomphant!
Je ne puis être rien qu'un père à cette enfant;
Elle-même s'abuse, et — dans son innocence —
Pour de l'amour, hélas! prend sa reconnaissance!
Contre l'enchantement je saurai m'aguerrir,
Et c'est là mon premier devoir, de la guérir!

SCÈNE IV

DIDIER, BRIGITTE, avec le déjeuner sur un plateau qu'elle dépose sur le guéridon.

BRIGITTE.

Le déjeûner!

DIDIER, très-doux.

Ma fille!

BRIGITTE, à part.

Eh quoi! bonté divine!
Il m'appelle « sa fille »!... est-ce ainsi qu'il devine?

DIDIER.

Viens vers moi!

BRIGITTE.

Me voici.

DIDIER.

J'ai tout compris.

BRIGITTE.

Vraiment!
C'est de quoi faire honneur à son entendement!

DIDIER.

J'ai connu ton héros à travers l'anonyme.

BRIGITTE, à part.

Perspicacité rare... étonnante... et sublime!

DIDIER.

Son portrait m'a suffi pour démêler son nom.

BRIGITTE.

Voilà des compliments à flatter mon crayon!

DIDIER.

Mais, par quelque tendresse un moment égarée,
De ton cœur, ma Brigitte, es-tu bien assurée?
Et ne l'aimes-tu pas, celui que tu chéris,
Pour de minces bienfaits dont tu grossis le prix?
... A ton âge, on se peut abuser de la sorte!
On se laisse emporter où l'instinct vous emporte,
Vers la source limpide — et le rayon doré!
Et de la soif d'amour votre cœur dévoré
— Ignorant la douleur et son amer baptême —

Prend l'ombre du bonheur pour le bonheur lui-même !
... Mais il a marché, lui, de longs et tristes pas,
Lui que tu crois aimer — et que tu n'aimes pas —
Et qui de ton erreur ne peut-être complice !
Dans ton rêve d'amour il voit un sacrifice,
Inconscient peut-être — et certain cependant,
Et ce n'est pas à lui d'immoler son enfant !
Il sait faire sa part à ta reconnaissance !
Mais des soins qu'il a pu donner à ton enfance
T'es-tu pas acquittée, et plus que de raison,
Par tout ce que tu mis de joie en sa maison ?
N'es-tu pas son orgueil ? et le bien de sa vie ?
Toi qu'on admire, et que toute mère m'envie !
Et ne vois-tu pas bien — entre ma fille et moi —
Que, s'il est des bienfaits, ils viennent tous de toi ?

BRIGITTE.

Et vous ne voulez pas, mon Didier, qu'on vous aime,
Vous dont le cœur ardent est l'éloquence même ?
Vous qui trouvez des mots d'amour brûlants et doux
A rendre Juliette et Roméo jaloux !
Vous ne concevez pas que le cœur d'une femme
Veuille embraser son aile à cette pure flamme,
Et qu'une âme se donne entière et sans retour
A qui — chantre divin — chante si bien l'amour !

DIDIER.

Brigitte !

BRIGITTE.

Il vous plaît mieux d'imaginer un conte
Où la reconnaissance est tout à votre compte,
Et vos raisonnements serrés et délicats,
Prouvent par A + B qu'on ne vous aime pas !

DIDIER.

De grâce !

BRIGITTE.

Je m'incline, et je dois reconnaître,
En ceci comme ailleurs, que vous êtes mon maître!
Vous êtes la sagesse — et mes seize ans ont tort,
Vous saurez, mieux que moi, mener ma barque au port,
Je rends pleine justice à votre expérience,
Et pour vous témoigner quelle est ma confiance,
Ecrivez à monsieur de Cheillit dès demain
Que j'accepte son nom, sa fortune, et sa main.

DIDIER.

Vous acceptez?...

BRIGITTE.

Sa main, son nom, et sa fortune.

DIDIER.

Y songez-vous?

BRIGITTE.

Comment?

DIDIER.

Sans dépit — sans rancune —
Croyez-vous que ce soit le mari qu'il vous faut?

BRIGITTE.

Pourquoi non? — il est jeune — il est brillant — et beau,
Ni misanthrope, ni sérieux que je sache,
Et j'ai vu qu'il excelle à friser sa moustache.

DIDIER.

Vous riez?

BRIGITTE.

Nullement! c'est un très-bon parti!
Et le couple sera galamment assorti,
Et ceci me sourit de plus — je le confesse —
Que monsieur de Cheillit me fera vicomtesse!

DIDIER.

Vous avez trop d'esprit, ma chère, et de raison,
Pour vous laisser séduire aux appâts d'un blason,
Et je ne croirai pas, — hormis que je le voie —
Qu'un semblable hameçon prenne une telle proie!
Non, monsieur de Cheillit, tout vicomte qu'il est,
Assurément vous doit déplaire — et vous déplaît!
Je le connais, et Dieu garde que j'en médise,
Mais, s'il faut vous parler d'une entière franchise,
Fût-il marquis ou duc, — c'est un très-bon garçon
... Qui ne vous conviendrait en aucune façon!

BRIGITTE.

Vous croyez?...

DIDIER.

... Affectant des airs de personnage —
Inconséquent — léger plus encor que son âge —
Ignorant — désœuvré — fat — sceptique — railleur —
Vain de quelques succès... qu'il doit à son tailleur,
— Grand amateur de club — de sport — de vénerie —
Richelieu de manége, et don Juan d'écurie —
Et qui vous aimerait — ayant tous ces défauts —
Un peu plus que ses chiens, et moins que ses chevaux

BRIGITTE, à part.

Allons donc!

DIDIER.

D'un pareil trésor il n'est pas digne!
— Cherchez ailleurs!

BRIGITTE.

Très-bien, monsieur, je me resigne...
... D'autant plus aisément que — s'il vous en souvient —
C'était sur votre choix que je réglais le mien.

DIDIER.

Eh bien! oui... je croyais... trouver... quelque avantage...

BRIGITTE.

Vous voyez donc, Didier, qu'on se trompe à tout âge!
Mais me voici plongée en un grand embarras,
Car monsieur de Cheillit — dont nous ne voulons pas —
De la mode du jour n'est qu'un reflet fidèle,
Et l'on dit qu'ils sont tous taillés sur ce modèle!
Si ce qu'on dit est vrai, dans un tel désarroi,
Où trouver à cette heure un bon mari?

DIDIER, humblement.

Prends-moi!

BRIGITTE.

Vous?...

DIDIER.

Tu voulais tantôt!

BRIGITTE.

Vous m'avez éclairée!
J'ai vu — depuis — combien je m'étais égarée!
Vos avis ont porté leur fruit!

DIDIER.

... Faute de mieux!

BRIGITTE.

J'y consentirais bien, si vous n'étiez si vieux!

DIDIER.

Si vieux?

BRIGITTE.

Trente-cinq ans!...

DIDIER.

Non! il faut en rabattre!
Trente-cinq dans un mois... cela fait trente-quatre.

BRIGITTE.

C'est beaucoup!

DIDIER.

Je n'ai pas ombre de ride au front!
Vois donc! — ni cheveux blancs!

BRIGITTE.

Les cheveux blancs viendront!

DIDIER.

Tard!

BRIGITTE.

Vous êtes sauvage, et n'aimez pas les fêtes!

DIDIER.

Je m'y ferai! j'irai dans le monde!

BRIGITTE.

Vous êtes
Rapé comme un savant, et cela vous vieillit!

DIDIER.

Je prendrai le tailleur de monsieur de Cheillit!

BRIGITTE.

J'aurai — je le prévois — l'algèbre pour rivale!

DIDIER.

Archimède s'engage à filer pour Omphale!

BRIGITTE.

Vous serez inexact à l'heure du dîner!

DIDIER.

Ce sera ton devoir de me discipliner!

BRIGITTE.

Et puis — voudriez-vous, mon ami, que je fisse,
— Voire inconsciemment — un si grand sacrifice?

DIDIER.

Méchante!

BRIGITTE.

Je ne puis vous aimer autrement
Qu'en père — n'est-ce pas votre grand argument? —
Etant accoutumée à vous dire : mon père!

DIDIER.

Non! tu n'as jamais dit : mon père!... Oh! non! — j'espère!
Car je vois que tu ris tout bas! — que c'est un jeu!
— Et que tu m'aimes! Oui! tu m'aimes! — Oh! mon Dieu!
Félicités du ciel! félicités suprêmes!
Anges du paradis, se peut-il que tu m'aimes?
— Oui! je ne doute plus! j'étais aveugle et sourd,
Brigitte — de nier que tu m'aimais d'amour!
Et pourquoi pas?... mon âme est la sœur de ton âme,
Et je vous aime... autant que vous m'aimez, madame!

BRIGITTE.

Ah! voilà des aveux qui m'ont donné du mal!

DIDIER.

Mais qu'un savant, ma chère, est un sot animal!
C'est moi qui me trompais, et toi qui voyais juste —
Mais mon doute est tombé devant ta foi robuste,
Et nous étant prêchés l'un l'autre, concluons...

BRIGITTE.

« ... Que les jeunes curés font les meilleurs sermons! »

FIN DE LE ROMAN D'UNE PUPILLE

LE BILBOQUET

PAR

M. CHARLES CROS

LE BILBOQUET

A Coquelin-Cadet.

Mais non! ça vous ennuiera. C'est une chose comme il en arrive à tous les artistes. Enfin! je vais vous raconter ça en deux mots, (Il tire sa montre et regarde l'heure.) parce qu'il faut que je m'en aille travailler.

C'était un dimanche, du côté de la Bastille, sur un boulevard très-commerçant; il y a des trottoirs larges et des arbres pleins de poussière. On allait fermer les boutiques. Il y avait des concierges assis devant leurs portes à respirer l'odeur de la station de fiacres. Ils appellent ça prendre le frais! « Et puis un tas de gens qui venaient de la campagne; ils étaient harassés, ils portaient de gros bouquets de fleurs des champs, et puis des paniers où on entendait ballotter des bidons de fer-blanc, des croûtons de pain et des bouteilles vides. » Il y avait aussi des demoiselles qui jouaient au volant devant les boutiques de leurs parents, vous savez, des marchands de lampes à pétrole, des petits épiciers-merciers, des herboristes... Tenez, c'est là, justement que j'ai remarqué un rond de gens, bâillant comme des moules autour d'un petit herboriste : un garçon de quinze à seize ans, avec des cheveux blonds sales, en pluie, des yeux étonnés et gonflés en dessous, des grosses mains. — Ce moutard était là avec un air idiot à jouer... devinez? du bilboquet!... Ah! il avait

enfilé dix-neuf fois la boule! et il continuait en comptant : vingt, vingt-cinq, trente... ça ramassait le monde... jusqu'aux filles qui jouaient au volant qui se sont arrêtées pour venir voir! C'était un succès.

Le petit bonhomme emporté par la gloire, passe à d'autres exercices; il reçoit et maintient la boule en équilibre sur la pointe. Il prend la boule à la main. C'est maintenant le bilboquet qui voltige et vient se planter sur cette boule. Murmures d'approbation dans l'assistance! Alors le jeune artiste attrape le bilboquet au vol, et enfile la boule, puis attrape la boule et y plante le bilboquet, et il continue longtemps comme ça, et, pour terminer par quelque chose de remarquable, — il connaît le public, — il tire son canif, coupe la ficelle et par des mouvements concentrés du poignet, il dégage la boule qui tourne sur elle-même et vient invariablement se planter sur la pointe...

C'est là que je l'ai arrêté, j'en avais assez!! je lui ai dit : « Vous croyez jouer au bilboquet, mon bon ami? je lui ai pris son bilboquet. « Qu'est-ce que vous avez là?... Ça n'a pas de poids pour les premières études, ça n'a pas de précision pour le jeu correct, vous ne ferez que vous perdre la main avec cette bûche! » J'essaie la boule, en la faisant rouler sur mon bras; le centre de gravité n'était pas dans l'axe du trou ! Il me regardait avec des yeux énormes, il ne savait pas ce que c'était que le centre de gravité, et il voulait être bilboquétiste!!!

Je lui disais : Jetez-moi ça au feu ! Il faut pendant six mois, au moins, vous faire le bras avec un bilboquet Thompson, en bronze d'aluminium. (Au public.) Ceux en platine sont excellents, mais ils coûtent trop cher pour un herboriste. — Oui, six mois, au moins d'exercice avec le Thompson. C'est ce que j'ai fait, moi, messieurs, et non pas six mois, mais trois ans ; après ces trois ans je ne savais rien, j'avais de la résistance, j'avais le bras alourdi mais... e ne savais rien, moins que rien!

Alors je passai au bilboquet Schutzenberger en ébène

avec boule en ivoire — pas de Schutzenberger, la boule, mais de Cascarini de Bologne. Cascarini fait les premières boules du monde, mais il n'entend rien aux manches; du reste il a renoncé à les fabriquer. Mais pour les manches de bilboquet il n'y a que les Schutzenberger, j'entends ceux d'avant 1817, signés! parce que les nouveaux sont taillés à la serpe. Je sais bien qu'il y a Van-der-Dussen-le-vieux de Rotterdam qui imite les Schutzenberger, pas mal même, seulement on ne les trouve que d'occasion et comme ils sont à bas prix, ils ont été mal joués... et quand un bilboquet a été mal joué! pfsst! (Geste.) Quant aux imitations belges de Jean Moërickx, c'est mal réglé, mal centré, il n'en faut pas! Ah! par exemple, à Ravennes, il y avait un fabricant, un artiste Giambattista Farone, celui-là est excellent pour la retouche et le montage.

Quant à la cordelette c'est tout une autre question! Il n'y a au monde que la cordelette fabriquée par Juan Fonseca à Lisbonne. Vous la faites macérer... tremper... mariner, deux heures, pas plus, avec du vitriol vert, puis vous la faites sécher et vous la graissez avec de l'huile de noix conservée dans un endroit bien sec.

Et puis il y a la manière de l'étirer au fuseau de cuivre, de l'enrouler sur la bobine ovale. Enfin, j'ai la formule et les appareils chez moi; — vous ne les trouveriez pas ailleurs.

Et l'ajuster, cette cordelette au manche du bilboquet! et l'ajuster à la boule! Vous ne saurez pas, vous ne saurez jamais! moi-même je ne sais pas. Ça ne fait rien, venez me trouver, je vous l'attacherai.

Il y avait des gens là qui avaient l'air de ne pas du tout s'intéresser à ce que je disais; mais il y a des choses qu'un artiste ne peut pas laisser passer! Aussi je lui ai dit à ce garçon-là, ce que j'avais fait. — J'ai travaillé six mois, trois ans, sur un Thompson, mais ce que j'appelle travailler! Je me levais tous les jours à six heures. Une demi-heure pour ma toilette. Une demi-heure pour manger ma soupe et faire

un peu d'exercice. Toujours de la soupe! jamais de café au lait ou autres excitants qui ôtent la sûreté aux nerfs. A sept heures, sept heures un quart j'étais au travail. Ah! quand arrivaient dix heures le bras me faisait souvent mal, (Geste.) pourtant j'allais jusqu'à dix heures et demie. Là je laissais le travail, et la demi-heure d'avant onze heures était employée à des douches glacées et des frictions au gros sel gris pour empêcher les courbatures. De onze heures à midi, je faisais une promenade assez longue. A midi, je dînais. Tous les jours la soupe et le bœuf avec un plat de légumes. Quelquefois une petite sucrerie pour dessert. Très-peu de vin, jamais de café! Après dîner, je faisais encore une petite promenade; moi j'aime mes aises.

Mais à une heure j'avais repris le travail jusqu'à quatre heures. A quatre heures, encore une douche froide (sans friction) et croquer un morceau de pain sec. Et me voilà encore avec mon instrument jusqu'à sept heures. Et puis souper, oh! légèrement; une petite promenade. J'ai remarqué qu'un peu de loisir vers le soir ouvre l'esprit à de nouvelles combinaisons. L'exercice n'est pas tout dans l'art, il faut la rêverie! A dix heures et demie au plus tard, au lit. Je mets à côté de moi, sur la table de nuit, mon bilboquet, parce qu'il peut venir des idées subites ou bien des insomnies. J'ai fait cela tous les jours que Dieu fait pendant dix ans, après dix ans je ne savais rien! réellement rien! rigoureusement rien! Je n'ai pas perdu courage, je me suis mis au travail encore dix ans (on ne peut rien apprendre, on ne sait rien)...

Moi qui vous parle à cette heure-ci, je ne sais rien! Vous me direz que j'ai gagné le prix au grand concours international de 1858. Vous savez, avec les Américains? Mais pas de concurrents sérieux! ce n'est pas moi qui parlerai de ce concours-là!

J'ai dit à ce jeune homme : « Lâchez tout à fait votre herboristerie. Faites ce que j'ai fait pendant dix ans, pendant vingt ans, vous ne saurez rien. Ne perdez pas courage,

continuez, et vous ne saurez rien ! rien ! rien ! D'ailleurs qu'espérez-vous en débitant tous les jours de la farine de lin et des clysopompes ?... c'est indigne de vos aspirations ! Si vos parents (sa mère, une grosse femme, me regardait d'un air furieux) si vos parents peuvent se passer de vous et vous assurer six à sept cents francs par an (moi je n'ai guère davantage), ne faites rien autre chose que travailler votre bilboquet, pas celui-là, pas cette quille. Si vous n'avez pas la vocation, vous n'arriverez à rien. Si vous l'avez, vous n'arriverez pas davantage ; mais vous travaillerez pour faire comme moi, pour savoir que vous ne savez rien ! »

Figurez-vous que ce jeune idiot me tend son bilboquet pour me voir jouer. Ah ! je lui ai répondu : Croyez-vous que je me sers d'un pareil bâton de chaise ? et dans la rue encore, devant des personnes que je... respecte comme on doit respecter tout le monde ; mais qui n'ont ni l'attention, ni le goût, — le goût ! qu'il faut dans une séance sérieuse. Jouer du bilboquet dans la rue ? se montrer comme un chanteur des cours ? Ce serait perdre toute dignité artistique. (Au public.) Je ne voudrais même pas jouer ici, parce que j'aurais honte de plaire, vu mon absolue nullité ! car je suis nul ! je ne sais rien ! je suis nul ! nul ! nul ! je ne sais rien ! rien ! ! rien ! ! !

Il sort les bras levés, exaspéré.

FIN DU BILBOQUET

BILLET DE FAIRE PART

PAR

M. JACQUES NORMAND

BILLET DE FAIRE PART

A C. Coquelin.

Depuis dimanche une heure et quart
Le ciel, cédant à ma prière,
A bien voulu me rendre père...
Et je viens vous en faire part.

Chut! chut!... Dans la pièce voisine
Il sommeille, mon premier-né,
Au fond du berceau tout orné
De dentelle et de mousseline.

J'avais beau soutenir que non,
Chacun disait dans la famille :
« Ce ne peut être qu'une fille! »
J'en étais sûr : c'est un garçon!

Un gros garçon!... Et, sans système,
Sans vain amour-propre d'auteur,
Un garçon qui me fait honneur
Et me rend tout fier de moi-même!

Ma femme — un ange, un cœur parfait! —
Mais qui n'est pas très, très-jolie,

Comme un fait évident, publie
Que l'enfant est tout son portrait.

Elle a mis cela dans sa tête!
Je ne la contredis en rien...
Mais, à dire vrai, je crois bien
Qu'elle est dans une erreur complète.

Si vous pouviez un seul moment
Voir mon héritier! sa tournure,
Son profil à la ligne pure,
Son corps au souple mouvement,

Son front noble, la courbe fière
De son nez, ses yeux bleu d'azur...
Vous vous écrieriez, j'en suis sûr :
« C'est tout le portrait de son père! »

Pour le baptême on a déjà
Choisi le parrain, la marraine...
Les noms arrivent par douzaine :
C'est celui-ci, c'est celui-là!

Bref, chacun intrigue, cabale,
Plaide pour le saint de son choix :
On ferait moins de bruit, je crois,
Dans une lutte électorale.

Non contents de le baptiser
Nos amis, dévoilant d'avance
Tout le cours de son existence,
Prétendent la prophétiser :

Les femmes le font militaire
Et colonel du premier coup ;

Le parrain, plus simple en son goût,
Rêve le titre de notaire.

— « Industriel ! quel bel état ! »
Dit un oncle dans l'industrie.
— « Le barreau ! Mais c'est là la vie ! »
Répond mon cousin l'avocat.

— « Qu'à la culture il se destine ! »
Dit le grand-père, agriculteur.
— « Croyez-moi, me dit le docteur,
« Qu'il fasse de la médecine ! »

Mon Dieu ! quel sera son métier
Dans vingt ans, messieurs, je l'ignore !
Ne m'en tourmentez pas encore :
Tâchons d'abord qu'il soit... rentier !

C'est pour moi chose secondaire
Que son avenir : et j'attends
Qu'il commence à faire ses dents
Pour songer à ce qu'il doit faire !

D'ailleurs... Eh bien ! qu'est-ce ceci ?
Quels cris me déchirent l'oreille ?
C'est mon héritier qui s'éveille...
Il s'éveille toujours ainsi.

Il va pendant une heure entière
Crier sans cesser un moment...
Moi, je trouve cela charmant :
Il a l'organe de son père !

Il est gai sitôt qu'il me voit...
Ne le dites pas à sa mère

Car elle prétend qu'au contraire
Il pleure dès qu'il m'aperçoit.

Allons! voilà qu'il recommence!...
Oui, petit tyran, me voilà!
Rien ne vaut pour lui son papa...
Je vous le dis en confidence.

Ah! certes! c'est bien mon portrait!
Et j'en rends grâce à la nature...
On aime à voir sa signature
Au bas des actes que l'on fait!

Et puis... Mais je ne pense guères
Tant je me sens le cœur joyeux,
Combien je dois être ennuyeux
En vous racontant mes affaires?

Les moments paraissent si courts
Quand on parle de ce qu'on aime!
D'ailleurs, c'est plus fort que moi-même...
On n'est pas père tous les jours!

Près de cet être frais et rose
Je suis comme ragaillardi...
Allons voir s'il n'a pas grandi
Depuis si longtemps que je cause.

Ouil je le sens : je fus bavard...
Daignez m'excuser : c'est la joie!
Et permettez qu'en vous envoie
Ce gai billet de faire par..

FIN DU BILLET DE FAIRE PART

LA LETTRE

DU

FUSILIER BRIDET

PAR

EMILE DURANDEAU

Cette fantaisie est extraite d'un volume de M. Emile Durandeau

CIVILS ET MILITAIRES

publié à la Librairie Tresse,

Avec environ *cinquante dessins sur bois* de Durandeau,

Préface de

THÉODORE DE BANVILLE

LETTRE DU FUSILIER BRIDET

A Monsieurre,

Monsieurre Jean-Népomucène-Ignace BRIDET, mon père, ou dans le cas qui n'y serait pas à la femme Frécille-Clandestine BRIDET sa conjointe, ou dans le cas qu'elle n'y serait pas à Jacques-Séraphin BRIDET, dit le Futé, *mon frère de lait à l'hameau de l'Epine près Saint-Severin par Aubeterre*

(Charente).

France, Europe, Ancien Continent.

Chers parents,

Je suis-t-enfin arrivé-z'au corps dont je vous envois ces deux mots de billet pour vous dire que ma santé se porte bien quoi que le régime du régiment ne me réussit pas du tout. — Je profite que je peux vous envoyer ces deux mots de billet pour vous dire que je m'ennuie à crever quoique, jusqu'à présent, je n'ai encore eu aucun agrément, — donc, je profite que je peux vous envoyer ces deux mots de billet pour vous dire, — que je n'ai pas besoin d'argent

— vu que j'ai-t-ici tout ce qu'il me faut, cependant — si, quelquefois que vous pourriez m'envoyer une pièce de trois francs, ça me ferait de l'agrément mais ne vous gênez pas pour cela — cependant, si, quelquefois, mon frère pouvait m'envoyer une pièce de quatre francs, ça me ferait plaisir, seulement dites-y qu'il ne se gêne pas pour cela vu qu'ici on nous donne tout ce qu'il nous faut. — Cependant, — si par hasard que vous pouviez m'envoyer... ça ne serait qu'une pièce de six francs ça me causerait de la félicité, vu que j'en ai besoin pour faire le jeune homme, mais je vous le répète, ne vous gênez pas, — mon Dieu, ne vous gênez pas.

Dites plutôt à mon frère de me l'envoyer sans se gêner.

Je suis-t-en garnison à Aire-sur-la-Lys, Nord.

Ce pays est fertile en blé, colza, pierres calcaires, grand commerce de pipes, raffineries nombreuses, théâtre, musée birbilliothèque, corps de pompiers magnifiquement organisé, et cætera, et cætera., toutes les douceurs de la vie enfin! — Cependant ne m'écrivez pas là parce que je n'y suis plus, étant parti avec deux compagnies du dépôt.

Ne m'écrivez pas non plus à Saint-Omer, Artois, parce que j'y suis, — mais je n'y serai plus dans une heure et demie, deux heures moins le quart environ, ne m'écrivez que quand je vous aurai écrit d'où que je serai — quoique je ne sache pas du tout ous que nous allons.

Quant à la pièce de huit francs que je vous demande — je vous le répète ne vous gênez pas, vous en avez peut-être plus besoin que moi. — Aussi dites à mon frère qui me l'envoye, sans se gêner, ou bien en se gênant.

Adieu, chers parents, agrégez l'adolescence de mes sensations perpétuelles et de mes salubrités respectives. Votre fils pour la vie.

JOSEPH BRIDET,

Fusilier au 73e régiment d'infanterie de ligne, 3e bataillon, 6e compagnie.

Poste aux Scriptions.

Toutes réflexions faites. — Si mon frère ne pouvait pas m'envoyer la pièce de dix francs, envoyez-la moi vous-même, ça m'est égal pourvu que j' l'aie.

FIN DE LA LETTRE DU FUSILIER BRIDET *

* La *sixième Série* de *Saynètes et monologues* contient une réponse à cette lettre.

HIPPOLYTE

OU

LES QUATRE FIANCÉES

MONOLOGUE

PAR

M. LÉON SUPERSAC

PERSONNAGE

HIPPOLYTE (29 ans 1/2)..... M. SAINT-GERMAIN.

A Paris. — De nos jours.

HIPPOLYTE

OU

LES QUATRE FIANCÉES

Une chambre de garçon assez élégamment meublée. — A gauche, une cheminée. — Dans l'angle de la cheminée, un canapé. — Une table au milieu. — A droite, une toilette chargée de tous les accessoires nécessaires à un jeune homme qui cherche à se faire joli pour une présentation. — Au fond, une grande porte dont un des battants est resté entr'ouvert.

HIPPOLYTE.

Il est sur le seuil de la porte. — Il tient un rasoir à la main et est enveloppé d'un peignoir blanc soigneusement attaché au menton. — Criant au-dehors avec une grande animation.

Vous m'ennuyez... vous m'ennuyez!!! (Ecoutant.) Hein?... quoi??... quand nous nous reverrons. (Avec force.) Jamais de la vie!! (Il rentre, puis ressortant vivement, et d'un tout autre ton.) ou un autre jour... quand vous voudrez... (Il rentre encore, même jeu, et rebondit au-dehors de la porte, criant d'une voix furieuse.) Idiots! imbéciles!! crétins!!! (Il rentre.) Ah! (Au public, très-calme et souriant.) Ce sont mes amis que je suis occupé à reconduire... Vous me trouvez peut-être un peu dur avec eux; mais c'est la vérité que je leur dis... (Il s'assied.) Et si l'on ne disait pas la

vérité à ses amis, je ne vois pas trop à quoi on pourrait utiliser cette déesse... (Se relevant brusquement.) D'ailleurs, ils sont encore plus durs avec moi... et pourquoi?... pourquoi... je vous le demande! (Il va devant la glace et achève de se raser.) Ma situation est celle-ci... oh! pas celle d'un monsieur qui se fait la barbe. Ce n'est là qu'un incident. (Se mettant de la poudre de riz.) Ma situation est celle d'un fiancé absolument inconnu à la fiancée qu'il ne connaît pas davantage... O hommes mariés qui m'écoutez... O pères de famille à présent. Il me plaît au moins de le supposer. — Vous tous aussi vous avez connu cette épreuve, cette épreuve formidable de la présentation. — Mais cette angoisse pour vous n'a été que l'angoisse d'une soirée à peine... mettons-en deux, pour faire la bonne mesure... Eh bien, moi! (D'un ton de reproche.) Et voilà pourquoi ils ne sont pas gentils, mes amis... (Changeant de ton absolument et d'un air très-dégagé.) Eh bien, moi... voilà le quatrième mariage que je suis en train de manquer. (Plongeant un petit fer dans l'eau bouillante, et roulant ses favoris.) Oh! celui-là manquera encore, ça ne fait pas un pli... Quand on joue la série, vous savez... Enfin je suis clerc de notaire, (Avec orgueil.) notaire moi-même!... aussitôt que la dot de ma femme m'aura permis de traiter d'une étude. Eh bien, malgré toutes ces garanties, je passe mon temps à me faire galamment éconduire... quand je dis galamment... Par bonheur, j'ai l'esprit bien fait, et je ne leur en veux pas à ces jeunes personnes... pauvres petites, ce n'est pas leur faute... si elles savaient... (Changeant de ton.) Et puis dans ces circonstances-là, quand il s'agit pour moi de réussir un impair bien épouvantable... oh alors... c'est tout le contraire de mes mariages, ça ne manque jamais. — (Il tombe anéanti sur un fauteuil.) Et quand je pense que tout à l'heure... (Au public, en confidence.) Certainement je ne sais pas... mais j'ai une peur bleue de ce qui va m'arriver!... Ah! si je m'écoutais... (Il s'étend paresseusement. — Une petite pause, se relevant brusquement avec résolution.) Mais, non, non, je ne peux pas... Va, va, va te présenter, maudit!... (Tragique.) Ton étude l'exige! ton ét... (Il prend rageusement une cravate

blanche, puis s'apercevant qu'il la chiffonne, la lisse soigneusement avec la main. D'un ton très-calme.) Eh bien oui, mon étude... ceci est le côté égoïste... Et puis (En confidence.) une autre considération toute de vanité, celle-là, et qui se résume en un mot échappé des lèvres de mon portier... (Il s'arrête un instant, puis reprend.) de mon portier, oui, vous avez bien entendu, concierge si vous voulez... je n'y tiens pas autrement. — D'ailleurs il est très-bien, cet homme, il est même trop bien, et vous allez voir comme tout s'enchaîne dans la vie d'une façon singulière... A ma première entrevue... (Il essaie à nouer plusieurs cravates blanches qu'il rejette successivement.) Je ne connaissais pas Casimir, — je n'avais pas l'honneur encore d'être abrité sous le toit confié à sa bienveillance... (Reprenant.) à ma première entrevue... j'arrive. Un monsieur me reçoit... Habit noir très-correct... cravate blanche irréprochable. (Regeant après la sienne.) Il devrait bien venir m'aider à mettre la mienne. (Ayant réussi à faire le nœud avec satisfaction.) Ah! ça y est. (Reprenant.) J'arrive donc, et je dis à ce personnage : Très-honoré, cher monsieur, et mille fois heureux d'être présenté à mademoiselle votre adorable fille... (S'arrêtant.) Ici un silence pénible. Je venais de prendre le portier que j'ai eu trois mois plus tard pour le beau-père que j'aurais pu avoir... c'était Casimir... Casimir superbe en sa tenue de maître d'hôtel d'occasion, et qu'on avait loué pour me faire honneur... C'est ainsi qu'il utilise ses soirées, six francs pour les gens qui marchandent, et dix francs pour les vaniteux... moi, je ne lui donnerai jamais que six francs... Les bonnes maisons ne se font pas autrement. — (Changeant de ton.) Doué d'ailleurs d'une distinction naturelle incontestable... c'est de Casimir que je parle, élevé en outre sur les genoux de l'administration, et ayant ainsi collaboré avec une foule de ministres... en qualité de garçon de bureau, il a su conserver de tant de relations considérables une de ces dignités qui imposent; — c'est-à-dire qu'à côté du beau-père, un affreux petit chafouin d'ailleurs, il le dépassait de toute la tête... moralement et physiquement... c'était le beau-père qui avait positivement l'air du portier. —

J'essayai en vain de le lui faire comprendre... avec une foule de ménagements. — Cet homme susceptible refusa énergiquement de se laisser convaincre. — Le froid était jeté... nous étions descendus tout de suite à une jolie température de carafe frappée... J'y perdis tout ce que j'avais de séductions sur moi... Casimir seul rayonnait toujours ! !... Voilà comment cet animal-là fut mon premier bourreau ! (Il reste mélancolique un instant, puis se relève, boutonne son gilet. — D'un tout autre ton, et avec complaisance.) Eh bien, malgré le tort énorme qu'il m'a causé, lui du moins ne fut pas un ingrat... Flatté sans doute de l'impression qu'il m'avait produite, et depuis que je l'ai élevé à la dignité de mon valet de chambre, (Avec modestie.) oh ! valet de chambre d'occasion aussi... eh bien ! il n'est sortes d'attentions dont il ne me comble. Il s'intéresse vivement à mes échecs successifs. — Mais enfin mariez-vous donc, monsieur Hippolyte ! — Et comment, Casimir ? — Ce n'est pas si difficile, allez ! — Vous croyez, Casimir ? — Dame, monsieur Hippolyte, je suis bien marié, moi ! — (Au public.) C'est vrai, il est... Qu'auriez-vous répondu ?... moi rien, ce mot fut comme un éclair... c'est lui qui m'a décidé. En bonne conscience, je ne peux pas rester au-dessous de mon portier.

Il passe son habit.

Là, voyons, examinons un peu... (Il se regarde dans la glace, en arrangeant son col, ses manchettes, les plis de son habit. — Avec satisfaction.) Eh ! mais... eh ! mais... je suis très-bien, moi... presque aussi bien que Casimir... et dans tous les cas très au-dessus de la bonne moyenne des prétendus. (Se montrant au public.) Hein ?... ah ! oui, n'est-ce pas ?... Eh bien ! cependant ils épousent, eux, ils épousent !... Tandis que moi, moi !... C'est de la fatalité, c'est de la... (Retirant deux paires de gants de sa poche.) J'ai mes gants, bon... Deux paires, oui... un accident peut arriver (Fouillant dans une autre poche.) Des mouchoirs, deux aussi. Mon Dieu, ce sont là de petits détails qui n'ont l'air de rien, et cependant si une belle-mère m'apercevait en ce moment, assurément

elle ne pourrait s'empêcher de s'écrier : « Voilà un garçon plein de précautions. » Ce serait toujours une bonne note. — Il y a tant de maris qui n'ont pas de précautions. — Eh bien, je suis prêt, partons. (Sans bouger.) Voyons, partons (il s'assied.) C'est étonnant comme je me sens follement en train ce soir. (La pendule sonne une demie, il se relève vivement.) La demie, diable! (Il va à la pendule, puis s'arrêtant avec un cri.) Comment! sept heures et demie, ce n'est pas possible. (Tirant sa montre.) Mais si, sept heures... Ah çà! je n'ai donc pas dîné, moi, je ne sais plus ce que je fais. (Avec désespoir.) Mais il est trop tôt, beaucoup trop tôt... Ils doivent être à table, eux... Et puis je n'aurais qu'à tomber sur un autre maître d'hôtel, merci. — Qu'est-ce que je vais faire de tout ce temps-là?... Une heure de réflexions sombres à présent, seul, tout seul avec le fantôme de mes mésaventures... Mais si j'y pense seulement... si je les aperçois se dresser dans leur épouvantable ironie... Vous allez voir... vous allez voir comme c'est encourageant!

Tenez, la seconde fois, par exemple... Enfin, celle-là du moins pourra vous servir comme un bon conseil. (En confidence.) Refusez toujours avec la dernière obstination une première entrevue dans un théâtre. — Mon Dieu, je sais bien qu'au premier abord, ça a l'air très-commode, il y a des gens pour qui c'est presque une tradition. Sans doute le cadre est agréable, on espère s'y détacher, avec tous ses avantages... Et puis, c'est un terrain neutre, rien de compromettant... on se cherche, on s'aperçoit, on se devine, on se croise, on baisse les yeux. C'est charmant... et c'est fin... comme le secret de Polichinelle. — Eh bien, oui, mais vous ne soupçonnez pas le danger. Ecoutez bien, écoutez bien. — Ainsi, moi, j'avais exécuté ce petit manége,... promenade au foyer, coups d'œil furtifs, quelques mots même négligemment échangés... quand on sonne alors la fin de l'entr'acte, et je disparais modestement. — Mais bientôt revenu, un sac de bonbons glacés à la main, je me glisse dans le couloir. — L'ouvreuse gagnée généreusement avait laissé

ouvert le carreau de la loge. Un grand silence dans la salle. — J'écoute, on jouait les *Caprices de Marianne* et c'était Cælio qui tenait la scène, vous savez :

En comédien.

« *Ah! que j'eusse pu me faire un nom dans les tournois* » *et les batailles ; qu'il m'eût été permis de porter les cou-* » *leurs de Marianne...* »

On applaudit. La jeune personne paraissait délicieusement émue. Enfin l'acte est terminé, il est très-long, cet acte, les bonbons me fondaient dans les gants. Je pensai que c'était le vrai moment de me présenter, et tandis que je m'inclinais, en essayant de prendre la plus heureuse de mes physionomies... ma jeune fiancée me regarda à son tour. Ici l'amour de la vérité me force à vous faire cette confession douloureuse, mais à ce choc de nos deux regards, en même temps qu'un petit cri qui ne me parut point un cri d'admiration, une surprise regrettable, l'expression du désappointement le plus vif se peignirent brusquement sur les traits candides de ma bien-aimée; et comme je cherchais une explication raisonnable... je saisis cette confidence rapide murmurée par l'enfant à l'oreille maternelle : « *Ah! maman, maman, mais regarde-le donc, jamais, jamais il ne pourra ressembler à Cælio, jamais de la vie.* »

Certainement, je n'avais pas la prétention de ressembler... Mais c'est égal... (Avec force.) Ah! défiez-vous tout le temps, et avec enthousiasme d'une présentation dans un endroit où on joue la comédie. (Il tombe assis sur son fauteuil. — Une pause. Il passe la main sur son front comme pour en écarter de sombres pensées. — Regardant sa montre.) Enfin, ce souvenir pénible a toujours fait passer un peu de temps.

Eh bien, ceci n'est rien, encore, comparé à mon troisième désastre. — Ce n'était pourtant pas faute de précautions, cette fois-là. J'avais scrupuleusement recueilli les indications les plus précises... Par exemple, ne s'inquiéter du

père en aucune espèce de façon. — Sa femme, au contraire, nature impérieuse et maîtresse, doucement romanesque, et follement poétique. — J'avais noté tout ça sur des bouts de papier. Aussi étant indiquée cette nature-là, un ami à moi, doué d'une certaine imagination... avait trouvé très-ingénieux de me poser comme le héros d'une petite historiette sentimentale. « Jeune fille entrevue, révélation, coup de foudre... c'est elle!! pas une autre!! épouser ou mourir!!! » — Ce programme qui mentait d'ailleurs comme tous les programmes connus, m'avait fait agréer tout de suite.. Un petit détail, cependant, ne laissait pas que de m'inquiéter un peu... c'est que de la vie, je n'avais entrevu seulement le bout de la jupe de l'ange de mes rêves... (Un silence.) Le soir fatal arriva!

— Tenez, au fait, vous allez voir comment ça s'est passé. Soirée intime... (Il arrange les chaises et les fauteuils comme pour une réception.) D'ailleurs, ça peut me servir de répétition, si je songe à l'accueil qui m'attend tout à l'heure. Pour ce genre de petite fête, la mise en scène est absolument invariable. (Jetant un coup d'œil sur son installation.) Oh a adroitement disposé tout ce qui peut faire un peu d'honneur dans la famille... (Roulant vivement un grand fauteuil sur l'avant-scène à droite.) Ça... c'est quand on a la chance d'avoir un parent décoré... Eh bien! cet appareil imposant n'est rien encore. (Poussant la table et la faisant rouler un peu en angle, à gauche, sur le premier plan, frappant sur la table.) Voilà l'instrument du supplice... c'est là qu'est l'épouvante!!! — La petite table, oui... autour de laquelle on a groupé toutes les bonnes petites amies, celles auxquelles on a dit : « Tu viendras ce soir... tu le verras!! » — Et elles sont venues... les petits monstres!! Elles ont l'air bien gentil, n'est-ce pas?... vous croyez qu'elles font du crochet... qu'elles font du filet, qu'elles font de la tapisserie... allons donc, leur idée fixe, arrêtée, sans remords... c'est de manger du prétendu! (S'adressant à un être imaginaire dans la salle.) Et vous même, monsieur, fussiez-vous plus joli cent fois que le mieux réussi des dieux grecs, ce qui est d'ailleurs une

supposition toute gratuite... eh bien, à peine êtes-vous annoncé seulement... Elles n'ont pas eu l'air de bouger, pas de tourner la tête... on ne sait pas par quel miracle épouvantable... mais elles vous ont enveloppé déjà de la racine des cheveux à la pointe des bottines... Et alors ne vous méprenez pas sur le sens du murmure qui vous souhaite la bienvenue. — C'est toujours le même. (D'une voix de jeune fille.) Oh! cette pauvre Louise!... (De sa voix naturelle.) ou Blanche, ou Marguerite... (Reprenant la voix de jeune fille.) C'est moi, qui n'en voudrais pas!! — Ni moi... ni moi... ni moi!!! (Parlé.) Ça fait tout le tour, comme le furet du bois joli... (Avec compassion.) Au fond, ce n'est pas sincère, mais...

(Reprenant.) Enfin, cet assaut essuyé, je me trouvais très-embarrassé, moi. Mon gredin d'ami avait négligé de m'accompagner, et du diable si je savais quelle contenance tenir. Le père était bien là, (Il désigne l'endroit où est la toilette.) adossé contre la cheminée. Mais cet homme qui passait pour complétement nul, et... qui l'était en effet... cet homme jouissait d'une si belle prestance... que l'ombre de Casimir me passa aussitôt devant les yeux. Heureusement... quand je dis heureusement... Enfin, une dame âgée eut la charité de venir à mon secours... une bonne figure. La mère, pensai-je. Et en effet. — « Permettez-moi, monsieur, de vous présenter à ma fille, me dit-elle. » Ce fut, je vous l'avoue, un moment d'heureuse surprise, car enfin, j'avais peur de m'être lancé un peu à l'aventure, moi! — Eh bien! figurez-vous la plus adorable petite personne... blonde, blanche, rose, mignonne... l'air d'une enfant encore, et cependant avec un je ne sais quoi... ah! j'avais parlé du coup de foudre... c'était lui, il y était... ma tête était absolument perdue... Gracieusement elle me fit asseoir à son côté, là, bien au milieu... (Il s'assied sur une chaise à côté d'un fauteuil.) à trois chaises à peine de... (Il indique la table d'un doigt furieux.) Et moi tout aussitôt... — « Ah! combien je suis heureux, mademoiselle! » — La jeune personne me regarda singulièrement, et là, là, à côté, (Il indique encore la table.) tous

les petits nez se redressèrent avec un vif mouvement de curiosité. — Pardon, monsieur, fit-elle. — Oh! dites, mademoiselle! — Encore? — Plaît-il? — Peut-être semblez-vous mal me connaître... — Oh! non. — Pourtant... — Non! mademoiselle!... et tenez... par la noble tête de monsieur votre père... — (Parlé.) Elle devint excessivement rouge... et... (Désignant toujours la table.) les petits nez d'à côté se baissèrent avec une prodigieuse rapidité. Quant à moi, ramenant au milieu du cercle cet homme toujours nul, mais que je croyais encore vénérable... — Oh! dites-le lui, monsieur, dites-lui que je puis aspirer à sa main. — La main de Mathilde? — Mathilde, je veux bien, c'est un joli nom. — Mais, monsieur, vous n'y pensez pas. — Comment, je n'y pense pas. — Mais c'est tout à fait impossible. — Impossible, homme cruel! — Réfléchissez. — A rien. Pourquoi, alors pourquoi m'avoir fait venir ici? — Mais, monsieur, ce n'est pas pour épouser ma femme!! — Votre?... — Eh bien, quoi?... — Mais votre fille alors?... — La troisième à droite, avec du lilas dans les cheveux! vous m'ennuyez, à la fin. — C'était sa femme, ce petit bijou! — Les secondes noces de ce vieux bandit! Et on ne me l'avait pas raconté. Voilà pourquoi on voulait caser si vite la demoiselle au lilas... Oh! cette branche de lilas, ce fut mon dernier souvenir... Ce qui m'est arrivé alors... ce qu'ont pu faire de moi quelques âmes charitables... (Sombre.) je ne le sais pas... je ne l'ai jamais su... je ne veux pas le savoir!

Un silence, puis il se relève dans un mouvement d'exaspération absolue. — Au public.

Et vous croyez que ce sont là des souvenirs encourageants! Vous croyez (Tirant sa montre.) que d'ici à vingt-deux minutes je vais encore aller m'exposer de gaieté de cœur... m'exposer à quoi, mais je frémis d'y songer seulement... Il ne me reste plus guère que la perspective de me faire envoyer au poste. Je n'en vois pas beaucoup d'autre à présent... ah! non, par exemple, je n'irai pas, (Se pelotonnant dans son fauteuil.) je n'irai pas!... (Les sourcils froncés.) Je ne serai pas

notaire!... Eh bien! (Légèrement.) il y a une foule d'individus qui vivent et qui ne sont pas notaires! (Un petit silence. — Ses traits se détendent, il en arrive à une sorte d'émotion.) Et puis, je suis injuste, moi! A côté de tous ces dédains, il est encore des compensations généreuses... C'est vrai, je suis là à courir après une foule de mains, et il en est une cependant... (Il s'attendrit.) il en est une qui ne demande qu'à s'unir à la mienne. (Changeant de ton.) Elle le demande même avec une certaine insistance. (Souriant.) La main droite! — Quant à la gauche... (Il sourit en baissant les yeux avec une teinte de fatuité.) O Ludivine! (En confidence.) C'est son nom, Ludivine, Uranie, oui... nature aimante... et d'une impétuosité, par exemple... Ah! voilà le côté périlleux de son caractère... ainsi, à la plus petite discussion, crac, elle ouvre la fenêtre, et se précipite... sur la balustrade. Je passais littéralement ma vie à la rattraper suspendue dans les airs. C'était odieusement fatigant. Enfin, j'avais cru prendre le bon parti, j'avais condamné toutes les croisées... quand un soir, en rentrant... — non, il n'y a que les femmes pour avoir de ces inventions-là...— en rentrant, qu'est-ce que j'aperçois?... Ludivine accroupie sur un fauteuil, et pâle comme Latude, essayant de scier le fer des cadenas avec une lime emmanchée dans un bouchon! — Ah! le lendemain je déménageais par exemple. — C'est alors que je descendis à ce petit rez-de-chaussée qui se trouvait à louer, par bonheur... depuis cinq ans, pour cause d'humidité incurable. — (Il éternue.) Ah! c'est la vraie patrie des rhumes de cerveau. Mais, elle du moins, ne risque plus de tomber sur la tête des passants. (Avec une certaine conviction.) Ce n'est pas que Ludivine soit absolument un mauvais parti, non. Elle a quelques petites rentes... des souvenirs laissés par de vieux amis de sa famille. Aujourd'hui encore, elle est chez un notaire d'Orléans pour régler une nouvelle succession. Assurément pour le prix d'une étude, ce n'est pas suffisant, et elle-même le comprend bien. (S'adressant au public.) Mais s'il s'agissait d'un petit commerce par exemple... si quelqu'un... Véritablement je vous assure

que c'est une bien bonne personne... ah! mais une bien bonne... (On frappe à la porte.) Hein? qu'est-ce qu'il y a? Entrez. (Il entr'ouvre la porte.) Ah! c'est vous, Casimir. (Prenant un plateau qui lui est tendu dans l'entrebâillement de la porte. — C'est un plateau à porter les rafraîchissements, du plus petit modèle.) Merci, mon ami. (Montrant au public le plateau qu'il tient à la main et sur lequel est un télégramme.) Ceci, c'est une des nombreuses attentions de Casimir. Il n'oserait jamais me présenter autrement ma correspondance. Et puis ses plateaux sont à deux fins. Il en a de toutes les séries. Ainsi, dans les maisons modestes, si on a besoin qu'il les emporte... Seulement, vous comprenez, c'est plus cher. (Il pose le plateau.) Un télégramme! (Il ouvre l'enveloppe.) Tiens... on a bien raison de le dire : Quand on parle d'un ange, on aperçoit le bout de ses ailes. (Regardant la signature.) Ludivine. (Lisant.) « *T'es caché de moi, pas bien, sais tout, rien n'empêche plus m'épouser, dis pas non, ou me tuerai plutôt d'abord, et toi après.* » (Parlé.) Ah! si elle veut commencer par elle... mais, non, non, l'improvisation aura trahi sa pensée... c'est évidemment moi le premier... (Très-étonné.) Mais pourquoi cette fureur de carnage? (Relisant.) « *Sais tout,... rien n'empêche...* » Qu'est-ce que ça veut dire? Qu'est-ce que ça... (Il se promène avec agitation. On frappe de nouveau à la porte qui s'entr'ouvre et laisse passer un second plateau double de grandeur du premier et sur lequel sont deux lettres.) Encore... Merci. (Montrant le plateau qu'il porte.) Ça, c'est le second modèle. Deux lettres!... (En prenant une qu'il ouvre. Lisant.) « *Malgré un si long temps écoulé, monsieur, nous* » *ne pouvons nous résoudre à renoncer à une alliance* » *aussi flatteuse que la vôtre.* » (S'arrêtant.) Hein! (Cherchant vivement la signature. — Avec un cri.) Ma première belle-mère! Ah! bah! (Reprenant.) « *que la vôtre. Mon mari s'est facilement* » *expliqué votre méprise si naturelle au sujet de Casimir.* » *D'ailleurs, il aime le peuple, et Casimir est un hon-* » *nête homme... on ne peut donc qu'être fier...* » (Parlé.) Ah çà! c'est Casimir qui a dicté cette lettre-là... (Reprenant et parcourant vivement.) « *Une mère qui ose vous prier... laissez-* » *moi donc espérer... réunion intime...* » (Très-surpris.) Mais

ils me font des excuses, mais ils se traînent platement à mes pieds... (Avec beaucoup d'animation.) Voyons donc, voyons donc.. (Il ouvre rapidement la seconde lettre. Un second cri.) L'homme aux spectacles à présent!! (Lisant.) « *J'ai bien tardé à vous* » *écrire... mais si mes réflexions ont été laborieuses peut-* » *être ont-elles été fécondes... Le théâtre a trompé nos* » *espoirs. N'accusez pas ma fille, c'est une enfant impres-* » *sionnable, mais il n'est pas douteux qu'une entrevue* » *nouvelle... dans un endroit paisible, loin de toute* » *comparaison irritante... au jardin d'acclimatation par* » *exemple...* » (Furieux, jetant la lettre.) Comment... le jardin... Comment, le jardin... pourquoi pas le palais des singes tout de suite. C'est un idiot, ce père... Mais enfin lui aussi, lui aussi à présent, il me jette sa demoiselle à la tête... (Avec une grande animation.) Il m'est arrivé quelque chose... bien sûr. J'exerce une séduction qui n'est pas naturelle... Ah! je donnerais tous les plateaux de Casimir... (On frappe encore à la porte au travers de laquelle passe un troisième plateau, immense, celui-là, sur lequel sont posés un bouquet blanc, un numéro du *Petit Journal* et une lettre.) Un bouquet, maintenant! (Il court au plateau qu'il ne peut tenir qu'en le prenant par les deux poignées. — Répondant à Casimir.) De qui ce bouquet? Comment! c'est vous! quelle est cette plaisanterie, monsieur... quelle est?... (Il repousse violemment la porte.) Un bouquet blanc encore! et le *Petit Journal*. Le numéro d'hier... Trois lignes encadrées au crayon bleu... (Lisant rapidement.) « *Nous* » *pouvons donner aujourd'hui à nos lecteurs le nom de* » *l'heureux possesseur de l'obligation, numéro* 31,497, *la* » *prime de* 500,000 *francs est échue à M. Hippolyte Desau-* » *biers.* » — (Avec un grand cri.) 500,000!!... Hippolyte!!! (S'appuyant chancelant sur un fauteuil, et d'une voix étouffée.) Ah! que c'est bête... ah! que c'est... (Tout à coup, par réflexion, se redressant avec un cri de désespoir.) Ah! mais oui, c'est trop bête, c'est bien plus bête que ça n'en a l'air... (Furieux.) Animal de Casimir, va. (Désolé.) Mais je n'ai jamais eu de numéro 31,497, moi! Est-ce que j'ai des obligations... C'est mon oncle qui en a lui! Hippolyte, parbleu son nom... la seule chose qu'il m'ait jamais donnée.

(Avec une gaieté absolument contrainte.) Enfin, ça ne sort toujours pas de la famille. (Sans la moindre conviction.) J'en suis certainement bien content pour lui... bien... (Changeant de ton.) surtout, comme il a continuellement négligé de rien faire pour moi... C'est-à-dire... c'est-à-dire : qu'est-ce que je vais faire des trois ingénues qu'il vient de me replanter sur les bras?... (Ramassant la lettre qui est restée sur le plateau.) Je parie que la quatrième est là-dedans. (Rejetant la lettre sans l'ouvrir.) Je le gagerais, je le gagerais. (Avec indignation.) Mais c'est de la cupidité la plus basse... mais toutes ces familles-là sont dénuées de la plus vulgaire délicatesse. (Agitant le journal.) Car enfin, je vous demande un peu si cette somme misérable pouvait m'ajouter seulement la moitié d'une vertu domestique. Je les conserverai, mes vertus, et ma fierté avec. Je veux les dédaigner à mon tour. Sans compter, ces gens avides, qu'ils seraient capables de me jeter encore par les fenêtres, si je me présentais sans le numéro 31,4... etc. (Au public.) Eh bien, vous me croirez si vous voulez, je la regrette, cette somme. Ah! grand Dieu! ça n'est pas par intérêt... Je l'aurais gardée tout entière, et ils n'en auraient rien eu, rien, rien... Voilà comment j'aurais trouvé agréable de leur exprimer mon indifférence! (S'asseyant à la table.) Commençons d'abord par éteindre une ardeur généreuse... (Il écrit.) « A mademoiselle Ludivine... *Gros lot, pas moi, c'est oncle à moi, Arpajon (Seine-et-Oise), veuf, quatre enfants.* » (Parlé.) Si elle peut l'épouser, tant mieux!... (Avec colère.) Et les trois autres aussi, toutes, toutes... Je leur enverrai cette circulaire. (Il marche avec animation, boutonnant son habit d'un mouvement résolu.) Et moi aussi, je me marierai!... pas avec elles... Car enfin, je suis encore très-demandé... avant la prime. (Montrant son habit.) Cette toilette recherchée en est la preuve. (Avec attendrissement.) C'est vrai, je suis occupé à faire attendre des gens charmants... Je suis sûr qu'ils sont charmants ceux-là. Une jeune fille doucement émue sans doute... j'aime à croire à cette émotion... (Avec feu.) Non, non, je n'hésite pas, mademoiselle. (D'un autre ton.) D'abord, je suis encore très à

mon aise, moi, dans cette maison-là, je n'y ai encore commis aucune inconvenance. Je n'en commettrai pas, mademoiselle. Protégez-moi, ô vous que je ne connais pas... Je suis sûr que vous êtes très-jolie. Moi aussi, je serai très-bien. Le charme sera rompu à la fin... vous verrez... vous verrez, nous serons très-heureux, ce sera bien fait. Tant pis pour les autres. (Jetant un pardessus sur son bras. — Criant.) Casimir ! une voiture !

Il sort en courant.

FIN D'HIPPOLYTE

LA PERLE

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PAR

M. THÉODORE DE BANVILLE

PERSONNAGES

CLÉOPATRE.

ANTOINE.

CHARMION.

La scène est à Alexandrie, dans le palais des Ptolémées, en l'an 40 avant Jésus-Christ.

LA PERLE

Le théâtre représente une chambre carrée, recevant le jour par le reflet de la cour ensoleillée. — Au fond, une porte ornée de deux colonnettes, sur laquelle tombe une tapisserie à personnages. — A droite et à gauche, des baies formées par des nattes peintes de couleurs variées. — Les parois de la chambre, de couleur lilas tendre, sont divisées en panneaux par des colonnettes très-riches, peintes sur le mur. — Dans les panneaux, des ornements, des gerbes de fleurs, des figures d'oiseaux, des damiers de couleurs contrastées, des scènes de la vie intime, coupées de bandes verticales peintes en blanc et couvertes d'hiéroglyphes de toutes couleurs. — Dans un coin, à droite, un petit dieu de bronze sur un piédestal de granit rouge, devant lequel est placé un grand vase d'argile peinte, porté sur un trépied de bois, et rempli de fleurs de lotus. — Fauteuil en bois doré, rechampi de rouge, aux pieds bleus, aux bras figurés par des lions, recouvert d'un épais coussin à fond pourpre et quadrillé de noir, dont le bout déborde en volute par-dessus le dossier. — Tabouret de cèdre, à pieds d'animaux peints en bleu. — Au fond, à gauche, sur une table de bronze à trois pieds, un lechytos de verre phénicien, et une large coupe d'or.

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉOPATRE, CHARMION.

CHARMION.

Oui, ma reine, un courrier venu de Sicyone
Cause là-bas avec le noble empereur.

CLÉOPATRE, irritée et inquiète.

Donne-
Moi le coup de la mort. — Oui, je sens le danger;
C'est le malheur qui vient avec ce messager.
Mais Antoine, dis-moi, quelle est son attitude?

CHARMION.

Il semblait frémissant et plein d'inquiétude.

CLÉOPATRE.

Hélas! — Rappelle-toi bien tout, ma Charmion.

CHARMION.

Un éclair flamboyait dans ses yeux de lion, —

CLÉOPATRE.

Il est proche, l'instant fatal que je redoute!

CHARMION.

Et le sang furieux gonflait sa lèvre.

CLÉOPATRE.

Ecoute,
Va le trouver. S'il est en proie à son ennui,
Si tu vois sur son front la tristesse, dis-lui
Que je danse; mais s'il est gai, dis-lui bien vite
Que je meurs.

CHARMION.

Vous cherchez les maux que nul n'évite.
Pourquoi le tourmenter ainsi?

CLÉOPATRE.

Va, je sais bien
Ce qu'est leur faible amour, et tu n'y comprends rien.

CHARMION.

Antoine vient.

CLÉOPATRE.

Je vais donc voir s'il me résiste,
Lui!

SCÈNE II

CLÉOPATRE, CHARMION, ANTOINE.

ANTOINE.

Ma reine...

CLÉOPATRE.

Seigneur, je suis malade et triste.

ANTOINE.

J'ai pris avec douleur la résolution
De partir. Le devoir commande.

CLÉOPATRE.

Charmion,
Aide-moi, je te prie, à sortir. Je succombe.

ANTOINE.

Quoi! ma reine, des pleurs dans ces yeux de colombe!
Ah! laisse-moi calmer ta peine et ton effroi.
Donne-moi cette main.

CLÉOPATRE, languissante.

Non, reste loin de moi.

ANTOINE.

Qu'as-tu donc?

Charmion sort.

SCÈNE III

CLÉOPATRE, ANTOINE.

CLÉOPATRE, fébrueusement.

Cléopâtre est-elle injuriée
Dans leurs lettres? Que dit la femme mariée?
Tu peux partir. Va-t'en comme un époux soumis.
Je voudrais que jamais elle ne t'eût permis
De venir. Après tout, qu'emportes-tu? Ma vie!
Ce n'est rien. Va trouver ta Romaine.

ANTOINE, gravement.

Fulvie
Est morte.

CLÉOPATRE.

Que dis-tu? Non. Est-ce qu'elle peut
Mourir! Si ton visage à cette heure s'émeut,
C'est pour quelque chagrin léger qu'un souffle emporte!
Pour Cléopâtre, pour un rien.

ANTOINE.

Fulvie est morte.

CLÉOPATRE.

Et tes yeux sont plus secs que le sable vermeil
De nos déserts, brûlé par le fauve soleil!
Ainsi ma mort sera pour toi ce qu'est la sienne.
Tu diras : « Ce n'est rien. La noire Egyptienne
Est morte. » Voilà tout. Nous aurons eu nos parts
De ton amour!

ANTOINE.

Ma reine...

CLÉOPATRE.

Adieu, puisque tu pars.

ANTOINE.

Ecoute-moi. Laissons tout reproche vulgaire.
Si je veux éveiller les clairons de la Guerre,
C'est pour toi. Qu'elle hurle à présent sur son char!
Vois, Fulvie et mon frère ont combattu César :
Penses-tu qu'il remette au fourreau son épée?
Puis à chaque moment grandit Sextus Pompée;
Déjà le voilà près de Rome. On voit, hélas!
Ces pirates cruels, Ménécrate et Ménas
Ensanglanter la mer qui sous leurs vaisseaux ploie.
Si l'on doit partager le monde, cette proie,
J'y veux tailler, du sud jusqu'au septentrion,
Des royaumes pour nous et pour Césarion,
Et pour nos fils en qui revit ton front céleste,
Ptolémée et le doux Alexandre.

CLÉOPATRE.

Non, reste.
Rome te reprendrait pour toujours, ô mon roi!

ANTOINE.

Crois-tu qu'elle pourrait me garder loin de toi?
Si je te quitte un jour, toi que j'aime et qui m'aimes,
C'est pour te rapporter bientôt vingt diadèmes.

CLÉOPATRE.

Eh bien, puisqu'il le faut, adieu, presse ton pas.
Va-t'en d'un cœur léger! Ne te retourne pas
Quand je maudis le sort pour ce qu'il me dérobe,
Car je te retiendrais par un pan de ta robe.
Je ne veux plus te voir, ami, qu'à ton retour.

ANTOINE.

Non. Au départ ma lèvre en feu, pâle d'amour,
Veut baiser cette main qui tient les sceptres. Cesse

Tes rigueurs, mon Isis, ô puissante déesse,
Et laisse-moi puiser la vie à ton œil noir.

CLÉOPATRE.

Mon cœur se brise. Antoine, adieu.

ANTOINE.

Non. Au revoir.

Antoine sort.

SCÈNE IV

CLÉOPATRE.

Il partirait! Et moi? Moi, je resterais seule
Dans cette affreuse Egypte au sombre front d'aïeule,
Où partout nous entoure, ainsi qu'un vaste mur,
Le ciel farouche, fait d'un implacable azur;
Où d'un air inquiet, ainsi que des molosses,
Veillent d'horribles dieux et de hideux colosses;
Où les vivants sont pleins de deuil et de remords
Et se plaignent tout bas à l'oreille des morts;
Où les globes ailés, les serpents, les balances
Ne parlent que de mort aux éternels silences;
Où comme en une tombe au couvercle brûlant
Brille l'œil du soleil, toujours rouge et sanglant!
Ah! sans doute avec lui j'aimais l'Egypte noire,
Mieux que la Grèce amie où sont les dieux d'ivoire
Et les myrtes fleuris et les ruisseaux d'argent!
Mais quoi donc! je verrais son départ outrageant!
Je resterais, moi qui l'adore, abandonnée!
Et cependant à Rome, en moins d'une journée,
Octave et Lépidus, ces cœurs bas et rampants,
Auraient bientôt fait rire Antoine à mes dépens;
Ils sauraient l'enchaîner au gré de leur envie,

Et César lui dirait : « J'ai ma sœur Octavie! »
J'aurais une rivale encor! moi dont les fils
Règnent, moi que la terre admire comme Isis,
Et nomme, sous l'éclair que mon regard lui jette,
Délices du soleil et déesse Evergète!
Je ne veux pas. Avant que ce sort odieux
Accable mon amour, je serai morte. O dieux
De jaspe, qui rêvez, sinistres, sur des trônes!
Célestes éperviers, dont les prunelles jaunes
Ont brûlé mon visage avec leurs flammes d'or,
Je vous adjure! Et toi, reine, déesse Hâthor
Qui, sans avoir pitié de nos angoisses vaines,
Fais courir le désir déchirant dans nos veines,
Et toi Phtha, dieu du feu, brûlez, dévorez-moi;
Mais pour qu'il reste, lui mon héros, lui mon roi,
Mettez la volupté vivante en ma ceinture,
Et changez, s'il le faut, l'ordre de la nature!
Oui, faites un miracle, et que lui, l'empereur
Reste. Puis, s'il le faut, que vouée à l'horreur
De supplier, vaincue et seule, je succombe!
Que, vivante, je sois murée en une tombe,
Et que là je caresse, en mon fatal dessein,
Quelque agile serpent qui me morde le sein!
Mais ô dieux, laissez-moi le divin fils d'Hercule!
Dieux terribles, ayez pitié de moi, que brûle
De ses traits furieux l'arc enflammé du jour,
Et qui pâlis de rage et qui me meurs d'amour!

Avec une sorte d'extase.

Mais quel rayon subtil frémit dans ma pensée?
Tout mon être tressaille.

Comme frappée d'une commotion soudaine.

Oui, tu m'as exaucée,
Hâthor, qui m'écoutais dans le bleu firmament!
Je mourrai, mais tu vas me rendre mon amant.

Entre Charmion.

SCÈNE V

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Ah ! c'est toi.

A part.

Charmion, le seul être qui m'aime !

Haut.

Va dire à l'empereur... Mais non, j'y vais moi-même.
Tu ne saurais pas bien lui parler. Reste ici.

SCÈNE VI

CHARMION.

Elle regarde Cléopâtre qui s'éloigne.

Et pourtant que je l'ai vue aimer César ainsi.

Revenant sur le devant de la scène.

Cette reine pareille à l'aurore, et plus brave
Qu'un héros, aime et souffre aussi bien qu'une esclave.
Ayez donc, pour voler jusques aux cieux profonds,
Des chars d'argent et des quadriges de griffons;
Ayez des perles dont les lueurs sont divines,
Des robes du pays de Sérique, si fines
Qu'elles passeraient dans l'anneau de votre doigt,
Et des pourpres trois fois teintes, ainsi que doit
En posséder Isis ; buvez dans une coupe
Où Myron et Lysippe ont fait vivre le groupe
Des Nymphes; que les cieux vous regardent marcher,

Pour qu'ensuite l'enfant Eros, le fol archer,
Vous prenne sans façon dans sa nasse dorée,
Tout aussi bien qu'il fait de nous!

Entre Antoine en armure, ayant à son bras Cléopâtre.

SCÈNE VII

CHARMION, ANTOINE, CLÉOPATRE.

ANTOINE.

Reine adorée,
Que ne puis-je avec toi demeurer, fût-ce au prix
De ma vie!

CLÉOPATRE.

Eh bien!...

ANTOINE.

Mais j'encourrais ton mépris
Si je calmais le fier désir qui m'aiguillonne.
Reine, tu m'as aimé baisé par la Bellone
Vengeresse, couvert de poussière et de sang,
Vainqueur, ayant le casque au front, l'épée au flanc;
Et si je rêvais, comme un berger de Sicile,
Tu me reprocherais d'avoir été docile,
Car le sang tout fumant sied au bras meurtrier
Du soldat, comme au front du chanteur le laurier.
Quittons-nous donc.

CLÉOPATRE.

Eh bien! non. S'il faut que tu partes,
Je te suis. Nous irons vaincre à nous deux les Parthes.
A tes côtés, sans craindre Octave ton rival,
Je marcherai, pressant du genou mon cheval,

Et j'aurai sur mon front, comme Penthésilée
Le vol éblouissant d'une Chimère ailée!

ANTOINE.

En cette guerre, proie offerte au noir danger,
Il nous faudra dormir dans les rochers, manger
Des racines parfois, et boire l'eau saumâtre
Des lacs. Ce n'est pas là ta place, Cléopâtre,
Ma bien-aimée!

CLÉOPATRE.

Ainsi, je ne suis bonne à rien,
Qu'à porter, demi-nue, un voile aérien!
Mais toi, déjà choisi par le combat vorace,
Te voilà rayonnant dans ta rude cuirasse
Que presseraient en vain mes bras martyrisés,
Et sans honte opposant du fer à mes baisers.
Tu sembles Mars lui-même, enflant de son haleine
Des clairons, et poussant les guerriers dans la plaine
Vers la mêlée affreuse et vers les durs assauts,
Ou faisant s'envoler de rapides vaisseaux
Loin du tiède rivage où la vague déferle!

ANTOINE, amoureusement.

Et Mars chérit Vénus!

CLÉOPATRE, frappée tout à coup par l'éclat d'une perle énorme qu'Antoine porte sur son armure et qu'elle n'a pas encore vue.

Mais quelle est cette perle
Que je vois briller sur ton armure, et qui luit
Comme Phœbé parmi les astres de la nuit?
Rien qu'à voir sa blancheur mon regard s'extasie.

ANTOINE.

Elle est belle, en effet. Aucun roi de l'Asie
Ne peut la payer; pour l'éclat et la grosseur,
On chercherait en vain dans le monde sa sœur.
Pourtant si je suis sûr qu'une telle merveille

Restera sans rivale et n'a pas sa pareille,
Et qu'avec son éclat frissonnant et riant
On pourrait acheter les trônes d'Orient,
Ce n'est pas pour si peu de chose que j'attache
Un prix inestimable à sa splendeur sans tache.

CLÉOPATRE, avec curiosité.

Quel est donc ce joyau divin?

ANTOINE.

Quand mon aïeul
Bacchus, alla jadis conquérir l'Inde, seul
Guerrier, mais au bruit des cymbales effrénées
Emmenant un troupeau de femmes forcenées
Qui, chantant les raisins, livraient aux vents plaintifs
Leurs chevelures d'or ceintes de serpents vifs,
La déesse du Gange aux flots bleus, amoureuse
Du dieu, lui fit présent de cette perle heureuse,
Talisman qui soumet les flots mélodieux,
Et qui fait obéir la Victoire et les dieux
Et la tempête, en vain dans les cieux révoltée.

CLÉOPATRE, à part.

Qu'entends-je!

ANTOINE.

Depuis lors elle est toujours restée
Dans la famille des Antoine. Mes aïeux
Par elle ont toujours vu leurs bras victorieux,
Et son charme inconnu, sur tout ce qui respire
Nous a fait obtenir la victoire et l'empire.
Si quelqu'un me la peut dérober, le destin
Lui promet l'Italie et le monde latin.
Bien plus, je serais son esclave. Il serait maître
De ma volonté, de mon cœur, de tout mon être.

CLÉOPATRE.

En vérité! De tout ton être!

ANTOINE.

Oui, reine.

CLÉOPATRE.

Mais
Qui le peut?

ANTOINE.

Qui prendra, si je ne le permets,
Cette perle qui vaut l'empire de la terre?

CLÉOPATRE.

Un homme peut aller dans les bois de Cythère;
Là, surprendre Vénus près d'un ruisseau dormant,
Et dérober à sa ceinture un diamant
De flamme, ou le rubis sanglant, ou la sardoine. —

ANTOINE.

Mais qui peut arracher sur l'armure d'Antoine,
Cette perle qui semble un astre du ciel bleu?

CLÉOPATRE.

Certes. Pour te la prendre il faut, que sais-je? un dieu!

ANTOINE.

Si donc un dieu prétend l'avoir, qu'il me la vole!
Des hommes ont parfois tenté ce coup frivole;
Mais moi, jusqu'à présent, j'ai tué les voleurs.

CLÉOPATRE, à part.

O Reine secourable, Hâthor, qui vois mes pleurs,
Viens, déesse, il est temps que ton œil me regarde!
Haut à Antoine.
C'est bien, cher seigneur. Puisqu'il en est ainsi, garde
Ta perle. Je ne la veux plus.

ANTOINE, surpris.

Tu la voulais?

CLÉOPATRE.

Non pas. Que sais-je? Elle eût dans un de mes palais
Brillé comme un soleil, qui de la nuit fatale
Sort, en baignant les cieux d'une clarté d'opale,
Ou peut-être l'aurais-je attachée à mon doigt!
Mais je ne la veux plus, à présent qu'elle doit
Soumettre l'Italie et le Parthe barbare.
Car plus que toi je suis de ton bonheur avare.
Mais seulement, soumise, et mes yeux sur les tiens,
Laisse-moi la tenir et la caresser.

ANTOINE, détachant la perle de son armure et la donnant à Cléopâtre.

Tiens.

CLÉOPATRE, admirant la perle, qu'elle tient dans sa main.

Qu'elle est belle! De sa blancheur suave éprise,
Une lueur frémit dans sa neige et l'irise,
Et, tremblante, se mêle à des reflets d'azur.
Perle céleste! Elle a raison de briller sur
L'armure d'un héros qui jamais ne recule!

A Charmion.

Toi, verse à l'empereur dans la coupe d'Hercule
Un vin clair!

Charmion remplit la coupe et la donne à Cléopâtre, puis elle sort.

SCÈNE VIII

ANTOINE, CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

Tu ne m'as jamais quittée encor
Sans vider jusqu'au fond cette coupe aux flancs d'or,
En invoquant pour moi, devant ton sort courbée,
Tes dieux latins!

ANTOINE.

Ma reine...

CLÉOPATRE, laissant tomber la perle dans la coupe pleine de vin.

Ah! la perle est tombée
Dans la coupe! Elle en fait jaillir des diamants.

ANTOINE.

Eh bien! il faut la prendre avec tes doigts charmants.

CLÉOPATRE.

Oui.

ANTOINE.

Prends la perle!

CLÉOPATRE.

Son reflet qui tremble, attire
La clarté. M'aimes-tu?

ANTOINE.

Sans doute. Mais retire
La perle!

CLÉOPATRE.

Oui. Béni soit l'instant cher qui mêla
Nos destins.

ANTOINE.

Mais la perle enfin, retire-la!

CLÉOPATRE, avec un feu sombre dans les yeux.

Il n'est plus temps. Ce vin pourpré comme l'aurore,
Qui vient de la Lybie, est de flamme; il dévore,
Brûle tout, et dissout les perles, où le jour
A mis ses purs rayons. Tel l'implacable amour,
Lorsqu'il s'y précipite avec son flot farouche,
Anéantit et brûle en nous tout ce qu'il touche.

ANTOINE, comme égaré.

Quel nuage soudain passe devant mes yeux?
Un trouble me saisit, triste et délicieux;
Je songe, et comme si j'avais bu l'onde noire
Du Lethé, vers la nuit je sens fuir ma mémoire.

CLÉOPATRE, avec une sauvage amertume.

Pour moi, j'avais dans l'âme ainsi qu'un firmament
Plein d'astres, et l'orgueil fier du commandement,
Des voluptés, des vols d'espérances ailées,
Des chimères; l'amour les a toutes brûlées!
Maintenant, sous le ciel de ma chute ébloui,
Il ne reste plus rien en moi qui ne soit lui!

Elevant la coupe.

Antoine, à nos amours!

Buvant.

Vois, je mêle à mes veines
Ta perle. Maintenant, fuyez, ô craintes vaines!
Que m'importe si la Victoire devant nous
Glisse et tombe, les reins brisés, sur ses genoux,
Ainsi qu'une cavale effrayée et fourbue;
On ne me prendra pas ton âme, je l'ai bue!
Oui, j'ai bu ton ardeur, ta bravoure, ta foi,
Ton invincible orgueil qui fait honte à l'effroi,
Ton âme enfin, livrée à mon désir avide!
Tu m'appartiens.

ANTOINE.

Oui, mais la coupe n'est pas vide!

Par un mouvement soudain, il arrache la coupe des mains de Cléopâtre.

CLÉOPATRE.

Oh!

ANTOINE, élevant la coupe.

Cléopâtre, à nos amours!

Il boit.

Plus de souci,
Car si je t'appartiens, tu m'appartiens aussi.

CLÉOPATRE, à part.

Dieux! le passé lointain, comme une blanche étoile
S'évanouit. Je sens mon regard qui se voile;
J'ai le cœur inondé de joie, et je me meurs.

ANTOINE.

A présent, défiant le monde et ses rumeurs,
Aimons-nous! Comme au sein des profondes vallées
S'embrassent follement deux rivières mêlées,
Etant deux, nous serons un seul. Que nous songions
Aux combats, tu sauras mener tes légions
Au carnage, dans la mêlée affreuse et noire
Et caresser le sein meurtri de la Victoire;
Et dans la belle Asie ou sur les bords du Nil
Subir la faim, la soif, la misère, l'exil.
Mais si tu fuis, laissant incomplète la tâche, —

CLÉOPATRE.

Eh bien?

ANTOINE.

Moi, sur tes pas je fuirai comme un lâche!

CLÉOPATRE.

Que dis-tu? Toi le chef suprême, le vainqueur!
Toi le noble Antoine!

ANTOINE.

Oui, nous n'aurons qu'un seul cœur!
Ou soldat, tout sanglant sur son cheval numide,
Faisant voler la mort, ou bien femme timide,
Nous serons ce que tu voudras! mais tous les deux!
Dût s'accomplir mon rêve, oui, ce rêve hideux
Qui me fait voir la mer hurlant sous la poursuite
D'Octave triomphant, et nos voiles en fuite!

CLÉOPATRE.

Non! Le sort est pour nous. Je suis forte, ô mon roi
Mon héros!

ANTOINE, extasié.

Meure donc tout ce qui n'est pas toi!
Ta bouche, cette rose amoureuse qui tremble,
Ravit mes yeux. Ensemble, ah! dis, toujours ensemble,
Vivons, régnons. Le cher parfum de tes cheveux
M'enveloppe. Sois ma guerrière, si tu veux,
Et laissant pour un jour notre chère inertie,
Vainqueurs de la Médie et de la Cilicie,
Triomphons; puis ici, plus tard, couple indulgent,
Parlons aux rois du haut d'un tribunal d'argent!
Ou, si tu l'aimes mieux, que chaque jour se noie
Dans les fêtes; buvons la pourpre de la joie,
Et, comme les doux fruits savoureux d'un verger,
Cueillons sans fin les jours!

SCÈNE IX

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION.

CHARMION, entrant.

Seigneur, un messager
D'Octave, pour te voir arrive en toute hâte.
Il est là.

ANTOINE.

Maudit soit l'importun qui me gâte
Ce bel instant!

CHARMION.

César, dit-il, est irrité,
Et réclame ton prompt retour.

ANTOINE, en proie à une soudaine colère.

En vérité !
Que ce messager-là cherche d'autres auberges
Que nos palais. Ou bien, qu'il soit battu de verges.

CLÉOPATRE, hypocritement.

Le pauvre homme ! C'est trop de cruauté. Battu
De verges !

ANTOINE.

Eh bien ! qu'on le chasse.

CLÉOPATRE.

Y penses-tu ?
Sachons du moins son nom.

ANTOINE.

Pourquoi faire ? On le nomme :
Trop tard !

CLÉOPATRE.

Un tel éclat, c'est la brouille avec Rome !

ANTOINE, impassible.

Va, Charmion.

Charmion sort.

SCENE X

ANTOINE, CLÉOPATRE.

ANTOINE.

Qu'importe Octave ? Tout est bien
Puisque j'ai Cléopâtre, et le reste n'est rien !
Oublions. Ravis-moi. Parle !

CLÉOPATRE.

Que puis-je dire,
Quand ce que tu veux, tout mon être le désire!
Pourtant je parlerai, cher seigneur, si ma voix
Te plaît.

ANTOINE.

Quand je te vis pour la première fois,
C'était sur le Cydnus. Le flot semblait sourire.
Tu voguais, étonnant les cieux, sur un navire
Dont la poupe était d'or; le radieux soleil
Sur ses voiles de pourpre étincelait vermeil;
Les avirons étaient d'argent, et pleins de joie
Tremblaient et frissonnaient les cordages de soie.
Toi, couchée à demi sous un pavillon d'or,
Et portant les habits de Vénus, mais encor
Plus belle que Vénus, et gardant une pose
Divine, tu brillais dans tes voiles de rose!
Tu montrais un lien de fleurs pour bracelet;
L'air était embaumé des parfums qu'on brûlait
Sur ton vaisseau. Le peuple et moi, nous t'adorâmes.
Des lyres par leurs chants guidaient le vol des rames,
Et les flûtes mêlaient leurs voix à ce concert.
Tout le troupeau charmant qui t'adore et te sert,
Nymphes, Divinités, Grâces aux fiers visages,
Néréides, faisaient obéir les cordages,
Ou de leurs belles mains tenaient le gouvernail,
Et de petits Amours agitaient l'éventail,
Afin de rafraîchir la reine de Cythère,
Vénus, l'enchantement et l'orgueil de la terre!

CLÉOPATRE.

Puis Vénus amusa par un festin le dieu
Bacchus; il savoura les vins d'or et de feu,
Et les rires alors voltigeaient sur sa bouche,

Car, ce jour-là du moins, le conquérant farouche
Etait dompté.

ANTOINE.

Je veux retrouver ma Vénus!
Oui, celle que mes yeux virent sur le Cydnus,
Et qui, dans une étrange et formidable fête,
Me nomma son vainqueur.

Charmion entre et parle bas à Cléopâtre.

SCÈNE XI

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Eh bien! la table est prête,
Ami, pour un festin pareil à celui-là!
Dans la salle où mon fier caprice amoncela
De hauts entassements de colonnes et d'arches,
Des escaliers formés par des milliers de marches
De porphyre et de jaspe, où les colosses noirs
S'irisent, réfléchis comme par des miroirs;
Des griffons d'or, des sphinx dont l'œil médite et souffre, —
Voyant en haut s'ouvrir le ciel bleu comme un gouffre,
Nous aurons tout à coup les éblouissements
De plus de feux que n'ont d'astres les firmaments!
Servis par des enfants d'Asie et par des reines,
Nous mangerons les paons et la chair des murènes,
Les sangliers rôtis et pleins d'oiseaux vivants;
Nous aurons des bouffons alertes et savants,
Et, buvant le Massique aux divines brûlures,
Nous essuierons nos mains avec des chevelures!
Des danseuses, en leur délire agile et prompt,
Poseront en passant leurs lèvres sur ton front:

Le tympanon railleur, la sambuque, le sistre
Empliront de leur bruit la nuit bleue et sinistre;
Comme sur le Cydnus, je parerai mes bras
Avec des bracelets de roses; tu verras
Celle dont la prunelle en ton regard se plonge,
Attentive, épiant ton désir, comme en songe,
Et nous rirons, pareils aux dieux olympiens,
Car je suis ton esclave et ta maîtresse.

ANTOINE, fasciné, embrassant amoureusement Cléopâtre, et l'entraînant.

Viens!

SCÈNE XII

CHARMION, au public.

Voilà comment on perd les trônes. Une femme
Vient, et change le sort de Rome et de Pergame.
Et celui qui, faisant frémir les ailerons
Des Victoires, enflait jadis les durs clairons,
Est pareil au tremblant agneau que mène un pâtre.
Mais au prix de tenir en ses bras Cléopâtre,
Qui ne voudrait tomber d'une telle hauteur?
Dites! — Et pardonnez les fautes de l'auteur.

FIN DE LA PERLE

LA BONNE

SAYNÈTE

PAR

M. CHARLES CROS

PERSONNAGE

LA BONNE..... Mlle JEANNE SAMARY.

Accessoires : un plumeau, un tablier.

LA BONNE

Un salon.

Comme c'est difficile pourtant de rester dans une bonne place!

Il n'y a que huit jours que je suis ici. C'est la première fois que je suis en service. C'est la directrice des postes de chez nous qui m'a recommandée à madame.

Ah! comme je devais avoir l'air bête quand je suis arrivée!

Madame n'a pas l'air commode: c'est pourtant une bien bonne personne que madame; excepté quand elle a ses nerfs comme hier soir.

Je suis arrivée ici, il était trois heures, madame m'a montré l'ouvrage qu'il y avait à faire; sa chambre, épousseter les bibelots tunisiens de dessus l'étagère; la chambre de mademoiselle, c'est mademoiselle qui doit la faire toute seule pour avoir de bonnes habitudes quand elle se mariera. Et puis voilà tout.

Le reste regarde la cuisinière, qui est grêlée! ! mais bonne fille. Figurez-vous qu'elle me fait mes lits, qu'elle balaye pour moi. Elle ne veut pas que je me fatigue; aussi, tout mon ouvrage c'est d'épousseter les bibelots tunisiens; même j'ai cassé un magot hier. Il n'y a pas de mal, il était si vilain.

Oh! oui, une bonne fille que la cuisinière. Elle m'achète des flacons d'odeur au bazar. Le matin elle m'apporte mon café, et puis elle vient me coiffer, c'est comme qui dirait ma femme de chambre à moi. Quand je serai riche je la prendrai... comme cuisinière! parce que ça serait triste une femme de chambre si grêlée que ça!

Alors, madame m'a dit de me mettre propre pour ouvrir la porte quand on sonnerait. On a sonné, madame m'a dit: « C'est monsieur qui rentre. Il rentre tous les jours à cinq heures. » J'ai été ouvrir. Ah! qu'il avait l'air sérieux, monsieur!

Il n'est pas décoré, mais il a tout à fait l'air d'un monsieur décoré. Je l'ai aidé à retirer son pardessus; mais j'avais une peur! Il avait l'air si sérieux, et puis il est d'un certain âge puisque M. Eugène, son fils aîné, celui qui fait des affaires, a vingt-six ans, mademoiselle en a dix-neuf et M. Jules qui vient d'arriver en vacances va en avoir dix-sept.

Il y avait du monde à dîner; deux messieurs, M. Dubois, l'ami de monsieur, son ami d'enfance, et puis M. Oscar: je crois que celui-là on veut le marier avec mademoiselle.

Après dîner, M. Eugène, le fils aîné de monsieur, celui qui s'occupe d'affaires, (il a de grands favoris noirs; il a l'air presque aussi sérieux que monsieur; à vingt-six ans!) M. Eugène est parti. Il m'a demandé la bougie pour allumer un grand cigare. Il m'a regardée avec des yeux tout drôles. Il s'est avancé vers moi, j'ai laissé tomber le chandelier, la bobêche s'est cassée, j'ai poussé la porte; M. Jules (celui qui vient d'arriver en vacances,) est venu... j'ai dit que c'était le vent qui avait cassé la bobêche; mais lui a dit à sa mère que c'était de sa faute. Il est si gentil, M. Jules. C'est dommage qu'on le fasse partir demain chez sa tante qui demeure aux Andelys.

Je vous demande ce que peut faire un grand beau garçon de dix-sept ans (comme il a de beaux yeux!) aux Andelys chez sa tante? Il s'amuserait bien mieux à Paris pour ses vacances, lui qui s'ennuie tant au bahut (c'est son collége qu'il appelle le bahut). En voilà un au moins qui n'est pas fier; il est même tout je ne sais comment; il n'ose pas vous regarder quand il vous parle; je crois qu'il a grandi trop vite. C'est dommage, il a de si beaux yeux.

Le soir, madame a pris sa tapisserie et mademoiselle son crochet. Monsieur, M. Dubois, (son ami d'enfance) et M. Oscar

(celui qu'on va marier avec mademoiselle) se sont mis à jouer aux cartes; même ils parlaient d'un mort, je croyais que c'était un locataire de la maison; mais c'est dans le jeu, on dit le mort; je ne sais pas, moi!

M. Jules (celui qui vient en vacances) est venu à la cuisine fumer des cigarettes. Oh! il nous a fait rire avec ses histoires! Nous dînions avec la cuisinière (c'est dommage qu'elle soit si grêlée). Il nous a raconté qu'il montait à cheval tous les jeudis. L'an prochain il va venir à Paris se mettre étudiant. On m'a sonné et M. Jules s'est sauvé, parce que madame ne veut pas qu'il vienne fumer à la cuisine.

J'ai apporté le thé. Monsieur causait très-fort avec M. Dubois (son ami d'enfance). Madame disait que M. Dubois avait raison, et M. Oscar (celui qui va se marier avec mademoiselle) disait que M. Dubois avait tort. Mademoiselle ne disait rien parce qu'elle comptait les points de son crochet.

Monsieur et M. Dubois se disputent comme ça tous les soirs, mais ils ne peuvent pas se passer l'un de l'autre.

Souvent, avant le dîner, madame a ses nerfs parce que M. Dubois est en retard, et monsieur demande: « Dubois n'est pas encore arrivé. » Mais M. Dubois ne manque jamais d'arriver au moment où on se met à table. Après le thé, ce M. Dubois (l'ami d'enfance de monsieur) est parti avec M. Oscar (celui qui va se marier avec mademoiselle); je les éclairais. A la porte, ils m'ont regardée. Ils se sont dit je ne sais quoi et ils se sont mis à rire; moi, je me tenais loin, de peur de casser encore une bobêche, M. Dubois s'est avancé sur moi; et puis tout à coup... il a pris un air bête... mais, bête! C'était madame qui était derrière moi et qui m'appelait. Ils se sont sauvés tous les deux, et plus vite que ça!

Madame m'a dit qu'il ne fallait pas plaisanter avec les messieurs, que M. Dubois avait de mauvaises manières et qu'il ne fallait pas l'écouter.

Ah! par exemple, elle se donne bien de la peine pour rien, madame, avec son M. Dubois! Mais il a une perruque et des rhumatismes!

Oh! non, moi qui ne suis qu'une bonne, je ne voudrais pas d'un museau pareil quoi que ce soit un monsieur.

Figurez-vous qu'il m'a offert des gros sous et des dragées. Il me prend donc pour un singe!

Oh! c'est la nuit après que j'ai eu peur! Ma chambre es tout au bout du couloir; elle est bien propre ma petite chambre; je l'ai arrangée bien gentiment, j'y ai fait un jardin avec un rosier de Bengale tout petit petit et un pot de basilic. La cuisinière me la nettoie tous les jours (c'est dommage qu'elle soit si grêlée, la cuisinière).

Il y a une échelle dans le couloir à côté du coffre à bois, vous savez une petite échelle double qui sert à changer les rideaux des fenêtres.

Il était bien minuit et demie quand patatras! j'entends tomber l'échelle sur le coffre à bois. Je pousse un grand cri; et j'entends la voix de monsieur qui disait: « Voilà une idée de laisser cette échelle dans le couloir! »

Madame est venue; elle a demandé à monsieur ce qu'il faisait sans lumière dans le couloir. C'est vrai, qu'est-ce qu'il venait faire dans le couloir?

Ils se sont en allés, madame avait l'air fâché et elle parlait fort comme quand elle a ses nerfs.

Après ça madame est revenue avec un bougeoir et elle a frappé à ma porte, j'ai ouvert, elle a eu l'air de chercher partout dans ma chambre, elle m'a regardée dans les yeux et elle est partie en me disant que je devrais dormir à cette heure-là; comme c'est facile de dormir avec des échelles qui tombent toute la nuit sur des coffres à bois... Quelle drôle de maison!... Mais je ne sais pas où j'ai la tête pour bavarder comme ça après ce qui s'est passé hier et aujourd'hui. Oh! je ne sais pas ce que vais devenir. J'ai une peur!...

D'abord hier matin, monsieur a fait sa barbe, (c'est vrai qu'il la fait tous les jours, et à s'en faire saigner... Vous savez, un homme si sérieux.) Et puis, avant le déjeuner il m'a rencontrée dans le couloir... Oh! il voulait me donner l'étrenne de sa barbe! J'ai eu peur! je me suis sauvée!...

Pensez donc un homme si sérieux! (Elle tressaute.) Tenez, je l'entends tout justement qui se mouche.

A déjeuner on a décidé que madame irait à Gonesse. Elle a dit que c'était pour le mariage de mademoiselle. Mademoiselle est chez sa tante aux Andelys. Après le café, M. Dubois (l'ami d'enfance de monsieur) est venu comme ça me demander si j'irais avec madame. Je lui ai dit que oui, pour voir; il a eu l'air bien content et il a mis la main dans son gousset; je parie qu'il voulait encore me donner des gros sous et des dragées. Alors je lui ai dit que ce n'était pas vrai, et que je restais, et je me suis sauvée.

Oh! non, je n'aime pas ce monsieur-là; avec sa perruque il semble empaillé... et puis il met de drôles d'odeurs sur lui. M. Oscar (le prétendu de mademoiselle) veut que j'aille aux Andelys; mais je n'irai pas; parce que j'ai mon ouvrage à faire ici. (Vous savez les bibelots tunisiens sur l'étagère.) (Elle tressaute.) Monsieur qui se mouche encore!

J'irais bien aux Andelys, pas pour M. Oscar, mais à cause de M. Jules qui va y achever ses vacances, et qui va tant s'ennuyer.

Est-il bête M. Oscar, il m'a dit que quand il serait marié avec mademoiselle, il me prendrait pour être la femme de chambre de mademoiselle; c'est-à-dire alors de madame Oscar. Mais je ne veux pas moi. M. Oscar est trop regardant. Il me demande toujours combien on a acheté ceci ou cela, combien on me paye; combien l'appartement coûte de loyer.

Est-ce qu'il devrait s'occuper de tout ça puisqu'il est amoureux de mademoiselle?

Oui! tout le monde voulait m'emmener à la campagne, même madame; mais monsieur n'a pas voulu; il a dit qu'il n'y aurait plus personne ici pour faire l'ouvrage.

Il ne sait pas que c'est la cuisinière qui fait le principal. (Quelle bonne fille, mais trop grêlée)! Ça ne fait rien, j'ai très-peur de rester toute seule ici avec la cuisinière et monsieur (un homme si sérieux!)

C'est surtout pour cette nuit. Je pense encore à l'échelle

qui est tombée sur le coffre à bois. (Elle tressaute.) Il se mouche trop. Qu'est-ce que peut avoir un homme si sérieux à se moucher comme ça? Oh! je vais aller trouver la cuisinière, j'aurai moins peur.

Jusqu'à M. Eugène, le fils aîné de monsieur, qui est parti en voyage pour ses affaires!

Du reste ce n'est pas lui qui m'empêcherait d'avoir peur ici, puisqu'il est presque aussi sérieux que son père (à vingt-six ans!)

Heureusement que la cuisinière n'est pas encore couchée. Elle vient souvent le soir me demander si je n'ai pas besoin de quelque chose.

Hier soir, ils se sont disputés; M. Dubois avait ses rhumatismes et il a dit qu'il n'irait pas à Gonesse. (Il me regardait en disant ça! qu'est-ce que ça me fait?) Monsieur lui a dit qu'il fallait rester tranquille chez lui, au chaud. Madame a eu ses nerfs. Elle est partie ce matin en me disant qu'elle rentrerait ce soir par le train d'onze heures; mais j'ai bien peur qu'elle ne rentre pas, parce que j'ai entendu dire qu'elle doit rester cinq jours : j'aimerais bien mieux qu'elle rentre.

Ah! j'ai une peur! Monsieur avait un air ce matin en faisant sa barbe, je n'y comprends rien, vous savez, à un homme si sérieux.

Oh! mais, j'y pense; c'est aujourd'hui le jour de sortie de la cuisinière. Elle sera partie aussi! Oh! j'ai peur! Tenez! encore monsieur qui se mouche! Oh! non; je veux m'en aller. Mais, où? Et la concierge?... J'entends ses pas! c'est monsieur... un homme si... qui vient par ici! Dans ma chambre la porte n'a pas de verrou. Il va encore tomber des échelles. Oh! la, la! La fenêtre, c'est trop haut. Oh! tant pis! un homme si...

(Ecoutant.) On sonne en bas. C'est la voix de madame... elle a ses nerfs... et la voix de M. Dubois. (Tressautant.) Oh! maintenant ça m'est égal, ils peuvent tous se moucher!

FIN DE LA BONNE

SOUS BOIS

OPERETTE EN UN ACTE

PAROLES DE

M. CHAUVIN

Musique de M. F HITZ

PERSONNAGES

ULYSSE RONCHONNARD (45 ans, *très-gras*)..... MM. DAUBRAY.
SOSTHÈNE DE LAPORTE DU PARC (45 ans,
très-maigre)..... SCIPION.

Ils sont vêtus tous deux d'un vêtement de chasse en velours marron, casquette de chasse, etc.

S'adresser, pour la musique, chez TRESSE, éditeur, galerie du Théâtre-Français (Palais-Royal), et chez C. HARTMANN, éditeur de musique, 19, boulevard de la Madeleine, à Paris.

SOUS BOIS

La scène représente une forêt. — Au deuxième plan, un peu sur la droite, un hangar couvert de chaume sous lequel se trouvent des fagots, une hache, une scie et divers outils de bûcheron.

Au lever du rideau, il pleut. — La scène est vide un instant.

SCÈNE PREMIÈRE

SOSTHÈNE, entrant de droite, en costume de chasse, un carnier en bandoulière, son fusil sous le bras.

Quel temps, mille carabines!... et pas un abri dans cette forêt... toujours ma mauvaise chance... la guigne!... Tiens! un hangar!... (Il se réfugie sous le hangar.) Ah! ce n'est pas dommage, nom d'un canon! car mon vêtement est déjà transpercé... (Il tire à lui un fagot et s'assoit dessus.) Ah!... ce n'est pas moelleux... moelleux... mais c'est toujours cela... Dire que je ne puis pas souffrir la chasse et que, chaque jour, je fais ce petit manége... quinze lieues à travers ces bois... — « Mais, pourquoi, me direz-vous, vous donner tout ce mal si la chasse vous est antipathique?... » — Ah! voilà... c'est l'amour!... Il pleut... je n'ai rien de mieux à faire... je puis

bien me raconter mon histoire à moi-même... L'été dernier, je suis allé prendre les bains de mer au Tréport. — Je ne sais pas trop pourquoi j'ai choisi cette station balnéaire... je ne peux pas souffrir le Tréport... Mais, voilà... j'ai la guigne!... tout ce qui me déplaît m'attire... — Au casino, j'ai rencontré une femme du monde, une veuve adorable... — je n'ai jamais eu de penchant pour les veuves... elles ont la manie de toujours vous parler de leur défunt... comme c'est gai!... Vous vous appelez Sosthène, comme moi, par exemple, et l'époux que vous remplacez se nommait Edgard... vous vous mariez et, le soir même de vos noces, votre femme, dans un doux épanchement, vous appelle Edgard... —

Ces réflexions devaient m'éloigner de cette fille d'Eve... Eh! bien non, la guigne — toujours la guigne — m'a poussé à lui faire une déclaration... pour le bon motif!...

Je ne sais pas si vous avez remarqué comme je suis maigre... — vous ne l'avez peut-être pas remarqué... — eh bien! je suis maigre... outrageusement maigre... et ma future — car elle est aujourd'hui ma future — a pour idéal un mari qui lui rappelle les petits Amours des tableaux de Boucher, à la *f... ace* rose et rebondie... — (Pivotant sur lui-même.) Avouez que je n'ai rien de commun avec ces petits chérubins... — Enfin, ma belle, subjuguée par mon esprit fin — comme moi, hélas! — me conseilla de faire comme les chapons du Mans... et d'aller me faire... engraisser... Un médecin, ami de la dame et qui se trouvait là par hasard — c'est lui qui me l'a dit — me conseilla la chasse... pas trop loin de Paris... dans les Ardennes, par exemple... où je voudrais... dans une maison à lui appartenant et qu'il m'indiqua... à deux pas d'ici... et voilà comment je me trouve actuellement dans cette fameuse forêt des Ardennes illustrée par saint Hubert... — En voilà encore un qui me déplaît!... et je suis forcément un de ses disciples.

Le régime que le docteur m'a donné à suivre est des plus simples... un œuf dur chaque jour à déjeuner et, après, tout ce que je voudrai... Voilà quatre mois que je le suis reli-

gieusement... Eh bien! je n'engraisse pas!... la guigne, toujours la guigne.

Air.

C'est la guigne
Qui me guigne
Et m'arrête à chaque pas!
C'est la guigne
Qui me guigne,
Elle ne me lâche pas!

La guign' sous forme de cerise
Est un fruit gracieux et bon,
Mais celle qui me martyrise,
Affreuse guigne, est le guignon.

C'est la guigne
Qui me guigne,
Etc.

Voyons, mille escadrons! la pluie — encore une personne que je ne peux pas souffrir! — la pluie n'a pas l'air d'avoir l'intention de cesser de m'inonder... il faut pourtant rentrer, et je ne sais quel chemin prendre pour retourner chez mon hôte... je ne m'étais pas encore aventuré si loin... je me suis perdu!... Mais, j'y songe, ces fagots, ces outils de bûcheron ont un propriétaire et il est probable qu'il n'est pas dans la forêt de Saint-Germain... je le trouverai peut-être par ici... Allons! marche, Juif errant de l'amour... marche! (Il quitte le hangar.) Nom d'un clairon! ça tombe à verse!

Il sort à gauche.

SCÈNE II

ULYSSE, d'abord à la cantonade, puis entrant de droite en costume de chasse, un carnier en bandoulière, son fusil sous le bras.

(A la cantonade.) Taïaut! taïaut! (Il entre.) Taïaut! taïaut!... est-ce assez cela!... ne dirait-on pas un vrai chasseur!... c'est égal! quel chien de temps!... — Il y a des gens qui disent : « Quel temps de chien!... » moi je dis : « quel chien de temps!... — ça dépend de l'éducation qu'on a reçue dans sa jeunesse... — D'ailleurs, j'ai le caractère bien fait et j'accepte tout,.. mais rien ne me réussit... tout ce qui me plaît me repousse!... Heureusement je suis philosophe et voici mon avis :

Air.

Il ne faut pas vouloir sans cesse,
Se rebutant à chaque pas,
Approfondir avec finesse
Ce qui ne s'approfondit pas.
En philosophe, je suppose
Que tout est beau, que tout est bien,
Car on n'est sûr que d'une chose,
C'est qu'on n'est jamais sûr de rien. (*Bis.*)

C'est la fatalité qui me poursuit!... — Si j'étais peintre impressionniste, je ferais ainsi le portrait de la fatalité : *Un doigt dans l'œil...* — Ah! voici un abri!.. je ne m'appelle pas Ulysse pour rien... soyons malin comme celui dont je porte le nom et qui se mit à l'abri dans un cheval mécanique,... introduisons-nous sous ce parapluie de chaume... Je suis éreinté, mouillé, traversé et bien ennuyé du métier que je fais; (Il retire son paletot et l'accroche sous le hangar.) car j'ai l'air d'un braconnier... (Apercevant le fagot.) Tiens! un canapé!

(Il s'asseoit dessus et se lève aussitôt.) Aïe!... les ressorts laissent à désirer; (Il retourne le fagot.) par ici c'est plus doux... Il y a des gens qui se seraient assis tout de suite de ce côté-là... Eh bien! pas moi! c'est toujours comme cela... la fatalité! J'ai beau la fuir, elle me repince au demi-cercle!... Ainsi rien n'est lamentable comme mon histoire!... J'aime les femmes blondes et je n'ai jamais été aimé que par des brunes... C'est même pour cela que je me suis mis à chasser; car je ne peux pas souffrir la chasse... Je suis harnaché comme Nemrod et Nabuchodonosor ne l'ont jamais été et je ne tire pas un coup de fusil... — D'ailleurs, je n'ai ni plomb ni poudre... c'est trop dangereux... — j'ai même eu beaucoup de peine à me décider à prendre un fusil... enfin, je fais mes quinze lieues par jour... — « Mais pourquoi tout ce mal, me direz-vous? » — C'est l'amour!... — Tenez, l'été dernier, on faisait la moisson, au Tremblay, chez mon ami le docteur Rebondisko, un ancien réfugié polonais qui a inventé ce nouveau système de médecine à la gomme élastique... tout le monde connaît çà... Vous avez une maladie... vous frottez la partie malade avec de la gomme élastique jusqu'à ce que le mal s'efface... c'est très-simple... mais, — voyez la fatalité... toujours la fatalité! — il paraît que, pour effacer l'embonpoint ce système n'est pas efficace; aussi... mais, n'anticipons pas;.. il pleut, je n'ai rien de mieux à faire, je puis bien me raconter mon histoire à moi-même... L'été dernier, donc, on faisait la moisson, au Tremblay, chez le docteur en question; il y avait, parmi les invités, une jeune veuve blonde comme Cérès et dont je tombai amoureux aussi vite... — comment vous dirais-je bien cela?... — aussi vite que la pensée. Je l'attirai derrière une meule et lui fis une brûlante déclaration : « Bel épis blond de la verte prairie, un coquelicot ferait si bien dans votre gerbe... » enfin, un de ces compliments comme je sais les tourner... Je lui offris ce marché : « Donnez-moi votre cœur, je vous donnerai le mien... mais ne trichez pas... » La fatalité — toujours la fatalité — voulut qu'elle eût un idéal!...

Elle me répondit : « Votre esprit fin... » — pas comme mon individu hélas! — « m'a subjuguée, mais, j'ai toujours rêvé un mari svelte et élancé... » — « Alors, m'écriai-je, un peuplier, un mât de cocagne, quelque chose comme une queue de billard avec de bons procédés! » — « Vous y êtes! » telle fut sa réponse aussi laconique que désespérante... Finalement, elle me dit : « Faites comme les jockeys, allez vous faire maigrir, et nous verrons... » Le docteur Redondisko, l'ancien réfugié polonais, notre hôte, qui se trouvait là par hasard, me conseilla la chasse... pas trop loin de Paris... dans les Ardennes... où je voudrais... dans une ferme à lui appartenant et qu'il m'indiqua... à deux pas d'ici... et voilà comment je me trouve dans cette célèbre forêt des Ardennes, à plus de deux cents kilomètres du boulevard des Italiens, forêt hantée jadis par saint Hubert dont je suis, actuellement, un des disciples forcés... Le régime imposé par le docteur, en dehors de cette course folle à travers ces forêts jadis vierges... — mais, depuis que saint Hubert... enfin, passons... — ce régime, dis-je, est très-simple... — « Vous prendrez, m'a dit le médecin, chaque jour, à déjeuner, un œuf dur... et tout ce que vous voudrez après... surtout n'oubliez pas l'œuf dur... tout est là. » — (Il atteint son carnier.) Ma foi, déjeunons en attendant le soleil.

SCÈNE III

ULYSSE, SOSTHÈNE, venant de la gauche.

SOSTHÈNE.

Pas le moindre bûcheron!... la guigne! toujours la guigne... et cette pluie... (Apercevant Ulysse en manches de chemise.) Ah! enfin, en voilà un!

ULYSSE.

Quelqu'un!

Il se lève.

SOSTHÈNE.

Dites donc, mon brave?

ULYSSE, à part.

Son brave?... Je suis son brave!... pourquoi son brave?... Ah! mon arsenal, j'y suis!

SOSTHÈNE.

On est paresseux dans ton métier, mille cartouches!

ULYSSE, à part.

Bigre! c'est un soldat!... il n'a pas l'air commode!

SOSTHÈNE.

Je n'ai pas rencontré un seul de tes semblables depuis une demi-heure que je cherche... nom d'un briquet!

ULYSSE, à part.

Il est dans la ligne... je m'en doutais... (Haut.) Mais...

SOSTHÈNE.

Pourrais-tu m'indiquer ma route pour aller aux quatre chemins?

ULYSSE, à part.

Il est familier!... (Haut.) Mais...

SOSTHÈNE.

Répondras-tu, mille carabines!

ULYSSE, à part.

C'est un carabinier! (Haut.) Je ne connais que le sentier des quinze perches où j'habite.

SOSTHÈNE.

Tu n'es donc pas bûcheron?

ULYSSE.

Mais non, je ne suis pas bûcheron!

SOSTHÈNE, à part.

Si c'était un voleur!

ULYSSE.

Je suis ingénieur.

SOSTHÈNE.

Fallait donc le dire!

ULYSSE.

Vous ne me l'avez pas demandé.

SOSTHÈNE, à part.

Quelle santé! ah! si j'étais comme lui! (Haut.) Ingénieur?... Vraiment! nom d'un canon!

ULYSSE, à part.

Je me trompais, c'est un artilleur!... quelle santé ce gaillard-là!... un véritable échalas!... Ah! je voudrais bien être à sa place!... (Haut.) Ingénieur, oui, monsieur.

SOSTHÈNE.

Excusez-moi, mais je vous rencontre en manches de chemise... au milieu d'une forêt et...

ULYSSE.

Vous êtes tout pardonné... Je chassais dans ce bois quand j'ai été surpris par la pluie...

SOSTHÈNE.

Comme moi, nom d'une bombe!

ULYSSE, à part.

Décidément, c'est un artilleur!... (Haut.) Alors, j'ai retiré mon paletot pour le faire sécher...

SOSTHÈNE.

C'est une excellente idée, et, si vous voulez bien me le permettre, je vais en faire autant.

ULYSSE.

Comment donc!... faites comme chez vous!

SOSTHÈNE, retire son paletot et l'accroche à côté de celui d'Ulysse.

D'autant plus que ce n'est plus un paletot, c'est une éponge... une véritable éponge!... Enfin, je bénis l'heureux hasard...

ULYSSE.

Le hasard, monsieur, c'est cette pluie persistante.

SOSTHÈNE.

Ma foi, je m'en réjouis puisque, grâce à elle, j'ai trouvé une compagnie.

ULYSSE, à part.

Une compagnie?... c'est un capitaine!... (Haut.) Si vous voulez bien me le permettre, monsieur, je continuerai mon déjeuner...

SOSTHÈNE.

Mais comment donc, déjeunez, je vous en prie... d'ailleurs je vais en faire autant... j'ai apporté là tout ce qu'il me faut.

Il va prendre son carnier.

ULYSSE, roulant un tronc d'arbre.

Voici une table... asseyez-vous en face de moi; nous allons, si vous le voulez bien, confondre nos déjeuners.

SOSTHÈNE.

Non, à chacun sa ration.

ULYSSE, à part.

Il est dans l'intendance. (Haut.) Comme vous voudrez... cela nous aurait fait un repas plus complet... la diversité des mets...

SOSTHÈNE.

Ma foi, vous avez raison.... confondons, mille baïonnettes! confondons!

ULYSSE.

Mille baïonnettes!... c'est un zouave! (Haut.) Voyons... (Vidant son carnier.) Moi, j'ai un œuf dur.

SOSTHÈNE, même jeu.

Tiens! moi aussi... mais, j'ai du jambon. (A part, en regardant Ulysse.) Quelle santé!

ULYSSE.

C'est comme moi! (A part.) Quel gaillard! (Haut.) Ah! c'est ennuyeux, nous avons tous deux la même chose... Au fait, j'ai du fromage...

SOSTHÈNE.

Toujours comme moi, cent clairons!

ULYSSE, désappointé.

Ah!... (A part.) Cent clairons?... mais il est dans la musique!

SOSTHÈNE.

Pas de chance,... la guigne!

ULYSSE.

La fatalité!... (Subitement.) Un instant!... Quel fromage?

SOSTHÈNE.

Un bondon.

ULYSSE.

Toujours comme moi!... Bah! à table! et si vous le permettez, nous assaisonnerons notre déjeuner...

SOSTHÈNE.

Avec quoi?

ULYSSE.

Avec la chanson de saint Hubert, le patron de ce pays.

SOSTHÈNE.

Volontiers.

ULYSSE.

COUPLETS

I

Saint Hubert, un jour,
Ignorant l'amour,
Se promenant dedans ces bois,
Entendit tout à coup des voix
Qui se disaient : Je t'aime !...
Son trouble fut extrême !...
Et le grand saint Hubert (*Bis.*)
En devint blanc,
En devint bleu,
En devint blanc, bleu, vert ! } *Bis ensemble.*

II

Il vit des chasseurs,
Echangeant des fleurs
Avec des belles aux doux traits,
Qu'ils embrassaient sous les bosquets,
En leur disant : Je t'aime !...
Son trouble fut extrême !...
Et le grand saint Hubert (*Bis.*)
En devint blanc,
En devint bleu,
En devint blanc, bleu, vert ! } *Bis ensemble.*

III

Il n'en vit pas plus,
Et crut, au surplus,
Que l'amour, sans un doute aucun,
Est un échange de parfum,
Lorsqu'on se dit : Je t'aime !...
Son trouble fut extrême !...
Car depuis, saint Hubert (*Bis.*)
N'existe plus,
Ne se voit plus...
Il est en bronze vert ! } *Bis ensemble.*

ULYSSE.

Qu'est-ce que vous dites de cela?

Il s'asseoit à droite près du trone d'arbre.

SOSTHÈNE, même jeu à gauche.

C'est charmant! (A part.) C'est idiot! (Haut.) Et de qui cette chanson?

ULYSSE.

De moi...

SOSTHÈNE.

Mes compliments!... Vous m'avez dit, monsieur, que vous étiez ingénieur.

ULYSSE.

Oui, monsieur, et inventeur de quelque mérite, j'ose le dire.

Ils déjeûnent.

SOSTHÈNE.

Je m'en serais douté!... (A part, le regardant avec envie.) Quelle corpulence!

ULYSSE.

Oui, monsieur! (A part, même jeu.) Est-il maigre, ce gaillard-là! (Haut.) J'ai fait une fortune assez rondelette...

SOSTHÈNE, à part.

Rondelette!... et c'est à moi qu'il dit cela!

ULYSSE, il se lève et va à l'avant-scène.

Assez rondelette, j'ose le dire avec une invention surprenante : Le *pince-nez-réveille-matin*... à l'usage des gens myopes.

SOSTHÈNE.

Si je vous demandais de...

ULYSSE.

Le *pince-nez-réveille-matin* est la chose la plus simple du monde...

SOSTHÈNE.

Comme l'œuf de Christophe Colomb...

ULYSSE.

Il fallait le trouver, voilà tout... Le *pince-nez-réveille-matin* se compose d'un binocle ordinaire sur lequel on soude une boîte à musique d'un demi-centimètre carré... de chaque côté du rouleau de cet orgue minuscule est fixé un fil de caoutchouc à l'extrémité duquel on met un peu de cire verte...

SOSTHÈNE.

Pourquoi verte?

ULYSSE.

Parce que cette couleur est très-bonne pour la vue... Vous *coiffez* votre nez avec le binocle ainsi préparé, le soir en vous couchant, et vous avez soin au moyen de la cire...

SOSTHÈNE.

Verte...

ULYSSE.

De fixer les extrémités des fils de caoutchouc à la paupière inférieure.

SOSTHÈNE, à part.

Ouf!

ULYSSE.

Et vous vous endormez paisiblement.

SOSTHÈNE.

J'y suis... je dors... après?...

ULYSSE.

Le matin, aussitôt que vous *ouvrez les yeux*, les fils tirent

sur le rouleau, la boîte à musique joue son petit air... (Triomphant.) et *vous voilà réveillé*!

SOSTHÈNE.

Mais, permettez... c'est à la condition d'ouvrir les yeux avant de se réveiller.

ULYSSE.

Parbleu!... vous m'avez compris.

SOSTHÈNE, à part.

Quel idiot! (Haut.) C'est étourdissant, mille sabretaches!

ULYSSE, à part.

C'est un hussard!

SOSTHÈNE.

Si cela ne vous fait rien... causons en marchant.

ULYSSE.

Volontiers, d'autant plus que l'exercice m'est recommandé.

SOSTHÈNE.

A moi également!

Ils se promènent à l'avant-scène.

ULYSSE.

Tenez! autre chose!... donnez-moi votre montre?

SOSTHÈNE, à part.

Si c'était un filou!...

ULYSSE.

Donnez donc!

SOSTHÈNE, à part.

Il n'y a pas à hésiter... je suis seul avec lui... et... (Haut, donnant sa montre.) La voici!

ULYSSE, prenant la montre.

Eh bien! elle est comme toutes les montres en or.

SOSTHÈNE, à part.

Si c'était un filou, tout de même!... (Haut.) Oh! elle est en bronze d'aluminium... elle n'a pas de valeur. (A part.) Si ça pouvait l'en dégoûter!

ULYSSE, examinant la montre.

Elle est en or contrôlé... voilà le poinçon.

SOSTHÈNE.

C'est un faux poinçon.

ULYSSE.

Du tout, elle est en or.

SOSTHÈNE.

Oh! si peu!

ULYSSE.

Enfin, cela ne fait rien à la chose... A quelle heure vous couchez-vous?

SOSTHÈNE.

Vous savez... ici, on se couche de bonne heure... à onze heures du soir... (A part.) Pourquoi cette question?

ULYSSE.

Très-bien!... A quelle heure vous levez-vous?

SOSTHÈNE.

Vous savez... ici, on se lève de bonne heure... à cinq heures du matin.

ULYSSE.

Très-bien!... Eh bien! de onze heures du soir à cinq heures du matin, cela fait six heures pendant lesquelles vous ne faites rien...

SOSTHÈNE.

Je dors!

ULYSSE.

D'accord!... Ce sont des heures inutiles... comme on trouve toujours la journée trop courte... moi, qui vous parle, je cherche à inventer une montre qui utilise ces six heures perdues en les retirant à la nuit pour les mettre dans le jour...

SOSTHÈNE, à part.

Il est idiot! mais quelle santé!

ULYSSE.

De cette façon vous avez des journées de vingt-quatre heures.

SOSTHÈNE.

Mais la nuit?

ULYSSE.

Je la supprime!

Il met la montre dans sa poche.

SOSTHÈNE, à part.

Mais il supprime aussi ma montre... (Haut.) Vous vous trompez de gousset!

ULYSSE.

Excusez-moi, c'est une distraction!

Il la lui rend.

SOSTHÈNE.

A la bonne heure!... Mais marchons donc un peu... nom d'un bastion!

Ils reprennent leur promenade.

ULYSSE, à part.

Il est dans le génie. (Haut.) Et vous, monsieur, vous me conterez bien vos campagnes?...

SOSTHÈNE.

Mes *campagnes?...*

ULYSSE.

Oui... vos campagnes... (L'imitant.) Nom d'un canon! mille baïonnettes!

SOSTHÈNE.

Mon Dieu! je n'en ai jamais eu que deux dans ma vie!

ULYSSE.

Vraiment!... et où cela?

SOSTHÈNE.

La première à Ville-d'Avray...

ULYSSE.

A Ville-d'Avray?... il y a longtemps alors?... (Au public.) Je ne me souviens pas...

SOSTHÈNE.

Oui, monsieur, à Ville-d'Avray, pendant trois ans.

ULYSSE.

Cela fait six ans.

SOSTHÈNE.

Comment?

ULYSSE, très-sérieux.

Oui... les années de campagne comptent double.

SOSTHÈNE, riant.

Très-joli... Vous êtes farceur! (Continuant.) Mais, au bout de ce temps, j'ai levé le siége.

ULYSSE, ahuri, à part.

Le siége de Ville-d'Avray?... (Haut.) Et pourquoi avez-vous?...

SOSTHÈNE.

Parce qu'il n'y avait pas d'eau!

ULYSSE, à part.

Je ne comprends pas... ça doit être de la balistique; d'autant plus que j'ignore ce que c'est... (Haut.) Et votre autr campagne?

SOSTHÈNE.

L'autre?... à Asnières.

ULYSSE, à part.

A Asnières?... (Haut.) Il y a longtemps?...

SOSTHÈNE.

L'année dernière.

ULYSSE, ahuri, à part.

Je n'y suis pas du tout!

SOSTHÈNE.

Je l'ai abandonnée tout de suite.

ULYSSE.

Ah! bah!... et pourquoi?

SOSTHÈNE.

Parce qu'il y avait trop d'eau.

ULYSSE, à part.

Ce que c'est que de ne pas savoir son *Histoire de France!*

SOSTHÈNE.

Allons bon! voilà la pluie qui tombe de plus belle.

Il va sous le hangar.

ULYSSE, même jeu, sortant deux fioles de son carnier.

Ah! j'oubliais!... vous accepterez bien un peu de café et a *goutte?*

SOSTHÈNE.

Et la *goutte!*... Quel homme de précaution! Mais, très-volontiers!

Ils s'asseyent sur les fagots et prennent le café dans leurs gobelets.

ULYSSE.

Enfin, monsieur, vous êtes chasseur?

SOSTHÈNE.

Pas du tout!... Et vous?

ULYSSE.

Moi non plus!... J'adore la pêche à la ligne.

SOSTHÈNE.

C'est comme moi... nom d'une bombe!

ULYSSE, à part.

Décidément il est artilleur... (Haut.) Mais alors, pourquoi chassez-vous?

SOSTHÈNE.

J'allais vous poser la même question.

ULYSSE, versant le cognac.

Moi ça s'explique, c'est pour ma santé.

SOSTHÈNE, à part.

Pour sa santé! (Haut.) Et moi pareillement.

ULYSSE, à part.

Pour sa santé!... un gaillard comme ça!

ULYSSE et SOSTHÈNE.

Par ordonnance du médecin.

Ils se lèvent.

ULYSSE.

Pour vaincre mon embonpoint.

SOSTHÈNE.

Et moi, ma maigreur.

ULYSSE.

Dans le but de plaire à celle que j'aime...

SOSTHÈNE.

Comme moi!...

ULYSSE, continuant.

Qui veut pour époux une queue de billard!... la fatalité!

SOSTHÈNE.

Ma future veut pour mari un Amour peint par Boucher!... la guigne!

ULYSSE, continuant.

La vicomtesse de Riopiano...

SOSTHÈNE, l'interrompant.

Vous dites?

ULYSSE.

La vicomtesse de Riopiano...

SOSTHÈNE, même jeu.

Mais c'est le nom de celle que j'adore.

ULYSSE.

Hein?

SOSTHÈNE.

C'est pour lui plaire que je veux engraisser

ULYSSE.

C'est pour elle que je veux maigrir.

SOSTHÈNE, à l'avant-scène.

Alors vous êtes mon rival!

ULYSSE, de même.

Il y en a un de nous deux qui est de trop.

SOSTHÈNE.

Lequel ?

ULYSSE.

C'est le sort qui décidera...

SOSTHÈNE.

Comme dans le *Chalet!*

ULYSSE, allant prendre son fusil et redescendant la scène

Si vous n'êtes pas un lâche, vous accepterez un duel à l'américaine...

SOSTHÈNE, même jeu.

La chasse à l'homme, çà me va, milles carabines!

ULYSSE.

A mort!

SOSTHÈNE.

Comme dans les Pampas!

ULYSSE, se tâtant.

Comment... les pans passent?...

SOSTHÈNE.

Un mot d'abord, mille canons!

ULYSSE, à part.

C'est un artilleur, décidément! (Haut.) Eh bien! parlez!

SOSTHÈNE.

Quand on aura quelque chose à se dire au milieu du combat, on agitera un mouchoir blanc.

ULYSSE.

Le mien est de couleur.

SOSTHÈNE.

Ça ne fait rien!... vous savez... en parlementaire,... comme ça.

Il fait le geste avec son mouchoir.

ULYSSE, même jeu.

C'est convenu... je prends la gauche!

Il va se placer à gauche derrière un arbre.

SOSTHÈNE, même jeu à droite.

Je prends la droite.

DUO

ULYSSE.

Ne bougeons pas,
L'autre là-bas
N'aurait qu'à m'occire!

SOSTHÈNE.

S'il faisait feu
Sur moi, morbleu!
Ah! je crois qu'il tire!

ULYSSE.

En joue il me couche!
Mon Dieu! je suis mort!

SOSTHÈNE.

Pas une cartouche!
Quel malheureux sort!

ULYSSE.

Au cœur il me *plonge*
Son *fusil* chargé!

SOSTHÈNE.

Mon Dieu! quand j'y songe,
Il est enragé!

ULYSSE.

Il a la bonne place.

SOSTHÈNE.

Je serais mieux là-bas.

ENSEMBLE.

Allons! un peu d'audace
Et de ce pas
Filons là-bas!
Allons, un peu d'audace
Chipons sa place,
Filons là-bas.

Musique de scène pendant laquelle ils traversent le théâtre, en agitant leur mouchoirs, et changent de place.

ENSEMBLE

Position (*bis.*)
Pleine d'émotion!
Que vais-je devenir?
Hélas! hélas! je vais mourir!

SOSTHÈNE, au public.

Il est là derrière l'arbre... si je m'en allais!...

ULYSSE, de même.

Il est caché par ce bouleau... si je m'éclipsais!...

Chacun d'eux rentre en scène avec précaution et sans voir l'autre.

SOSTHÈNE, au public.

La fuite... voilà mes armes.

ULYSSE, de même.

La fuite est une protestation... je proteste!

Arrivés à ce moment au milieu de la scène, ils se heurtent.

ULYSSE et SOSTHÈNE.

Ah! gredin!

Ils se couchent en joue à bout portant, puis déposent leurs armes et agitent leurs mouchoirs.

SOSTHÈNE et ULYSSE.

Ne tirez pas!

SOSTHÈNE.

Ce duel est inégal.

ULYSSE.

Pourquoi cela?

SOSTHÈNE.

Je n'ai pas de cartouches!...

ULYSSE.

Ni moi non plus!

SOSTHÈNE.

Alors les chances sont égales, reprenons ce terrible combat.

Ils font mine de s'éloigner.

ULYSSE, s'arrêtant et agitant son mouchoir.

Permettez!

SOSTHÈNE, de même.

Quoi, encore?

ULYSSE.

Si nous n'avons pas de cartouches ni l'un ni l'autre... ce duel est absurde.

SOSTHÈNE.

J'allais vous le dire!... mais cela n'amène pas de solution. Vous êtes toujours de trop! mille bombes!

ULYSSE, à part.

Voyez-vous l'artilleur! (Haut.) Pardon, c'est vous qui êtes de trop!

SOSTHÈNE.

Que faire?

ULYSSE, avisant la hache et la scie sous le hangar et se débarrassant de son fusil.

Sauvés!... voici des armes laissées là fort à propos par un bûcheron.

Il les prend.

SOSTHÈNE.

Y pensez-vous?... une hache et une scie!

ULYSSE.

Parfaitement, et je choisis la hache!

SOSTHÈNE, posant son fusil contre un portant.

Comme vous y allez, vous!... nous allons la tirer au sort!

ULYSSE.

A pile ou face!

SOSTHÈNE.

C'est dit!

ULYSSE.

Avez-vous une pièce de cinq francs en argent?

SOSTHÈNE, à part.

C'est un filou, décidément.

ULYSSE.

Avez-vous cent sous, voyons?

SOSTHÈNE, lui donnant une pièce de cinq francs.

Voilà... (A part.) Si c'est pour faire un tour, le moment est mal choisi.

ULYSSE.

La face pour moi.

Il jette la pièce en l'air, elle tombe pile.

SOSTHÈNE.

La pile est pour moi!

Il ramasse la pièce d'argent.

ULYSSE.

Plaise à Dieu que vous ayez dit la vérité!

SOSTHÈNE, prenant la hache qu'il brandit dans l'air.

Voilà donc cette hache tant aspirée!

ULYSSE.

Pardon, on dit *cett' hache.*

SOSTHÈNE.

Du tout, puisqu'elle est aspirée... Allons, prenez la scie et commençons ce combat singulier.

ULYSSE.

Singulier, en effet!

SOSTHÈNE.

En garde!

ULYSSE.

A cinquante pas?

SOSTHÈNE.

A cinquante pas. (Sosthène compte les pas en marchant vers la gauche, en même temps Ulysse fait la même chose dans le sens inverse. — Ils sortent de scène. — A la cantonade.) Qu'est-ce que vous faites?

ULYSSE, de même.

Je compte les cinquante pas.

SOSTHÈNE, de même.

Et moi qui les comptais!

ULYSSE, de même.

Chacun compte les siens.

SOSTHÈNE, paraissant à gauche.

Mais cela fera cent pas!

ULYSSE, de même.

Tant mieux! je suis presbyte.

SOSTHÈNE, de même.

Et moi qui suis myope!

ULYSSE, rentrant en scène et agitant son mouchoir.

Dites donc?

SOSTHÈNE, même jeu.

Quoi? (Ils se rapprochent prudemment l'un de l'autre.)

ULYSSE.

Si je vous tue, serai-je plus maigre?

SOSTHÈNE.

Au fait!... et si c'est vous qui succombez, serai-je plus gras?

Il dépose la hache dans un coin.

ULYSSE.

En effet!... ce duel est aussi bête que l'autre.

Il dépose la scie.

SOSTHÈNE.

J'allais le dire.

ULYSSE.

Ah! une idée!

SOSTHÈNE.

Encore!

ULYSSE.

Etes-vous chatouilleux?

SOSTHENE.

Horriblement.

ULYSSE.

Moi aussi.

SOSTHÈNE.

Où voulez-vous en venir, mille baïonnettes!

ULYSSE, à part.

C'est un fantassin! (Haut.) J'ai entendu dire qu'en chatouillant les gens sous les pieds on peut les faire mourir de rire.

SOSTHÈNE.

J'en ai ouï parler... eh bien?

ULYSSE.

Voulez-vous essayer de ce duel qui me paraît plus gai et moins américain que les autres?

SOSTHÈNE.

Ma foi, je ne demande pas mieux! (Il éternue.) Mais, permettez-moi de remettre mon paletot, je m'enrhume...

ULYSSE.

Remettons nos paletots.

Ils remontent sous le hangar, se trompent de vêtements, et redescendent la scène en se vêtant.

ENSEMBLE.

Ah! mon Dieu!

SOSTHÈNE, qui a mis le paletot d'Ulysse trop large pour lui.

J'ai maigri de ça depuis ce matin... toujours la guigne!

ULYSSE, qui a mis le vêtement de Sosthène trop étroit pour lui.

Depuis hier j'ai engraissé de tout ça... la fatalité!

ENSEMBLE.

Les médecins sont des ânes!

SOSTHÈNE.

Ça va de mal en pis!

ULYSSE.

Je suis perdu!... perdu!

SOSTHÈNE.

L'étisie!

ULYSSE.

Le gras-fondu!

SOSTHÈNE.

Et nous allions nous détruire...

ULYSSE.

Quand la nature semble si bien disposée à nous éviter cette peine!

SOSTHÈNE.

C'eût été de l'ingratitude envers elle!

ULYSSE.

Comment vous appelez-vous?

SOSTHÈNE.

Sosthène de la Porte du Parc.

ULYSSE.

Eh bien! Sosthène de la *Clé de la Porte du Parc*, nous ne nous quitterons plus!...

SOSTHÈNE

Volontiers, mille carabines!

ULYSSE.

Tu as été soldat...

SOSTHÈNE.

Moi... jamais!

ULYSSE.

Mais, tes jurons : mille baïonnettes! cent canons! nom d'un briquet!...

SOSTHÈNE.

Ah! mes jurons!... J'ai été employé au ministère de la guerre; alors, vous comprenez...

ULYSSE, au public.

Maintenant, je comprends pourquoi je ne comprenais pas le récit de ses campagnes d'Asnières et de Ville-d'Avray.

SOSTHÈNE.

Comment vous nomme-t-on?

ULYSSE.

Ulysse Ronchonnard.

SOSTHÈNE.

Ulysse, tu ne me quitteras plus et nous descendrons ensemble le fleuve de la vie...

ULYSSE.

Dont le courant est si rapide pour nous!

SOSTHÈNE, pleurant.

Euh! euh!

ULYSSE, même jeu.

Ne pleure pas comme çà!

SOSTHÈNE, même jeu.

La guigne!

ULYSSE, même jeu.

La fatalité!... Sosthène...

SOSTHÈNE.

Ulysse?

ULYSSE.

Si je m'en vais avant toi, je te laisserai toute ma fortune!

SOSTHÈNE.

Et si c'est moi, je te laisserai toutes mes dettes!

ULYSSE, pleurant.

Non!... ne dis pas cela, nous mourrons ensemble.

ENSEMBLE, même jeu.

Heu! heu!

SOSTHÈNE.

Mais la vicomtesse?...

ULYSSE.

Elle se moquait de nous. (Il met la main dans la poche du paletot qu'il a sur lui.) Hein?... (Il en tire un journal.) ce journal dans ma poche?...

SOSTHÈNE, même jeu, il en tire un étui à pipe.

Ce pistolet dans la mienne?...

ULYSSE.

Ma pipe!

SOSTHÈNE.

Mon journal!

ENSEMBLE.

Nous nous étions trompés de paletots!

Ils font l'échange des vêtements.

SOSTHÈNE.

Mais alors, rien n'est perdu, et la vicomtesse...

ULYSSE.

Tout est à recommencer!

SOSTHÈNE.

Ulysse!

ULYSSE.

Qu'est-ce que c'est que ces familiarités!... avec l'espérance, ma haine pour vous, monsieur, est revenue plus forte.

SOSTHÈNE, s'animant.

Ah bah! le docteur avait donc raison... son régime...

ULYSSE, même jeu.

Je vais le continuer, et nous verrons, monsieur!

ENSEMBLE, furieux.

Mossieu!

ULYSSE, qui a conservé le journal.

Et on lira, un jour, dans ce journal, que dans un duel terrible... (Jetant les yeux sur le journal.) Hein?... que vois-je!... que lisé-je!

SOSTHÈNE.

Il est fou!

ULYSSE, lisant.

« *Hier à l'église Saint-Augustin a eu lieu le mariage du célèbre docteur Rebondisko...* »

SOSTHÈNE.

Mon médecin!

ULYSSE, continuant.

« *Avec la belle vicomtesse de Riopiano.* »

SOSTHÈNE.

Ma future!

ULYSSE.

Le docteur nous a envoyés passer six mois ici, pour nous éloigner, et pendant ce temps-là... c'est infâme!

SOSTHÈNE.

Il faut nous venger!

ULYSSE.

Y pensez-vous!... Avec son médecin les armes ne sont pas égales!

SOSTHÈNE.

Ulysse, veux-tu me rendre ton amitié?

ULYSSE.

J'allais te la *re*-proposer.

SOSTHÈNE.

Je l'accepte et je t'offre la mienne.

ULYSSE.

Nous n'avons plus, maintenant, qu'à retourner à Paris où nous pourrons pêcher à la ligne tant que nous voudrons..

SOSTHÈNE.

Enfin!

ULYSSE.

Mais, avant cela, excusons-nous auprès de ces dames et de ces messieurs de les avoir ennuyés de nos doléances.

SOSTHÈNE.

Je ne demande pas mieux.

ULYSSE.

C'est l'heure du *dîner* bientôt... je puis risquer un couplet de *fin*.

SOSTHÈNE.

Y penses-tu, Ulysse?... un couplet de *fin* chanté par un *gras!*

ULYSSE.

Tu es farceur, Sosthène... Si tu le veux bien, nous allons l'*entrelarder* ce couplet de fin?

SOSTHÈNE.

Je ne comprends pas!

ULYSSE.

Nous le chanterons ensemble.

SOSTHÈNE.

Eh bien?

ULYSSE.

Gras et *maigre*... *entrelardé* par conséquent.

SOSTHÈNE.

Ah! c'est un mot!

RÉCITATIF

ULYSSE.

Maintenant la pièce est finie
Voici le moment décisif

(Parlé.) A toi.

SOSTHÈNE, chantant.

Cher public, pour cette folie,
Ne te montre pas trop rétif!

ULYSSE, parlé.

Mais c'est de la *grande opéra!* Laisse-moi faire!

COUPLET DE FIN

Si cette folle extravagance
Ne mérite pas récompense,
Si vous n' trouvez pas à propos
De nous accorder vos bravos,
Je pourrai dire, en vérité :
Ma foi, c'est la fatalité! (*Bis.*)

SOSTHÈNE.

Moi, je dirai de mon côté :
C'est la guigne,
Qui me guigne,
Et m'arrête à chaque pas,
C'est la guigne,
Qui me guigne,
Elle ne me lâche pas!

Pendant ce refrain Ulysse chante :

En vérité,
C'est la fatalité!

Rideau.

FIN DE SOUS BOIS

OUF!!

CONFÉRENCE A DEUX VOIX

PAR

M. GEORGES RICHARD

PERSONNAGES

ANATOLE CRAMOISAN.
ALBERT DU VALPINSON.
UN GARÇON DE THÉATRE.

OUF ! !

SCÈNE PREMIERE

LE GARÇON DE THÉATRE, balayant la scène, s'arrête et regarde sa montre.

Huit heures et demie et le spectacle est annoncé pour huit heures. C'est toujours comme ça. On affiche, dimanche prochain représentation extraordinaire donnée par les premiers artistes, des premiers théâtres de Paris ; de bonnes blagues ! Alors, on lit sur l'affiche : « M. Alfred, premier rôle du théâtre de la Porte-Saint-Martin, mademoiselle Valentine, premier sujet de la Comédie-Française, M. Arthur, premier sujet de l'Odéon, M. Auguste, premier sujet du théâtre des Variétés, mademoiselle Laura de Senneville, premier sujet de... » Celle-là, c'est une cocotte, elle joue les vicomtesses à la Tour d'Auvergne et fait deux cuirs tous les quinze mots, et le public donne là-dedans !... des bonnes blagues ! Moi, ça m'est égal, ces jours-là je gagne six francs, et ma tante qui tient la buvette, fait ses petites affaires. Par exemple, il y a des fois où c'est vraiment drôle, le public est dans la salle, il attend une heure, une heure et demie, et... les premiers sujets ne viennent pas, ils ont manqué le train, ça fait un vacarme !.. la buraliste rend l'argent... et je perds mes six francs. Au fond ça m'est égal, parce que la buvette marche toujours ; le public est furieux, alors, il a soif, on

va se calmer au café, et ma tante fait toujours ses petites affaires. (Regardant sa montre.) Huit heures trois quarts, ils ne sont pas encore arrivés, hum!... C'est inquiétant... je crois bien que nous n'en verrons pas épais aujourd'hui, des premiers sujets. Ils m'amusent ces gaillards-là; à les en croire, ces troupes-là, ça serait comme qui dirait un régiment où il n'y a que des colonels!... Je vas boire un bock chez ma tante! (Il met son balai sur l'épaule et sort en disant :) Des bonnes blagues tout ça, des bonnes blagues!...

SCÈNE II

CRAMOISAN, entre timidement par une porte de gauche, tenue plus que modeste, habit noir râpé, flanqué de vastes poches bourrées d'objets mystérieux; ses bras sont chargés de livres dont quelques-uns sont très-gros.

Mess... (Il tousse.) Mess... (On voit qu'il a besoin de son mouchoir, aussi après quelques hazzis, il pose à terre ses livres, prend son mouchoir, se mouche, ire une grosse tabatière, dite queue de rat, et aspire une forte prise.) Messieurs... la mode est aux conférences, vous ne l'ignorez pas. Aujourd'hui, pas de bonne soirée, pas de spectacle bien ordonné, sans la petite conférence préparatoire. Aussi, voyons-nous, les professeurs éminents, les savants les plus érudits, les critiques les plus autorisés, monter sans hésiter sur les planches d'un théâtre et, de là, verser des flots d'éloquence au risque de submerger leurs auditeurs attentifs. A la suite de ces illustres, sont venus quelques farceurs qui, avec un aplomb colossal pour tout bagage, ont voulu suivre cet exemple, et se sont mis en tête de parler au public, *de omni re scibile et quibusdam!!*... (S'arrêtant brusquement.) Ah! pardon, j'oubliais que tout le monde n'est pas forcé de savoir le latin. Moi, je ne suis pas ambitieux de vaine gloire, je suis un homme pratique. Je me suis demandé quel utile parti on pourrait tirer de cet engouement général pour les

conférences. J'ai cherché, et je crois avoir trouvé. J'ai connu il y a quelques années, et beaucoup de gens l'ont connu comme moi, un homme qui avait beaucoup d'esprit... et un casque !... pour vendre ses crayons, il avait imaginé de faire des conférences publiques, sur la place de la Bourse et ailleurs, ça lui réussissait parfaitement. Moi, je ne suis pas fabricant de crayons, mais j'ai une fille à marier, alors, je vais de ville en ville, chantant les félicités conjugales, et cherchant à inspirer l'amour du mariage aux célibataires qui m'écoutent. Adroitement, sans en avoir l'air, au cours de ma plaidoirie, j'insinue que je suis père d'une adorable jeune fille, institutrice diplômée et parlant plusieurs langues. — A la fin de la séance, je distribue des cartes à mon adresse, avec le portrait de ma fille, et... j'attends. Jusqu'à présent, ça n'a pas mordu, mais comme on dit, il ne faut qu'une fois. Ce soir, je ne sais pas pourquoi, j'ai confiance, quelque chose me dit que la salle est bonne. Je vais préparer ma petite installation, et, dans deux minutes, je commence.

Il salue et sort à gauche.

SCÈNE III

ALBERT DU VALPINSON, tenue printanière, fleur à la boutonnière, lorgnon, gants clairs — Il s'avance le sourire aux lèvres, salue galamment, lorgne dans la salle, et se pose.

Permettez-moi de me faire connaître tout d'abord. (Saluant.) Le vicomte Albert du Valpinson, conférencier... — Mesdames, la mode est aux conférences, et je suis un conférencier. J'ajouterai même, un conférencier à la mode A l'encontre de mes confrères, qui entretiennent leur auditoire de choses absolument oiseuses, et suent sang et eau pour leur apprendre des vérités de cette force, à savoir que le *Misanthrope* est de Molière, et non pas de Clairville et Sirau-

din, que la musique de la *Grande Duchesse* ne donne qu'une faible idée de la partition de *Robert le Diable*, etc., etc., moi, je traite des sujets d'un ordre infiniment plus gracieux et plus gai, et malgré cela utile et pratique. J'ai remarqué que, de tous temps, l'éloquence avait eu sur le cœur et l'esprit des femmes une influence souveraine; aussi, me sachant doué d'avantages extérieurs, me sentant en possession d'une verve suffisamment communicative, je vais droit devant moi; apôtre du mariage et de ses joies sans nombre, je vais, criant aux belles filles, mariez-vous, dans l'union consacrée, vous trouverez seulement les félicités qui vous sont dues, et, si quelqu'une arrête sur moi son doux regard, si partageant mes convictions ardentes, elle se sent attirée vers moi, je lui dirai : ayez confiance, mon âme est chaste et mes intentions sont pures; je lui dirai : abandonnez-vous sans crainte, et pour peu qu'une dot suffisante nous assure la tranquillité matérielle, appuyée à mon bras, vous filerez des jours tissés d'or et de soie. Voilà, mesdames, les doctrines que je propage, elles n'ont rien de subversif, elles ont pour but de faire deux heureux. Maintenant veuillez m'accorder quelques instants pour me recueillir, et je commence.

Il sort à droite.

SCÈNE IV

CRAMOISAN, rentrant de gauche avec divers objets.

Ne vous impatientez pas, me voilà, avec ma petite installation. Je vous ai dit que j'étais un homme pratique, je le prouve. Je voyage avec tout mon matériel. *Omnia mecum porto*, comme a dit un célèbre conférencier de l'antiquité. J'ai toujours sur moi tout ce qu'il me faut, de cette façon je puis, si c'est nécessaire, faire une conférence tous les quinze pas. Voilà ma petite table, ça se démonte, ça se plie, et ça

se met sous le bras : c'est très-commode. Voilà ma carafe, c'est une bouteille, je l'ai garnie d'osier, c'est moins casuel. Voilà mon verre, il est en fer-blanc, pour la même raison ; la petite cuiller est dans mon portefeuille, et le sucre dans ma poche, avec ma tabatière. Vous voyez, c'est ingénieux!

SCÈNE V

ALBERT, rentrant, le front dans la main, il s'avance sans voir Cramoisan, qui tout occupé de son installation, lui tourne le dos. CRAMOISAN, en scène.

ALBERT.

Mesdames!

CRAMOISAN.

C'est très-ingénieux et très-pratique.

ALBERT, se retournant.

Qu'est-ce qui est là?

CRAMOISAN, apercevant Albert.

Tiens! un acteur.

ALBERT.

Ça doit être le régisseur.

CRAMOISAN.

Il est bien habillé!...

ALBERT.

Mais il faut qu'il s'en aille...

CRAMOISAN.

C'est le jeune premier.

ALBERT.

Que diable fait-il là?

CRAMOISAN.

Il ne va pas rester, ça me gênerait.

ALBERT.

Ça n'est pas le régisseur, il arrange ses petites affaires.

CRAMOISAN.

Je ne peux pas parler, quand j'ai du monde dans le dos.

ALBERT.

On dirait un escamoteur.

CRAMOISAN.

Vous comprenez, on a besoin de toute sa présence d'esprit.

ALBERT.

C'est cela, il va faire le tour des gobelets, ils commencent tous par le tour des gobelets.

CRAMOISAN.

Je vais lui dire de s'en aller.

ALBERT.

C'est pourtant bien usé, le tour des gobelets.

CRAMOISAN.

Une chaise, il me faut une chaise.

ALBERT.

Tiens, au fait, on ne m'a pas mis de table, il me faut aussi une table à moi, je vais en demander une.

Il sort.

SCÈNE VI

CRAMOISAN, seul, il a placé sa chaise.

Pardon, monsieur... Tiens! il est parti, hum!... Ah! mot

répertoire, et mon dictionnaire historique. On ne se figure pas de quelle utilité est un dictionnaire historique pour un conférencier : on a beau être maître de son sujet, on peut s'embrouiller ; alors, on cite un nom au hasard, on cherche dans le dictionnaire, et on lit quelques lignes, ça occupe quelques minutes; c'est toujours ça de pris. Ainsi dernièrement à Château-Thierry, je parlais des félicités conjugales, naturellement, au milieu d'une période, je m'embrouille et va te promener, je reste coi, ça devenait embarrassant; tout à coup je me souviens que Château-Thierry est la patrie du bon Lafontaine, alors, je m'écrie, tout joyeux, c'est comme Lafontaine, le bon Lafontaine, notre grand fabuliste, voilà un homme qui fut heureux !... quel ménage !... Alors, je cherche dans mon dictionnaire historique et je lis quelques lignes sur cet homme excellent. Seulement je me suis aperçu que ce n'est pas cet exemple-là que j'aurais dû choisir, parce que Lafontaine a planté là sa femme après une semaine de mariage, qu'il lui a mangé toute sa fortune... et que la pauvre créature en a été réduite à se... consoler... avec un officier de dragons... Mais ça ne faisait pas grand' chose. En effet, tout ça n'était pas la faute de la femme, c'était la faute au bon Lafontaine, et d'ailleurs le cas n'est pas le même, on ne pourra pas lui manger son bien à ma fille, elle n'en a pas, elle n'a que des vertus, et les vertus... ça ne se mange pas.

SCÈNE VII

CRAMOISAN, LE GARÇON DE THÉATRE.

LE GARÇON, accourant.

Saprelotte, voilà les premiers sujets qui arrivent, et mon ouvrage qui n'est pas *faite*.

CRAMOISAN.

Qu'est-ce qu'il veut encore celui-là?

LE GARÇON.

Ma cloche! où est ma cloche?

CRAMOISAN.

Est-ce qu'on ne va pas me laisser tranquille?...

LE GARÇON, l'apercevant.

Oh! le directeur. Je vais sonner, monsieur, je vais sonner pour faire rentrer le public?...

CRAMOISAN, sans comprendre.

Ah! ah!

LE GARÇON.

Oui, monsieur, il y en a plein la buvette.

Il sort en courant.

SCÈNE VIII

CRAMOISAN, seul.

Ah! c'est différent, il a raison ce garçon, il y a du public plein la buvette, il faut aller le prévenir, il me faut tout le monde, d'autant que ce sont d'ordinaire les jeunes gens qui vont à la buvette, et je veux les jeunes gens, fichtre! Je m'adresse particulièrement aux jeunes gens.

SCÈNE IX

CRAMOISAN, ALBERT, rentrant, portant une table.

ALBERT.

Quel drôle de théâtre! on ne voit personne, il faut se servir soi-même.

CRAMOISAN.

Allons ! bon ! voilà l'autre, le jeune premier.

ALBERT.

J'ai aperçu dans un coin une carafe avec un verre, je vai les chercher.

CRAMOISAN.

Pardon, monsieur.

ALBERT.

Pas de conférencier possible sans un verre d'eau sucrée.

CRAMOISAN.

Monsieur !...

ALBERT.

Quoi ?...

CRAMOISAN.

Ça n'est pas encore votre tour ?...

ALBERT.

En effet, monsieur, dans un instant, je ne suis pas encore prêt.

Il sort.

SCÈNE X

CRAMOISAN, seul.

Eh bien ! si on m'interrompt comme ça à chaque instant, quand je serai en train. (On entend sonner à tour de bras.) Voulez-vous taire. Ah ! c'est l'autre qui sonne pour vider la buvette. Mon répertoire de mots spirituels... le voilà !... Tenez, c'est comme un répertoire ; on ne peut pas se figurer les services que ça rend, un répertoire intelligemment combiné comme

le mien, il ne suffit pas d'être très-bien doué, d'avoir la saillie rapide et la phrase brillante, il faut faire ce qu'on appelle des mots, et ça ne se trouve pas tout de suite, à volonté... alors, j'en ai une collection, je les ai pris dans les journaux, j'en ai pour tous les goûts et pour tous les cas, il y en a de gracieux, d'attendrissants... de mordants, il y a des mots cruels, et surtout des mots de la fin. C'est ça qui a une importance!... J'en réussis quelquefois. Ainsi dernièrement, à Bourg-la-Reine, je parlais des devoirs du mari envers sa femme, je voulais conclure, je cherchais pour finir un mot énormément spirituel et je n'en trouvais pas. Je voulais pour terminer, un mot qui fît l'effet d'un bouquet dans un feu d'artifice, et je ne trouvais rien du tout, pas même un petit pétard à un sou. — Alors, je prends ce que les acteurs appellent un temps, c'est-à-dire que je regarde mon auditoire, avec un fin sourire, comme pour lui dire : méfiez-vous! je vais être énormément spirituel; puis faisant semblant de chercher ma tabatière, sur la table, je feuillette sournoisement mon répertoire. Sans avoir l'air, je lis au hasard, parce que ce n'est pas la peine de choisir, tous mes mots sont de première qualité, la seule difficulté, c'est de les préparer, de les encadrer comme on dit, et ça... ça me connaît. Je lis donc, sans avoir l'air, et je termine ainsi : Et d'ailleurs, que vous dirai-je, messieurs : la femme, cet être idéal, cette manne du foyer, ce présent divin, la femme!... Oh! la femme... est comme un gigot, plus on la bat, plus elle est tendre!!... Ça a fait beaucoup d'effet.

SCÈNE XI

CRAMOISAN, ALBERT, rentrant. — Il porte un plateau avec une carafe, un verre et un sucrier rempli.

ALBERT.

Quel drôle de théâtre! la carafe était fêlée et le verre était

ébréché. J'ai été obligé d'aller emprunter tout cela au café en face. (On entend sonner au dehors.) Est-ce qu'il aura bientôt fini son carillon, celui-là?

VOIX DU GARÇON, dans la coulisse.

En scène, messieurs, on commence.

ALBERT, sans voir Cramoisan.

Ah! c'est l'avertisseur. J'y suis, hum!

CRAMOISAN, sans voir Albert.

Attention! je commence!

Ils s'installent, se posent, lèvent tous deux le bras du même geste prétentieux et disent tous deux ensemble.

CRAMOISAN.

Messieurs!

ALBERT.

Mesdames!

Ils se tournent l'un vers l'autre, sans quitter leurs chaises, se regardent avec inquiétude, puis reprennent ensemble après un temps.

CRAMOISAN.

Messieurs!

ALBERT.

Mesdames!

Ils s'observent de nouveau avec irritation ; se lèvent d'un même mouvement, et marchent l'un vers l'autre.

CRAMOISAN.

Pardon, monsieur...

ALBERT.

Pardon, monsieur...

CRAMOISAN.

Vous n'êtes donc pas le jeune premier?

ALBERT.

Non, monsieur, et vous, vous n'êtes donc pas l'escamoteur?

CRAMOISAN, indigné.

L'escamoteur?...

ALBERT.

Oui, tout à l'heure, vous voyant préparer votre gobelet, j'avais cru...

CRAMOISAN.

Insolent!...

ALBERT.

Qu'est-ce que vous venez faire ici alors?

CRAMOISAN.

Mossieu! (Se redressant.) Je suis conférencier!

ALBERT, stupéfait, se levant.

Conférencier!... moi aussi.

CRAMOISAN.

Vous êtes conférencier?...

ALBERT.

Conférencier pour dames.

CRAMOISAN.

Et moi, conférencier... pour hommes.

ENSEMBLE.

Sacrebleu!... un concurrent!...

ALBERT.

Il ne peut pas rester là!

CRAMOISAN.

Il faut qu'il s'en aille.

ALBERT.

Je m'en vais vous le faire déguerpir.

CRAMOISAN.

Je saurai bien lui faire vider le plancher.

ENSEMBLE.

Monsieur, vous devez comprendre que nous ne pouvons pas parler tous les deux ensemble.

ALBERT, riant.

C'est ce que nous faisons cependant.

CRAMOISAN.

Monsieur plaisante.

ALBERT.

Ça vaut mieux que de pleurer.

CRAMOISAN.

Il faut que l'un de nous deux cède la place à l'autre.

ALBERT.

Eh bien! allez-vous en!

CRAMOISAN.

Pourquoi moi, et pas vous?...

ALBERT.

Parce que d'abord, la place est au premier occupant.

CRAMOISAN.

Alors, elle est à moi.

ALBERT.

Je suis là depuis une heure.

CRAMOISAN.

Moi, depuis deux.

ALBERT, criant.

Moi, depuis ce matin.

CRAMOISAN, criant.

Moi, depuis hier au soir.

LE GARÇON, entre, les voyant aux prises, il dit.

Tiens! la pièce est commencée, je vas me payer ça, dans le trou du souffleur.

Il sort.

CRAMOISAN, à part.

Je crois que je n'arriverai à rien, comme cela ; c'est un mulet ce galopin-là, essayons de la persuasion.

ALBERT, à part.

Il rumine, il va s'en aller.

CRAMOISAN, haut.

Monsieur, je vois avec douleur que vous ignorez ce qu'on doit à un homme de mon âge...

ALBERT.

On ne lui doit rien du tout.

CRAMOISAN, avec mépris.

Voilà l'éducation moderne! le respect s'en va.

ALBERT.

Vous devriez bien faire comme lui.

CRAMOISAN.

Malhonnête! (Avec un cri et se frappant le front.) Eh! que je suis bête!

ALBERT.

Ça! c'est vrai.

CRAMOISAN.

Eh là! petit crevé.

ALBERT.

Vous, ménagez vos expressions.

CRAMOISAN.

Avez-vous lu l'affiche?

ALBERT.

Non.

CRAMOISAN.

Savez-vous ce qu'il y a sur l'affiche?

ALBERT.

Puisque je ne l'ai pas lue, comment voulez-vous que je le sache?

CRAMOISAN.

Il y a sur l'affiche : conférence par M. Trois étoiles.

ALBERT.

Eh bien! M. Trois étoiles, c'est moi.

LE GARÇON, dans le trou du souffleur.

C'est pas vrai, il y a d'affiché : *La Tour de Nesle* par les premiers sujets.

CRAMOISAN, au garçon.

Que le diable t'emporte, toi!... De quoi se mêle-t-il, je vous le demande.

ALBERT, riant.

Ah! vous voyez bien que vous êtes un vieux farceur.

CRAMOISAN, furieux.

Allez vous promener, méchant gandin! Je suis bien bon en vérité de m'occuper de vous, faites ce que vous voudrez moi, je continue. (A part.) Je vais l'assassiner, je le noie sous es flots de mon éloquence, je l'engloutis!.. (Il reprend sa place.) Messieurs!

ALBERT, allant s'asseoir.

Si tu crois que je vais céder... Mesdames!...

CRAMOISAN.

Quand un jeune homme cherche une compagne...

ALBERT.

Quand une jeune fille veut se marier...

CRAMOISAN.

Quelle doit être sa première pensée?

ALBERT.

A quoi doit-elle songer d'abord?

CRAMOISAN, se lève avec rage, va à Albert.

Qui me prouve que c'est vous qui devez parler ce soir et non pas moi. Avez-vous un titre, une lettre de convocation?

ALBERT.

Certainement, voilà ma lettre.

CRAMOISAN.

Et moi, voici la mienne.

ALBERT, lit la lettre de Cramoisan.

Cher maître, je compte sur vous pour une de vos conférences, dimanche prochain. Baptiste, directeur du théâtre de la Ferté-Milon.

CRAMOISAN, de même.

Cher et illustre maître, (A part.) — on l'appelle illustre, diable!... — (Haut.) j'ai affiché votre spirituelle conférence pour dimanche prochain, soyez exact. Signé : Trébuchet, directeur à la Ferté-Gaucher.

ALBERT.

Eh bien?

CRAMOISAN.

Eh bien!

ALBERT.

Où sommes-nous ici?

LE GARÇON, au trou du souffleur.

Vous êtes à la Ferté-sous-Jouarre.

CRAMOISAN.

Nous nous sommes trompés de Ferté! Eh bien! ça m'est égal! faites ce que vous voudrez.

ALBERT.

Je suis aussi entêté que vous, vous savez.

CRAMOISAN.

C'est ce que nous allons voir. Du diable si je m'arrête!

ALBERT.

Alors ça devient une affaire de respiration, j'accepte ce steeple-chase.

CRAMOISAN, prêchant avec fureur.

Messieurs, de toutes les institutions humaines, la plus heureuse, la plus logique, la plus féconde, féconde est le mot propre, c'est sans contredit l'institution du mariage.

ALBERT, parlant en même temps.

Mesdames, toutes vous avez eu un père, ce qui suppose une mère, pardon, je voulais dire une mère, ce qui suppose un père.

CRAMOISAN, à part, tout joyeux.

Il s'embrouille!...

ALBERT.

Il me fait tromper, ce vieux-là!...

CRAMOISAN, à part.

Allons-y! (Haut.) Vous êtes-vous jamais posé cette question formidable? Que deviendrait le monde sans le mariage, sans cette union de deux... comment dirai-je... de deux forces... pouvant en produire un troisième, et ainsi de suite.

ALBERT.

Et savez-vous jusqu'où peut aller votre pouvoir adoré, charmantes enchanteresses, savez-vous que dans certains pays, on a vu des hommes se marier jusqu'à sept cents fois.

CRAMOISAN.

Il ne se taira pas!

ALBERT.

Jamais de la vie.

En cherchant à couvrir mutuellement leurs voix, ils se sont enroués complétement.

CRAMOISAN, à part.

Puisqu'il ne veut pas me céder la place, faisons une dernière tentative.

ALBERT.

Il est à bout de respiration, voyons-le venir.

CRAMOISAN.

Monsieur! (Il tousse.) Moss... (Il respire avec force et hume une prise de tabac.) Mossieu!...

ALBERT, très-enroué.

Mossieur!...

CRAMOISAN.

Monsieur, je cherche en vain quel peut être le mobile de votre conduite inqualifiable.

ALBERT.

Comment!... Inqualif... (Il éternue.) qualifiable?

CRAMOISAN.

J'ai dit inqualifiable et je maintiens le mot. Vous ne tenez compte, ni de mon âge avancé...

ALBERT, à part.

Très-avancé.

CRAMOISAN.

Ni des cheveux blancs.

ALBERT.

Pardon, ils sont noirs.

CRAMOISAN.

Vous croyez.

ALBERT.

Oui, ils sont noirs, mais rares, très-rares.

CRAMOISAN.

Admettons!... c'est possible.

ALBERT.

C'est certain!

CRAMOISAN.

Admettons encore.

ALBERT.

Je vous remercie.

CRAMOISAN.

Eh bien! cher monsieur, voulez-vous me permettre de vous adresser une question?...

ALBERT.

Si elle n'est pas indiscrète.

CRAMOISAN.

Comment vous appelez-vous?

ALBERT.

Mais, monsieur...

CRAMOISAN.

Laissez-moi finir. Si vous êtes un conférencier émérite, un prince de la parole, une illustration enfin, je m'incline, et vous cède la place.

ALBERT, avec suffisance.

N'est-ce que cela?...

CRAMOISAN.

Car je ne suis, moi, qu'un modeste apôtre du mariage et de ses joies sans nombre, et si je parle en public, c'est que je vise un but, que je vous indiquerai tout à l'heure. (A part.) Je suis content de cette phrase.

ALBERT.

Tout cela m'est absolument indifférent, visez le but qui

vous convient, mais si vous tenez à connaître mon nom, je suis prêt à vous satisfaire, il est assez répandu!...

CRAMOISAN.

Je ne demande qu'à le connaître. (Albert lui donne une carte de visite.) Mademoiselle Duval, modiste.

ALBERT, reprenant la carte.

Pardon, je me suis trompé... c'est la carte de visite de ma mère.

CRAMOISAN.

Ah!

ALBERT, en donnant une autre.

Voici.

CRAMOISAN, lisant.

Pinson... herboriste.

ALBERT, reprend la seconde carte.

Pardon, je me suis trompé, c'est la carte de mon père.

CRAMOISAN.

Mais la vôtre, monsieur, votre carte... à vous.

ALBERT.

Voilà, monsieur, voilà!...

Il en donne une autre.

CRAMOISAN, lisant.

Vicomte Albert du Valpinson, c'est là votre véritable nom...

ALBERT.

Oui, monsieur.

CRAMOISAN.

Nous disons : Albert; c'est un prénom?

ALBERT.

Evidemment.

CRAMOISAN.

Fils de mademoiselle Duval, modiste, et de M. Pinson, herboriste.

ALBERT, avec dignité.

Monsieur, il n'y a pas de sots métiers.

CRAMOISAN, rêveur.

Comment, avec tout cela arrivez-vous à faire : Vicomte Albert du Valpinson?

ALBERT, embarrassé.

Je vais vous dire, ça s'explique très-bien. Duval, c'est un nom vulgaire et Pinson est un nom grotesque.

CRAMOISAN, railleur.

Allez, jeune homme, allez! je vous écoute. Duval! Pinson!...

ALBERT.

Alors, je me suis dit : De ces deux noms dont l'un est vulgaire et l'autre grotesque, je puis avec un peu d'ingéniosité, faire un nom sonnant bien à l'oreille. De là, du Valpinson, et, comme à tout nom sonore il est bon d'accoler un titre, oh! un tout petit titre, j'ai choisi vicomte, c'est modeste. Je signe donc vicomte Albert du Valpinson.

CRAMOISAN.

Avec la particule.

ALBERT.

Evidemment. Sans la particule, ce n'était pas la peine de...

CRAMOISAN.

Evidemment, vous êtes un joli petit... comment dirai-je?... petit polichinelle.

ALBERT.

Monsieur, j'ai illustré ce nom.

CRAMOISAN.

Farceur! va!

ALBERT.

Les noms sont ce que les fait la renommée : Duguesclin s'appelait Bertrand!

CRAMOISAN.

Mais votre vrai nom à vous?

ALBERT.

Je suis en train de me le faire, vous le voyez, on m'appelle déjà illustre maître, relisez ma lettre d'invitation

CRAMOISAN, à part.

Il a un rude aplomb!

ALBERT.

Mais je suis bien bon de vous donner toutes ces explications... Ce n'est pas à vous que j'ai affaire, c'est à mon auditoire. Laissez-moi tranquille. (Reprenant sa place.) Mesdames...

CRAMOISAN, furibond.

Mais dites-moi au moins pourquoi cette rage de vouloir parler quand même ici, et non ailleurs, aujourd'hui et non demain, vous devez avoir un motif, quelque chose me dit que vous avez un motif.

ALBERT.

Et vous aussi, vous en avez un, on n'est pas têtu comme vous êtes sans une raison; dites-moi votre motif, je vous dirai le mien.

CRAMOISAN.

Bien vrai?...

ALBERT.

Bien vrai!...

CRAMOISAN.

Eh bien! j'ai une fille à marier...

ALBERT.

Où est-elle?

CRAMOISAN.

Dans ma poche... sa photographie!

ALBERT.

Comprends pas.

CRAMOISAN.

Il est bête! (Criant.) Je prêche le bonheur conjugal aux populations, je parle de ma fille, je montre sa photographie, et on me demande sa main.

ALBERT.

A toutes les séances?

CRAMOISAN.

Non! ça n'a pas encore mordu.

ALBERT.

Eh bien! moi non plus, ça n'a pas encore mordu.

CRAMOISAN.

Vous avez aussi une fille à marier?

ALBERT.

Non, un garçon!

CRAMOISAN.

Où est-il?

ALBERT.

Devant vous.

CRAMOISAN.

Comprends pas.

ALBERT.

Il est idiot! (Criant.) Je chante les joies de l'hyménée, je me montre.

CRAMOISAN.

Vous voyagez avec vos échantillons?

ALBERT.

Et j'espère bien qu'un beau soir...

CRAMOISAN.

Mais ça n'a pas encore mordu?

ALBERT.

Quelque chose me dit que ça va mordre, j'ai comme un

pressentiment, la salle me paraît bonne, j'ai remarqué des minois...

CRAMOISAN, à part.

Il a la même idée que moi. Je suis flambé, il ne s'en ira pas. Eh bien! nom d'un petit bonhomme! moi non plus, je n'en démordrai pas.

ALBERT, à part.

Je lâche ma tartine à sensation.

CRAMOISAN, à sa table.

En avant ma fameuse péroraison!

ALBERT, langoureusement.

Vous est-il point arrivé, mes belles demoiselles, quand le ciel est tout bleu, sans nuages, quand le brillant soleil vous caresse et vous chauffe, quand toutes les senteurs de la terre vous pénètrent et vous enivrent, quand tout reluit de jeunesse, les fleurs, les filles et les garçons, vous est-il point arrivé de voir glisser sous l'allée ombreuse un couple étroitement enlacé?

CRAMOISAN, à part.

Tiens! tiens!... mais c'est très-joli ce qu'il vient de dire, j'en prends note.

Il écrit.

ALBERT.

Gageons alors que plus d'une parmi vous s'est dit en comprimant les battements de son cœur, en étouffant un soupir : Ah! si j'avais là près de moi un mari, un tout petit mari... bien amoureux!... Et vous savez bien ce que c'est qu'un amoureux?... C'est celui qui sait à propos, au gré de vos moindres désirs, aller, venir, guetter, parler, se taire, se faire grand, se faire petit, au besoin... se faire... rien du tout. C'est celui qui sans murmurer va au diable si vous l'y envoyez, revient à vos pieds sur un sourire, va vous chercher des fleurs jusque sous la neige, fait pour vos beaux yeux des odes à la lune, caresse votre chat et se laisse mor-

dre par votre chien, supporte tous vos amis, flatte le catarrhe de votre tante et console la bonne vieille en lui disant : Vous avez bon visage, madame, et vous enterrerez le genre humain. Voilà ce qu'est un amoureux, mes belles demoiselles.

CRAMOISAN, entraîné.

Charmant! c'est charmant!!

ALBERT, à part.

Je crois bien, c'est du Balzac.

CRAMOISAN, à part.

A mon tour maintenant, il s'agit de l'éclipser, oh! mais, une éclipse totale... Où est ma péroraison? (Il cherche dans ses papiers.) C'est que j'en ai plusieurs, il me faut la grande, la ronflante, celle que j'ai surnommée irrésistible, la voilà! (Haut.) Messieurs, un mien ami, un homme de grand sens, me disait un jour : Je devrais prendre femme, une femme balaie le logis, raccommode les chaussettes, coud des boutons à vos chemises et des cordons à vos faux cols, plie le linge, frictionne vos rhumatismes, fait la cuisine, vous tient les pieds chauds.

ALBERT.

Hé! hé! là-bas.

CRAMOISAN.

Je voulais dire, vous tient les plats chauds. Je me suis trompé, j'ai mis les pieds.

ALBERT.

Dans le plat. (Ironiquement.) Bravo, cher confrère, bravo, c'est entraînant.

CRAMOISAN, à part.

Je crois bien, c'est du Balzac...

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE GARÇON DE THÉATRE.

LE GARÇON, il a sa cloche à la main, il est tout en larmes.

Ah! messieurs! que c'est beau, j'ai tout entendu, j'ai tout compris, la belle chose que l'éloquence. (A Cramoisan.) Tenez, monsieur, je ne suis qu'un simple garçon de théâtre, mais je suis un honnête homme et j'en vaux un autre. Eh bien! si vous voulez, aussi vrai que je m'appelle Jean Paniquet de mon nom, j'épouse votre demoiselle, et pour elle, je ferai tout ce que monsieur a récité.

Il montre Albert.

CRAMOISAN.

Veux-tu bien aller te promener!...

ALBERT, riant aux éclats.

Superbe! pyramidal. Voilà ce qui s'appelle un succès.

LE GARÇON, à Albert.

C'est comme vous, monsieur, vous cherchez une femme, une bonne femme. Eh bien! il y a ma tante, qui tient la buvette, elle est veuve et elle s'ennuie; elle me le disait encore ce matin. Eh bien! v'là votre affaire, elle est pas mal conservée pour son âge, et elle frictionnera vos rhumatismes, comme elle a frictionné défunt mon oncle.

ALBERT, choqué.

Eh là! butor, est-ce que j'ai la tournure d'un cabaretier?

LE GARÇON.

Oh! il n'y a pas d'offense, mon joli monsieur, les cabaretiers, c'est des hommes comme vous.

ALBERT.

Va-t'en au diable!...

Il le bouscule.

LE GARÇON.

Je vais faire mon service. Après le spectacle, je viendrai chercher votre réponse. (Sonnant à tour de bras.) Messieurs les premiers sujets, en scène pour la *Tour de Nesle!*

Il sort.

SCÈNE XI

CRAMOISAN, ALBERT.

CRAMOISAN, avec éclat.

Ah! c'est une inspiration du ciel. (Courant à Albert qu'il entoure de ses bras.) Ecoute, jeune homme, écoute!

ALBERT, très-surpris.

Il me tutoie!

CRAMOISAN.

Tu as de l'avenir, tu parles bien, aujourd'hui tout homme qui parle bien peut prétendre aux plus hautes positions. Devenons amis, je te donne ma fille.

ALBERT.

Hein?

CRAMOISAN.

Tu cherches une femme, je cherche un gendre, ma combinaison arrange tout, prends ma fille.

ALBERT.

Comment est-elle votre fille?

CRAMOISAN.

Institutrice.

ALBERT.

Sa figure?

CRAMOISAN.

Diplômée.

ALBERT.

Son âge?

CRAMOISAN.

A l'hôtel-de-ville. Voilà sa photographie.

ALBERT, regardant.

Tiens! elle est gentillette.

CRAMOISAN.

Elle est superbe.

ALBERT.

Oh! superbe.

CRAMOISAN.

Elle a beaucoup de leçons, elle gagne très-bien sa vie...

ALBERT, ébranlé.

Dame! on peut toujours voir.

CRAMOISAN, lui prenant le bras.

Viens la voir, et tu sais, tu peux te vanter d'avoir une fière chance.

ALBERT.

Laquelle?

CRAMOISAN.

Tu n'auras pas de belle-mère.

ALBERT.

Bah!

CRAMOISAN.

Il y a trois ans que j'ai eu le bonheur de perdre ma femme.

ALBERT.

Et vous prêchez le bonheur conjugal.

CRAMOISAN.

Pour les autres, parbleu! (A part, avec un soupir de soulagement.) Enfin, j'ai donc réussi à placer Félicité : ça n'a pas été sans peine... Ouf!...

FIN DE OUF!!

TUE-TOI LE PREMIER!

POCHADE EN UN ACTE

PAR

M. AUG. JOUHAUD

PERSONNAGES.

BALANDIER, }
BUISSONNET, } auteurs dramatiques.

TUE-TOI LE PREMIER!

Un petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE

BALANDIER, seul, assis devant une table, et écrivant.

« ... Qu'on n'accuse personne de ma mort... Je me tue, » parce que ça me fait plaisir... — Je lègue mes dettes à ma » portière, en la suppliant de n'en pas faire un mauvais » usage. » — Je crois que c'est à peu près tout... — O Nana, Nana!... en apprenant ma mort, tu te diras : « J'y suis bien pour quelque chose... » — Et tu en deviendras perclue de remords!... — Il me semble cependant que j'oublie quelques clauses testamentaires...

Il se remet à écrire.

SCÈNE II

BALANDIER, BUISSONNET. Il sort d'une chambre, à droite.

BUISSONNET, sombre, à lui-même.

La vie est un *passage*, a dit Montesquieu ou Paul de Kock, les loyers y sont hors de prix et l'on y fait très-peu d'affaires... Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les locataires mettent la clé sous la porte, et aillent demander à la rivière un

logement plus humide, peut-être, mais beaucoup moins cher...

BALANDIER, écrivant.

« Je transmets à mon propriétaire mon abonnement au *Journal des Abrutis...* »

BUISSONNET.

Ah! c'est toi, Balandier?... que fais-tu donc là?... est-ce que tu *récris* notre septième acte?...

BALANDIER.

Moi, travailler pour le théâtre?... — Ah! tu n'y penses pas!... J'étais en train d'écrire mes dernières volontés...

BUISSONNET.

Ah!... ça tient toujours?...

BALANDIER.

Oui... c'est pour cette nuit... — Est-ce que tu aurais changé d'idée?...

BUISSONNET.

Moi?...

BALANDIER.

Ça m'étonnerait de ta part, parce que tu étais bien décidé...

BUISSONNET.

Je le suis toujours... (A part.) O Tata!... à qui la faute?...

BALANDIER.

Mais d'où sors-tu?...

BUISSONNET.

De ma chambre... Je m'étais jeté un moment sur mon lit...

BALANDIER.

Et tu peux dormir?...

BUISSONNET.

Que veux-tu?... il faut toujours que je fasse quelque chose...

BALANDIER.

Collaborateurs et amis, sifflés en collaboration à la salle

Taitbout et même ailleurs, ne devons-nous pas mourir en collaboration?...

BUISSONNET.

Et dire qu'une horrible cabale a détruit toutes nos espérances?... ils nous ont sifflés, les misérables!... — A l'Ambigu, nos *Cocottes du moyen âge* ont vécu ce que vivent les drames trop gais!...

BALANDIER.

C'était bien la peine de venir nous loger dans une des maisons où est né Molière...

BUISSONNET.

Il leur faut de la jeune littérature... de la littérature au maillot...

BALANDIER.

As-tu remarqué à la galerie...

BUISSONNET.

Ce gros monsieur qui imitait le chant du coq?...

BALANDIER.

Et ce petit qui faisait le chien?...

BUISSONNET.

Lorsqu'on a nommé les auteurs, il s'est écrié : « qu'ils n'en fassent plus!... » Et à la scène de la reconnaissance, les as-tu entendus, les crétins, se disant d'un bout de la salle à l'autre : « il l'embrassera! il ne l'embrassera pas!... »

BALANDIER.

Et nous pourrions survivre à notre honte?... Non!... non!... il faut mourir!...

BUISSONNET.

Cette nuit sera donc notre dernier jour?... — Et demain, les journaux diront : « Deux auteurs de mérite, — quand on est mort, on a toujours du mérite, — deux auteurs de mérite sifflés à la salle Taitbout et même ailleurs, ont mis fin à une existence qui leur était à charge... Nous avons immédiatement envoyé sur les lieux trois de nos reporters; à demain les détails!!... »

BALANDIER.

Quant au mode d'exécution, rien de plus facile... Tu te rappelles ce revolver à six coups que nous avons acheté par crainte des voleurs?...

BUISSONNET.

Précaution bien inutile...

BALANDIER.

Cette arme sera plus que suffisante pour...

BUISSONNET.

Mais comment procéderons-nous?

BALANDIER.

C'est simple comme bonjour... — Je te tuerai, et tu me tueras après...

BUISSONNET.

C'est fort bien, mais... je fais une réflexion... Si tu me tues, je ne pourrai pas te tuer...

BALANDIER.

C'est juste...

BUISSONNET.

Il vaut bien mieux que je te tue, et que tu me tues après...

BALANDIER.

Tu crois?... — Enfin, nous arrangerons ça de manière à ce que chacun ait son compte...

BUISSONNET.

Oui... quand l'heure sera venue, nous réglerons l'ordre et la marche... de la triste cérémonie...

BALANDIER.

Oui... ce n'est plus qu'une question de détails...

BUISSONNET.

Mais, j'y pense!... il faudrait peut-être souper avant de faire le grand voyage?... — C'est si loin le Styx et la barque à Caron.

BALANDIER.

C'est vrai, au fait... On ne peut pas mourir à jeun...

BUISSONNET.

Va donc nous chercher de quoi faire ce dernier festin...

BALANDIER.

Et de l'argent?...

BUISSONNET.

Tu demanderas crédit...

BALANDIER.

Mais si nous mourons cette nuit?...

BUISSONNET.

Raison de plus... ça regardera notre portière... — Fais bien les choses, entends-tu?... ne regarde pas à la dépense.. on ne meurt pas tous les jours...

BALANDIER.

Sois tranquille...

Il sort.

SCÈNE III

BUISSONNET, seul.

Si ce bon Balandier savait que mes projets de suicide coïncident avec la trahison de Tata, une petite actrice en disponibilité qui me jurait ses grands dieux qu'elle n'aimerait et n'adorerait jamais que *moi*, tandis qu'on l'a vue entrer chez Brébant avec un monsieur qui, bien certainement, n'était pas *moi*... — Ayez donc confiance dans les actrices qui ont toujours leur mère pendue à leur ceinture, comme les couturières ont leurs ciseaux... Quand donc fera-t-on une bonne loi sur les *mères*... d'actrices?... — Voici sa dernière lettre... — (Il tire une lettre de sa poche, et la lit.) — « Anatole, il paraît qu'on fonde de grandes espérances sur » les *Cocottes du moyen âge*, cette pièce à émotions qui doit » attirer tout Paris à l'Ambigu... — Vous avez tant d'esprit, » mon ami, mais, malheureusement, votre collaborateur » est si bête!... » — Je n'ai pas montré cette lettre à Balandier... toute vérité n'est pas bonne à dire... Mais, entre

nous, il peut revendiquer une bonne part de l'insuccès de notre pièce... Imaginez-vous qu'il y a mis *sept reconnaissances*... c'est ce qui a fait dire à un loustic : « Ah çà! l'auteur est donc un employé de la *rue des Blancs-Manteaux ?* » — (Reprenant la lettre.) Mais il y a un *post-scriptum*... (Lisant.) « N'oubliez pas que vous m'avez promis un chapeau... je » donnerai mon vieux à ma mère... » — Elle est bonne fille, tout de même... elle pense à sa mère... « — Votre petite Tata pour la vie. » — (Froissant la lettre avec colère.) Quel front! quelle audace! quel... — Mais j'entends Balandier qui revient!... cachons cette lettre!...

SCÈNE IV

BUISSONNET, BALANDIER.

BALANDIER, portant un panier.

Me voilà de retour!... je n'ai pas été longtemps...

BUISSONNET.

C'est vrai...

BALANDIER.

J'espère que tu seras content... — Mais aide-moi à retirer les comestibles du panier... aux derniers les bons, mon pauvre ami!... — Approche d'abord la table...

BUISSONNET.

Attends...

Il place la table au milieu du théâtre.

BALANDIER.

Prends la tourte...

BUISSONNET, sombre.

Oh!... des *boulettes*?... encore?... — Ça me ramène à l'Ambigu...

BALANDIER.

Prends le poulet... les mendiants... le fromage... le vin... le café... et le cognac...

BUISSONNET.

Rien n'y manque... ce cher Balandier!...

BALANDIER.

Il doit y avoir encore un peu de feu, par là... pour le café... Attends... — Mets le couvert...

Il entre à droite.

BUISSONNET.

C'est qu'il est très-appétissant, son souper!... ça nous donnera des forces pour... C'est égal... à la fleur de l'âge... c'est dur...

BALANDIER, revenant.

Est-ce prêt?... Tu n'as rien oublié?...

BUISSONNET.

Je ne crois pas...

BALANDIER.

En ce cas, mettons-nous à table!... (Ils s'asseyent.) Buvons un coup, d'abord!... — Puis, entamons la tourte...

BUISSONNET.

Et dire que demain!...

BALANDIER.

Allons, tais-toi!... Nous parlerons de ça, après souper... — Laisse-moi te servir...

COUPLETS

I

L'homme boit en naissant,
Car pour vivre il faut boire!
Il boit en se noyant,
Mais c'est moins méritoire..

BUISSONNET, parlé.

Et tu chantes?...

BALANDIER, d'un ton sinistre

C'est le chant du cygne, mon ami...

BUISSONNET.

Oh! alors...

ENSEMBLE

Buvons
Et chantons,
Egayons par des flonflons
L'heure où nous vivons,
Et puis, nous verrons.

BUISSONNET.

II

Du sort, moi, je me ris,
Et bois à double dose;
Car c'est lorsqu'on est gris
Que l'on voit tout en rose.

BALANDIER, parlé.

Ça, c'est le chant du serin!...

BUISSONNET.

Oh! il fait des mots... il est bien temps...

BALANDIER.

Ne faut-il pas s'étourdir?...

BUISSONNET.

Oh! alors...

ENSEMBLE

Buvons, et chantons,
Etc.

BUISSONNET.

Verse à boire!...

BALANDIER.

Quand tu auras bu, tu me prêteras un moment d'attention...

BUISSONNET.

Je te prêterai tout ce que tu voudras, pourvu que ce ne soit pas de l'argent...

BALANDIER.

Y es-tu?...

BUISSONNET.

Oui, parle...

BALANDIER.

Le moment est venu où nous ne devons plus avoir de secret l'un pour l'autre...

BUISSONNET.

Au fait, je t'en prie...

BALANDIER.

Apprends donc, mon ami, que j'aime une femme, et que j'ai été indignement trompé !...

BUISSONNET.

Tu as un physique à ça...

BALANDIER.

C'est, plutôt que notre chute au théâtre, la trahison de Nana qui me décide à en finir avec l'existence !... — Verse-moi à boire... — Imagine-toi que Nana — car elle s'appelle Nana... — figure-toi que Nana a une mère qui ne la quitte pas plus que son ombre...

BUISSONNET, à part.

Tiens !... comme Tata !...

BALANDIER.

Eh bien ! l'autre soir, on l'a vue entrer chez *Maire*, sans... la sienne.

BUISSONNET.

Eh bien ! mon ami, confidence pour confidence... — Apprends, à ton tour, que j'aime une jeune fille du nom de Tata qui, comme ta Nana, m'a trompé pour un confrère, m'a-t-on dit, un imbécile... et c'est cette déception qui, mieux que la chute de notre pièce, me donnera le courage de quitter un monde où tout n'est que perfidie et infamie !... — Découpe le poulet.

BALANDIER.

Ce pauvre ami !... — Mais, tiens, voici la lettre que Nana m'a écrite, il y a quelques jours... (Il tire une lettre de sa poche, et lit.) « Anastase, tu auras soin de m'envoyer une loge pour » la première de ta pièce. Je voudrais te voir des pièces » partout excepté à ton pantalon... Tu as tant d'esprit !... » pourquoi faut-il que ton collaborateur... » Il s'arrête.

BUISSONNET, vivement.

Achève!...

BALANDIER.

Non... je ne peux pas...

BUISSONNET.

Entre amis...

BALANDIER.

Tu le veux?... (Reprenant la lettre et lisant.) « Pourquoi faut-il « que ton collaborateur soit si bête?... »

BUISSONNET, à part.

C'est singulier!... la même idée!...

BALANDIER, continuant de lire.

« *Post-Scriptum.* — N'oublie pas le chapeau que tu m'as « promis. »

BUISSONNET, à part.

Quelle rage ont-elles toutes de se faire payer des chapeaux?...

BALANDIER.

Ah! mon pauvre ami!... qu'est-ce que la vie?...

BUISSONNET.

J'allais te le demander...

BALANDIER.

L'amour n'y est qu'un leurre!...

BUISSONNET.

Une mystification!...

BALANDIER.

Ah! parle-moi de l'amitié!...

BUISSONNET.

Oh! l'amitié!...

Ils se serrent les mains.

BALANDIER.

Ne sommes-nous pas les Siamois du malheur?...

BUISSONNET.

C'est vrai!... Siamois trompés et sifflés à la salle Taitbout et même ailleurs.

BALANDIER.

Tu vois donc bien que si j'invoque l'amitié, ce n'est pas en *vain*!... — A propos, comment le trouves-tu?...

BUISSONNET.

Excellent!...

BALAGDIER.

Voyons, Buissonnet, mon ami... à présent qus nous avons soupé, réglons la chose...

BUISSONNET.

Nous avons bien le temps.

Coup très-fort frappé à la porte du fond. — Balandier et Buissonnet sautent sur leurs chaises.

BALANDIER, saisi.

Hein?...

BUISSONNET, de même.

Qu'est-ce qu'il y a?...

BALANDIER, se remettant.

C'est cet animal de portier... tu sais bien que c'est sa manière de frapper.

BUISSONNET.

En effet... ne dirait-on pas une explosion?...

BALANDIER.

On a beau lui dire...

BUISSONNET.

Mais il a glissé une lettre sous la porte!...

BALANDIER.

Voyons donc?... si c'était quelque chose de bon?...

BUISSONNET.

Ça changerait notre manière d'envisager l'existence...

BALANDIER, qui a pris la lettre, s'écriant.

Le timbre du *Grand Théâtre Parisien*!...

BUISSONNET, vivement.

Où nous avons présenté une féerie en soixante-sept tableaux?... Lis vite!...

BALANDIER.

C'est du régisseur!... (Lisant.) « Messieurs, j'ai l'honneur de » vous annoncer que votre pièce est reçue... »

BUISSONNET, avec joie.

Notre pièce est reçue !...

BALANDIER, de même.

Nous sommes sauvés !...

BUISSONNET.

Mais, continue...

BALANDIER, lisant.

« Seulement, il faudra que ce soient les auteurs qui paient » les décors, les costumes, les artistes, le souffleur et les » pompiers... »

BUISSONNET.

Patatras !...

BALANDIER, continuant.

« S'ils veulent payer aussi le loyer de la salle, l'adminis- » tration ne s'y opposera pas... »

BUISSONNET.

Dérision !... (Ils se remettent à table.) Passe-moi le fromage...

BALANDIER, la bouche pleine.

Oh ! Nana ! c'est pour toi que je meurs !...

BUISSONNET, de même.

Tu auras ma mort à te reprocher, Tata !...

BALANDIER.

Si nous nous en rapportions au sort ?...

BUISSONNET.

Pourquoi ?...

BALANDIER.

Pour décider lequel de nous deux...

BUISSONNET.

Oui... mais nous avons le temps. Je n'ai pas encore pris mon café...

BALANDIER.

Tiens ! je l'oubliais, moi, notre café...

BUISSONNET.

Va le chercher... (Balandier va chercher le café. — Buissonnet seul.) C'est effrayant comme le temps va vite... brrr !... ça me donne froid dans le dos !...

BALANDIER, revenant avec le café.

Il est bien chaud!...

BUISSONNET.

Tant mieux!... ça me réchauffera... Verse!...

BALANDIER.

Buissonnet!... je crois que notre heure est sonnée!...

BUISSONNET.

C'est le coucou du cinquième que tu as entendu... il avance d'une grande demi-heure...

BALANDIER.

Buissonnet!... la France a les yeux sur nous!...

BUISSONNET.

La France dort à cette heure-ci...

BALANDIER, qui a mis des gros sous dans sa main.

N'importe!... une fois la chose réglée, je serai plus tranquille...

BUISSONNET.

Mazette!... tu as des gros sous, toi?... et tu veux mourir?

BALANDIER.

Pair ou non?...

BUISSONNET.

Quand je te dis que nous avons le temps...

BALANDIER.

Si tu me dis pair, et que ce soit impair, ce sera moi qui te...

BUISSONNET.

Oui, mais après tu te...

BALANDIER.

Ça va sans dire... tandis que si c'est impair...

BUISSONNET, avec impatience.

Eh! tu m'impatientes à la fin!... Pair!...

BALANDIER, comptant les sous dans sa main.

C'est pair!...

Il reste consterné.

BUISSONNET.

Mon pauvre ami!... c'est donc moi qui te...

BALANDIER.

Oui... mais nous avons le temps.

BUISSONNET, prenant le revolver accroché au mur.

Voici l'arme qui...

BALANDIER.

Prends garde... il est chargé...

BUISSONNET.

Bois vite ton café...

BALANDIER.

Est-il pressé, donc?...

BUISSONNET.

Une fois que je t'aurai... Eh bien! je n'y penserai plus vois-tu!...

BALANDIER.

Voyons, Buissonnet, es-tu bien décidé à ça, toi?...

BUISSONNET.

Dame, après la trahison de Tata...

BALANDIER.

Le fait est qu'après l'infamie de Nana...

BUISSONNET.

Tu en conviens donc?... (Armant le revolver.) Allons, es-tu prêt?...

BALANDIER.

Un moment donc!... je n'ai pas pris mon pousse-café...

BUISSONNET.

Dépêche-toi!...

BALANDIER.

Où as-tu acheté ce cognac?...

BUISSONNET.

Chez le marchand de vin...

BALANDIER.

Il n'est pas mauvais...

BUISSONNET.

Y es-tu, à la fin?...

BALANDIER.

Est-il rasant?... (Avec résolution.) Eh bien! tire donc, malheu-

reux!... (Relevant le revolver.) Mais, j'y pense!... farceur!... qui est-ce qui me garantis qu'après moi...

BUISSONNET.

Mon honneur!...

BALANDIER.

Ah! mais, c'est que je t'aime trop pour te laisser dans un monde perfide!... Je veux que tu viennes avec moi!...

BUISSONNET.

Sois donc tranquille...

BALANDIER.

Allons, vas-y!... (Relevant encore le revolver.) Attends que je prenne une pose digne pour mourir...

BUISSONNET.

Oh! pas comme ça... tu as l'air d'un coiffeur qui fait faire sa photographie...

BALANDIER.

Laisse donc... Je suis prêt!... (Relevant encore le revolver.) Ah!... ttends que je me retourne... je ne veux pas te voir commettre un crime!...

BUISSONNET.

Ne bougeons plus!...

Un coup très-fort est frappé à la porte du fond.

BALANDIER, croyant que le coup est parti, et tombant.

Ah!... tu m'as tué!...

BUISSONNET.

Mais non!... c'est le portier qui a frappé...

BALANDIER, relevant la tête.

En es-tu bien sûr?...

BUISSONNET.

Pardié!... et la preuve, c'est qu'il a encore glissé un papier sous la porte!... encore une lettre!...

BALANDIER, se relevant.

Une lettre!... lis vite!...

BUISSONNET, lisant.

« Bonne nouvelle!... Je viens de faire recevoir votre pièce » au *Théâtre du Château-d'Eau*!...

BALANDIER.

Mais cette lettre est de Nana!...

BUISSONNET.

Du tout, elle est de Tata!... (Lisant.) « *Madame Alphonse* » sera jouée dans les premiers jours de mai... »

BALANDIER.

O bonheur!...

BUISSONNET.

Mais voyons donc la signature de cette bienheureuse dépêche?... (Lisant.) « Nana-Tata!... »

BALANDIER, s'écriant.

Tata!...

BUISSONNET.

Nana et Tata ne sont donc qu'une seule et même personne?...

BALANDIER, se jetant dans les bras de Buissonnet.

Ah! mon ami! nous étions destinés à collaborer ensemble et... en tout!...

BUISSONNET.

Plus de suicide!...

BALANDIER.

Oh! la vie est trop belle! et pour la quitter nous attendrons d'être sifflés encore une fois.

BUISSONNET, au public.

Comme tu y vas, nous attendrons d'être sifflés encore plusieurs fois.

BALANDIER.

Tu as raison. (Au public.) Ainsi, mesdames et messieurs, vous voilà prévenus, vous pouvez siffler, nous ne mourrons pas... nous ne voulons pas mourir.

FIN

Nota. — Les interprètes qui ne seraient pas sûrs de l'indulgence du public pourraient ajouter :

BALANDIER.

Mais à vous dire franchement.

BUISSONNET.

Nous aimerions mieux vous entendre applaudir.

TABLE

		Pages
ANCIEN PIERROT	MM. THÉODORE DE BANVILLE.	1
LA VEILLE DU MARIAGE	JULES DE MARTHOLD	7
TIZIANELLO	ARMAND SILVESTRE	19
UNE MAUVAISE ÉTOILE	JULES GUILLEMOT	35
UN DOUBLE AVEU	GUSTAVE NADAUD	51
LE VOYAGE A TROIS-ÉTOILES	CHARLES CROS	65
LE ROMAN D'UNE PUPILLE	PAUL FERRIER	73
LE BILBOQUET	CHARLES CROS	95
BILLET DE FAIRE PART	JACQUES NORMAND	103
LA LETTRE DU FUSILIER BRIDET	ÉMILE DURANDEAU	109
HIPPOLYTE OU LES QUATRE FIANCÉES.	LÉON SUPERSAC	115
LA PERLE	THÉODORE DE BANVILLE.	131
LA BONNE	CHARLES CROS	155
SOUS BOIS	CHAUVIN	163
OUF!!	GEORGE-RICHARD	199
TUE-TOI LE PREMIER!	AUG. JOUHAUD	229

FIN DE LA TABLE

F. Aureau. — Imp. de Lagny